

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**André Herbelin, Ternaux-Compans-Hermite,
Antoine Monfront**

Articles inédits de

**Béatrix Boulad, Pierre Descaves, J. Ernest-Charles,
Emmanuel Mounier, Francis de Miomandre, Henri Clouard,
Julien Benda, Léon Degand, Francis Jeanson**

Voyagez par

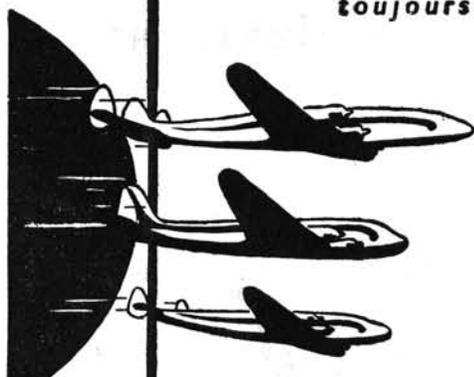


AIR FRANCE

sur ses

- ✧ **CONSTELLATION**
- ★ **SKYMASTER** ou
- ★ **LANGUEDOC**

vous trouverez
toujours



UN SERVICE DE QUALITE

Agences :

Le Caire : Imm. Shepherd's — Tel. 45670

Alexandrie : 3, Rue Fouad — Tel. 21257

et toute Agence de voyage renommée

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékiya, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : **MARC NAHMAN**

Abonnements : un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

12ème ANNÉE — No. 11

Novembre 1948

La Littérature Allemande, Affirmation de Tempérament National ou Pégase sous le Joug?

Conférence de

M. André Herbelin

Agrégé des Lettres, ex-Directeur des Services Administratifs de la Mission
Culturelle à Beyrouth, Proviseur des Lycées Français du Caire.

Donnée à Beyrouth, sous les auspices de l'École supérieure des Lettres, le 18 février 1948

- L'Inspecteur : Ainsi, Messieurs, voilà le rêve que vous appelez le rêve français normal. Et si vous le multipliez par quarante-deux millions, vous prétendez que ce résidu nocturne est digne du peuple le plus sensé et le plus pratique de l'Univers?
- Le Contrôleur : Par rapport au résidu des soixante-quatre millions de rêves allemands, c'est assez probable.

Giraudoux, *Intermezzo*.

Mesdames,
Messieurs,

Le sujet que j'ai choisi de traiter devant vous pose une question préjudicielle : peut-on dire qu'il existe des tempéraments nationaux et peut-on dire qu'il existe un tempérament national allemand? Les esprits à tendance universaliste disent non ; l'expérience vulgaire dit oui, et avec elle bon nombre d'historiens. Pour les Allemands eux-mêmes, le débat est clos ; ils s'affirment originaux, irréductibles, et, depuis Fichte, c'est chez eux qu'on trouve les ouvrages qui tendent à l'établir. En tout cas, devant les Allemands, un Français se reconnaît différent : voyez Jacques Rivière écrivant son livre *l'Allemand*, au lendemain de l'autre guerre ; de la même façon, un Allemand

s'éprouve devant un Français. Voyez Curtius dans son remarquable *Essai sur la France* ; voyez Sieburg, l'auteur de *Dieu est-il Français*, et qui fut un peu espion chez nous : il doit donc être renseigné ; voyez Diestelbart et son ouvrage *la Personne France* ; voyez Kayserling enfin, et son *Analyse spectrale de l'Europe*. Ce sont tous de sérieux témoins.

Pour mon compte, je m'avoue maintenant persuadé, et ne croyez pas que ce soit par précipitation et sans une prudente enquête. J'accepte la chose comme un fait. En dépit d'extrêmes différences entre les hommes d'un même pays, en dépit de ressemblances entre les hommes d'un pays et ceux du pays voisin, il existe des caractères généraux et permanents, qualités et défauts, qui

s'expriment collectivement, que chaque individu reproduit pour son compte, et dans une certaine mesure. Ils ramènent à l'unité les représentants d'un même groupe national, les rendent reconnaissables entre tous les autres, et établissent entre eux une parenté essentielle.

D'où proviennent, et à quoi tiennent ces différences nationales ? A la race, au sang, comme on a voulu nous le faire croire ? Quand il s'agit d'Occidentaux, si voisins et si souvent brassés, ces mots n'ont pas de sens scientifique ; les ethnologues les plus sérieux ont fait justice de cette fausse vérité : elle n'a jamais eu de valeur que politique. La nation, en Europe, n'est pas la race. Accepter cette vérité prétendue ce serait tomber soi-même dans les erreurs des philosophies qu'on dénonce. L'habitat n'a pas un rôle plus déterminant, puisqu'on trouve des communautés françaises ou anglaises parfaitement homogènes et nullement altérées sous tous les climats, des Allemands par toute l'Europe Centrale et jusqu'aux rives de la Volga, qui sont restés eux-mêmes chaque fois qu'ils l'ont voulu.

Le plus probable, c'est que la raison des différences nationales doit être recherchée dans les conditions historiques où un peuple a vécu. Ce qui lui fait une âme, c'est le fameux travail « de l'homme sur l'homme », par l'Histoire ; la volonté, chez ses fils, de vivre ensemble pour une commune entreprise, pour le triomphe et pour l'épreuve. En ce qui concerne les Allemands, quel qu'un qui connaît bien leur Histoire, l'essayiste suisse Gonzague de Reynold (1), a décrit les conditions allemandes, conditions malheureuses et dramatiques ; une géographie ouverte, un pays mal protégé, qui ne retient personne et qui s'ouvre à tous les passages ; une Histoire convulsive, tissu d'échecs : échec des Othon sur la route de Rome, échec du « Drang nach Osten » vers les terres noires d'Ukraine, échec des Hohenzollern, auquel il faut ajouter désormais l'échec hitlérien ; une instabilité chronique ; une unité nationale tardive, toujours prête à se défaire ; une patrie organisée autour d'une province coloniale, la Prusse, conquise sur l'étranger. Telles sont, je crois, les causes qui ont façonné l'Allemand à partir du Germain ou du Slave. Et si les Alsaciens, les Flamands, les Suisses alémaniques, qui sont peut-être des Germains au sens vulgaire du mot, et qui parlent fidèlement une langue germanique, ne sont pas des Allemands, s'ils sont très différents des Allemands d'outre-Rhin, c'est parce qu'ils ont échappé, à un moment, aux nécessités historiques des autres Germains. Car pour la race, on peut admettre qu'elle est la même ici et là ; Vidal de la Blache a suffisamment

éclairé ces points dans son livre sur *la France de l'Est*.

Si on admet ce principe, et si d'autre part on admet cet autre principe, celui-ci communément accepté — qu'un peuple s'exprime, dans ce qu'il a de profond, par sa littérature, — il devient légitime d'envisager la littérature allemande dans sa riche diversité comme un tout original, « spécifique » ; et il devient légitime de rapporter ses caractères permanents au caractère même des Allemands.

Il ne peut, naturellement, être question de faire en une heure l'inventaire d'une littérature qui compte mille ans d'existence : l'entreprise serait dérisoire. Je décrirai peu ; les œuvres ne seront pas analysées mais désignées, souvent par simple allusion. Beaucoup seront négligées : vous trouverez même, j'en ai peur, des lacunes qui vous paraîtront énormes. C'est que nous allons à la découverte d'un paysage littéraire, de sommet en sommet. Et j'insisterai sur les œuvres les plus significatives, c'est-à-dire celles qui ont retenti dans l'âme et dans la pensée des Allemands. Il faut que vous soyez avertis : elles ne sont pas toujours les meilleures. Car sur ce point comme sur tant d'autres, les Allemands n'entendent pas les choses comme nous. La littérature, pour un Français, c'est l'ensemble des œuvres écrites qui ont une qualité esthétique et une valeur universelle. Cette notion haute et dépouillée, qui fait des œuvres un répertoire de cas humains présentés sous la forme la plus belle, et donc la plus durable, cette notion est inconnue aux Allemands. Ils ignorent généralement le concept de littérature à l'état pur : c'est là une idée occidentale, latine, et surtout française, s'il est vrai que les Français, ainsi qu'on les en accuse, sont par excellence le peuple littéraire.

« En France, dit E.R. Curtius, ni le philosophe, ni le musicien, ni le savant ne sont les exposants de l'esprit national. Ce rôle incombe au littérateur. » En Allemagne, au contraire, le poète, s'il n'est qu'un poète, n'a pas cette éminente dignité, même s'il s'appelle Goethe. Il en résulte que la littérature allemande n'est pas à elle-même, comme la nôtre, sa propre fin, une « chose de beauté pour l'éternité » ou une chose de sagesse. Elle existe pour le « Dienst », pour le service. C'est peu de dire qu'elle est « engagée », elle est souvent dirigée, fonctionnelle. Pour reprendre le superbe symbole de Schiller, nous dirons que Pégase est mis à la charrue. D'où, en conséquence, une indifférence plus grande à la forme, secret de la durée ; d'où l'indiscrétion des auteurs, et l'abondance d'une production médiocre, à côté des œuvres les plus hautes. On n'écrit nulle part autant qu'en Allemagne. Mais Kayserling, qui

(1) Gonzague de Reynold : *D'où vient l'Allemagne ?* (Plon).

rapporte le fait avec des statistiques, ne fait aucune difficulté pour reconnaître que 90% des œuvres ne valent absolument rien. En réalité, l'Allemand s'intéresse plus à l'influence d'un livre qu'au livre lui-même, différent sur ce point des Français, qui jugent l'œuvre moins aux résultats qu'au miracle de sa réussite formelle, et qui peuvent, de ce point de vue, faire la même place dans leur cœur aux *Essais* de Montaigne et aux *Pensées* de Pascal, à *Candide* et à la *Jeune Parque*.

Et si on demande maintenant pour quelle raison j'ai choisi de parler des lettres allemandes ici, et à un moment comme celui-ci, je répondrai que je crois le sujet hautement actuel. On n'insistera jamais assez sur l'importance du fait allemand, même aujourd'hui. Quelqu'un a dit — un étranger, et c'est pourquoi il coûte moins de répéter l'éloge — que lorsque la France parle, le monde écoute. On pourrait dire aussi, reprenant le propos, que lorsque l'Allemagne s'exprime, le monde entier doit tendre une oreille inquiète. C'est le destin de l'Allemagne d'être à l'origine de toute inquiétude, de toujours tout remettre en question. « *Nous autres Allemands*, dit un Allemand, *notre mission est de tenir le monde éveillé.* » C'est vrai. L'Allemagne — la pensée allemande — est réellement un principe d'angoisse. Rien de ce qui vient d'elle ne peut être indifférent; on s'en apercevra encore, et l'issue des guerres n'y change rien. Il vient toujours une heure où l'on fait la rencontre de l'Allemagne. Elle a réveillé les hommes jusqu'au fond de l'Amérique, jusqu'à la plus lointaine Asie. Et il est peu d'Européens, peu d'hommes modernes dont l'Allemagne n'ait pas, un jour, été le destin.

*
* *

La littérature allemande est, si l'on veut, aussi ancienne que la nôtre, les Allemands disent plus ancienne puisqu'ils la font remonter à la Bible de Wulfila, évêque Goth du IV^{ème} siècle, à une époque donc où nous parlions encore latin. Ce qui est sûr, c'est qu'il lui faudra un long temps avant de prendre forme, et de produire des œuvres qui aient vraiment qualité littéraire.

Certaines de ces œuvres sont originales; d'autres, plus nombreuses, sont empruntées. Toutes sont bien allemandes, même celles qui imitent un modèle étranger, français ou breton.

Certaines sont très allemandes et même, serait-on tenté de dire en reprenant le mot de Philippe le Bel, « trop allemandes ». La première qui soit de qualité, c'est le chant des *Nibelungen*, qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour nous la *Chanson de Roland*, et davantage encore. Qu'on se rappelle l'extase des Allemands quand ils l'ont redécouvert au XVIII^{ème} siècle, et la fortune de cette histoire: Hebbel et Wagner l'ont reprise, et ses héros sont incorporés dans la légende nationale. L'Allemand aime à se reconnaître dans cette vaste épopée de près de dix mille vers, qui reflète la première expérience historique et



M. ANDRÉ HERBELIN

collective de la Germanie: l'invasion. La double vengeance de Kriemhild et de Brünhild, la naïve bravoure de Siegfried, la trahison de Hagen, des villes qui brûlent et l'effroyable massacre des Burgondes à la cour d'Attila, un ciel de bataille et la dernière héroïne expirant sur des tas de morts, voilà ce que vous trouverez dans ce poème. Il respire l'horreur et dégoutte de sang. Aucun sourire ne l'éclaire: les héros meurent inapaisés. Ce qui se dégage de ces pages, c'est le goût de l'effort, celui de la violence, un héroïsme souvent dépourvu de sens (car on ne sait pas toujours très bien pourquoi Siegfried donne et reçoit tellement de grands coups), l'indétermination des caractères, et la fatalité impitoyable du destin humain. Il ne va pas plus loin que cette farouche beauté. Nulle pensée, nulle méditation. Le christianisme même ne paraît pas l'avoir touché — et cependant le poète l'écrit en plein XIII^{ème} siècle. Qu'on pense ce qu'avait été, deux siècles avant, notre *Chanson de Roland*, au rôle qu'y tiennent Dieu, les anges consolateurs, l'archevêque Turpin; qu'on se rappelle un épisode comme celui de la belle Aude: rien de tout cela dans le poème germanique où règnent, toujours, le paganisme du Nord et ses lois terribles.

Voici autre chose: le *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach, autre poème illustre, qui fut recueilli par Wagner. On sait le sujet, qui est

emprunté à l'un de nos Romans de la Table Ronde. Un poète allemand du XII^e siècle s'en empare, et en fait « la légende héroïque d'une âme allemande » (2). Parsifal, dit un critique allemand, c'est « l'Allemand dans sa lutte pour atteindre à la vérité et au bonheur » — der Deutsche, l'Allemand et non pas l'homme. L'histoire est la même que dans le poème français. Mais tandis que chez nous une place plus grande est donnée à la chevalerie et à l'amour courtois, chez l'Allemand d'autres aspects se font jour. *Parsifal* est baigné de pessimisme : il enseigne qu'une malédiction pèse sur le monde, et qu'il faut combattre pour mériter Dieu, que Dieu se gagne au combat : vous entendrez ceci en écho, à la fin de cet exposé, chez un auteur contemporain. Idée pathétique, mais qui fait dévier le christianisme, et l'assombrit. On insiste sur la naïveté de l'homme allemand, « un pur, un fort, un fils de la Nature » (3), sur son indétermination tragique, sur ses tentations, sur son besoin de régénération et d'absolu. Une affectivité excessive parcourt le poème. C'est le premier *Erlebnis*, le premier roman de l'expérience individuelle à travers les tribulations et les inquiétudes. Et tout se passe comme si le christianisme ajoutait à l'héroïsme germanique une nuance plus tragique et plus désespérée.

Encore l'esprit chrétien est-il présent ici : l'Allemand se contente de lutter avec le chrétien. Dans une autre œuvre, à vrai dire plus ancienne, l'Allemand vainc le chrétien. Le héros, ou seulement le guerrier, l'emporte sur le croyant et sur le mystique. Je pense à cet étrange *Heliand* (le Sauveur), un poème du IX^e siècle, qui nous montre, dit mon auteur, le Christ sous les apparences d'un prince allemand de la Paix (4). Curieux travestissement, et qui prouve combien ordinairement les Allemands sont incapables de sortir d'eux-mêmes. Le poète a simplement modelé son poème chrétien sur l'épopée païenne de sa nation. Il voit Jésus comme un chef de guerriers, un roi germain. Le Sermon sur la Montagne devient l'assemblée des hommes libres autour de leur führer. Ce qu'il emprunte à l'Évangile, ce sont les scènes de combat. On sent qu'il a beaucoup de peine à concevoir un nouvel idéal, qui soit fondé non sur la force mais sur le sacrifice.

De cette lignée héroïque, Luther est le dernier, quoique par d'autres côtés il soit le premier Allemand classique et moderne. Il est si important pour notre propos qu'il ne saurait être passé sous silence, bien qu'il soit un théologien et très peu « homme de lettres ». Mais il est sorti du domaine de la doctrine depuis longtemps, pour entrer dans le domaine public ; et ses écrits ont une importance capitale en ce qu'ils reflètent

quelques-unes des exigences allemandes les plus profondes. Lui aussi est d'un pessimisme sans recours. Car le monde est mauvais ; et une malédiction pèse sur lui : « Le monde est l'auberge du diable ». La Nature est livrée à l'injustice et au mal : l'Évangile n'y peut rien. Lui aussi est anxieux, sans aucune confiance dans la raison, ni dans la connaissance, ni dans l'amour. Le salut est dans la Foi. Et la régénération nécessaire se conquiert par l'effort, par les tribulations, par le sang. Ceux qui sont incapables d'amendement le sont à jamais. Une prédestination terrible les précipite à leur perte. Et quant au recours terrestre, il est dans la force, dans l'épée du Prince, et dans la hache de « Maître Jean », le bourreau.

Les traits communs de toute cette première littérature allemande, on les voit : c'est le pessimisme, l'inquiétude et la défiance, le sentiment d'une faute et d'une fatalité, le désir d'un rachat, à travers même les catastrophes, l'appel désespéré à l'héroïsme. En tout cas, l'idéal n'est pas le sage, ni le saint (même pas chez Luther, à ce qu'il me semble), mais le héros, celui qui attaque et qui conquiert, ou qui succombe.

Le moment est venu cependant où ce courant puissant, et qui est tellement selon la pente du tempérament allemand, va disparaître en apparence, suivre longuement des voies souterraines pour reparaître, après deux siècles, chargé de richesses nouvelles. La cause de cet évanouissement est politique : l'Allemagne sort de la guerre de Trente ans, exsangue ; elle a perdu, disent les historiens, la moitié de ses habitants, et elle paraît avoir perdu jusqu'à son âme et son génie. Après le traité de Münster, et pour plus de cent ans, elle va se mettre à l'école du vainqueur. Elle est éblouie par le soleil de Versailles, et la France lui donne des leçons de classicisme, donc d'universalisme. Sa littérature imite des littératures plus parfaites, se décolore et renonce pendant un temps à toute originalité. Les Allemands, plus tard si orgueilleux de leur langue, n'ont pas confiance en elle : ils l'abandonnent à des drôles, à des va-nu-pieds — à Simplicissimus. Au début du XVIII^e siècle, Frédéric II dira encore, à propos de sa langue maternelle, qu'elle est un « patois de cochon » : jugement injuste, qui trouve son excuse en ceci que ni Gœthe ni Schiller n'avaient encore paru. Toujours est-il que lui-même n'écrit qu'en français, et qu'il devient un de nos classiques. C'est ce que fait aussi Leibniz, le philosophe de l'harmonie. Et Voltaire, dans une boutade célèbre, réclame de la langue allemande « moins de consonnes et plus d'esprit ». Cette époque a été aride dans ses commencements. À partir du milieu du XVIII^e siècle, de grands écrivains ont cependant surmonté les difficultés ;

(2) Die Heldengeschichte einer Seele.

(3) Ein reiner und starker Naturmenschr.

(4) Zum Deutschen Friedensfürster.

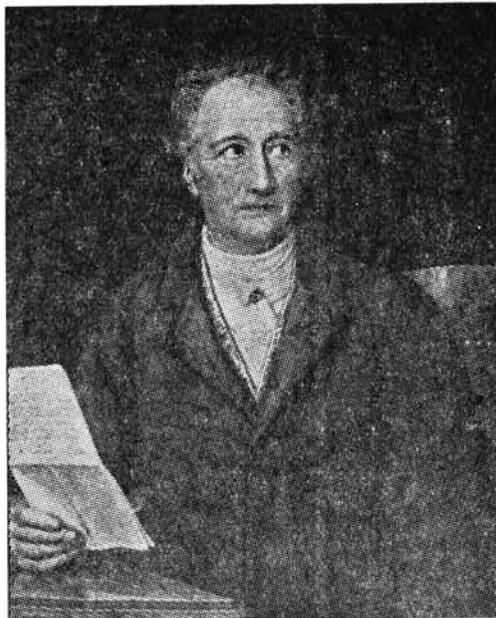
parmi eux, Lessing et Wieland, que vont bientôt suivre Goethe et Schiller, donneront à l'allemand qualité de langue littéraire. Pour le fond, ils célèbrent la raison, et donc aussi l'esprit d'universalisme et de tolérance : c'est le siècle de l'«Aufklärung» — le siècle des lumières, à qui les Allemands reprochent encore d'avoir été intellectualiste et cosmopolite (5). On marque en effet une pleine confiance à l'intelligence et à la raison comme instruments universels de vérité, au-dessus des diversités nationales. Un Wieland, conteur spirituel, à la française, ne se fait pas faute de se moquer des travers nationaux dans la *Satire des Abdéritains* ; péché impardonnable : ce Voltaire allemand sera brûlé en effigie avec le vrai, le nôtre, sur les places publiques de Tübingen et de Göttingen par les étudiants de Hainbund (la Renaissance nationale) pour crime de lèse-germanité. Lessing est aussi universaliste : c'est à lui qu'on doit le conte de *Nathan le Sage*. En des temps plus récents, et de police moins indulgente, ce conte l'aurait fait jeter sans doute en prison : ne s'avisait-il pas de louer la sagesse et la vertu du vieux juif Nathan ? Et dans la parabole des *Trois anneaux*, ne donne-t-il pas une leçon de tolérance, en prouvant qu'aux yeux de l'honnête homme les trois religions, chrétienne, musulmane, mosaïque ont moralement la même valeur ?

Wieland, Lessing : ce sont là deux noms glorieux sans doute, et de beaux génies. Mais ce ne sont pas de grands génies. Ils sont le produit, en terre allemande, de civilisations importées. Goethe et Schiller, eux, sont puissamment originaux. Nous voici en effet en vue des deux sommets jumeaux. Les deux amis de Weimar vont illustrer la littérature allemande d'un éclat jusqu'alors inconnu, et la mettre à son apogée. Il y a là un instant de grandeur et d'équilibre qui ne se retrouvera plus, où les lettres allemandes sont à l'unisson des autres littératures universelles. On s'étonne que les Allemands n'en fassent pas plus de cas. « Ce n'est pas, dit un des leurs, que ces étoiles aient décliné : c'est que l'œil de l'Allemand est devenu malade et louche. » (6)

Goethe est véritablement universel et par la multiplicité des dons, et par son inépuisable curiosité, et par une vue sereine du monde, et par la profondeur et la généralité de son génie. Ce qui le sollicite, c'est la vérité, l'éternelle vérité, sans détermination nationale, et non la vérité allemande seulement. Est-il bien Allemand ? Mais oui. Mais cet Allemand a dominé son germanisme ; il a exorcisé tout ce qu'il y avait de trouble, de mouvant, de catastrophique dans sa nature allemande, par une référence constante

aux vérités non-locales, à ce qu'il appelle les Mères, et que Platon appelait les Idées.

Malgré les honneurs officiels, Goethe était, ces dernières décades, de moins en moins compris et apprécié de la plupart des Allemands, pour cette raison même que je viens de dire. « Il ne répond chez eux à aucun besoin réel, écrivait



Goethe

Nietzsche : c'est ce qui fait qu'ils ne savent pas trop qu'en faire. Il est une fanfare qui flatte leur amour-propre, et qu'ils lancent de temps en temps par dessus les frontières.»

Ce qui étonne, chez lui, c'est l'aisance souveraine à créer des mythes éternels à partir de mythes allemands, tel le mythe de Faust. Le thème général, il est vrai, c'est encore l'inquiétude et l'héroïsme, et c'est encore le thème de l'énergie exploratrice. Mais il s'agit d'une inquiétude qui se surmonte, d'une recherche qui aboutit à la sagesse, à la mesure, au calme. Quant à l'héroïsme, ce n'est plus seulement celui du guerrier et celui du *Deutscher Mann*, mais celui du citoyen dans *Egmont*, celui du chercheur de vérités dans *Faust*. Faust est central dans l'œuvre de Goethe, et on n'en épuise jamais ni la richesse ni la beauté. A la vieille histoire qui traînait, aveugle, dans la légende allemande depuis des siècles (7), Goethe a donné soudainement sa lumière ; et il en a tiré

(5) Helmut Berve : *Weder christlich noch patriotisch, sondern Rationalistisch und universal*.

(6) Theodor Haecker : *Virgile, père de l'Occident*.

(7) La première forme littéraire, en Allemagne, date de 1587 : *das Volksbuch von Dr. Faust* (Johann Spies).

un mythe de portée infinie, qui met en cause le génie humain tout entier.

Faust croit à l'action : « Am Anfang war die Tat » ; mais il répudie l'action qui détruit ; il condamne toute anarchie sous la figure de Méphistophélès « qui ne sait que dire non ». Dans la seconde partie de l'œuvre, Faust devient fermier, colon, un peu comme Candide devient jardinier : c'est tout le contraire de la vocation allemande. Faust est animé d'une énergie exploratrice dévorante ; mais elle a pour objet la vérité, l'ordre ; et c'est pourquoi Faust sera sauvé chez Goethe, et non perdu comme chez son prédécesseur du *Volksbuch*. Enfin, Faust se réfère aux valeurs éternelles, et c'est le sens du symbole d'Euphion et d'Hélène, par lequel Goethe condamne la fantaisie désordonnée, la soif de l'impossible, et approuve le classicisme comme forme d'art et comme forme de vie. Ainsi Faust et Goethe sont-ils bien des Allemands, mais, en fin de compte, très au delà de l'Allemand par la sérénité de la pensée, par la conquête de l'apaisement et de la paix olympienne. Ne nous y trompons pas : Goethe a connu toutes les tentations allemandes, mais il les a domptées. Pour bien comprendre ce point, après *Faust*, ce sont les *Mémoires* de Goethe qu'il faut lire, ses *Conversations avec Eckermann*, et des poèmes comme *Prométhée* et *Pandora*.

Schiller a été l'Oreste de ce Pylade, — et c'est ainsi qu'on les voit dans la statue double de Frankfurt, — deux frères en idéal. Comme Goethe, il fut dramaturge et poète lyrique, et, comme Goethe, il s'affirme par la magnificence des symboles. Lui aussi a eu le sentiment tragique de la vie, lui aussi a connu l'aspect « dionysien » des choses ; mais lui aussi l'a rejeté dans l'ombre. Son thème favori, c'est la liberté, et non pas la liberté anarchique et effrénée de la nature allemande, mais la revendication de la personne contre toutes les contraintes injustes. A l'encontre de la plupart des Allemands, il est un révolutionnaire plutôt qu'un révolté. L'inspiration de Schiller, surtout dans les drames, c'est l'inspiration républicaine, la chose encore la plus contraire à l'esprit allemand. Avec lui apparaît le personnage nouveau du citoyen : tel est le thème des *Brigands*, celui de la *Conspiration de Fiesque*, celui surtout de *Guillaume Tell*.

Il faut le répéter : cet instant est privilégié dans les lettres allemandes. Il ne durera pas longtemps. Seule une élite, une étroite élite, va puiser à ces deux sources. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les mémoires de Goethe, et d'y voir son désenchantement. Goethe lui-même et Schiller, s'ils s'imposent par leurs proportions au moins, ne paraissent toucher l'Allemand que par l'aspect extérieur, anecdotique et légendaire (on lit beaucoup *Hermann et Dorothee*), ou par le lyrique. Du sein même du classicisme allemand,

sort, vers 1770, un puissant mouvement de mutinerie contre l'humanisme de Weimar.

* *

Au nom des réalités historiques et géographiques, des différences ethniques et nationales, Herder, grand prospecteur d'épopées populaires et de légendes de Folk-lore, revendique les droits du génie strictement allemand, et recommande de briser les entraves de la raison. Le génie doit souffler où il veut. Les influences du Midi et de l'Occident sont rejetées, la race latine honnie, et on évoque Arminius et Teutoburg. L'aspect nationaliste reparaît. Les poètes suivent, Goethe lui-même avec eux. Et c'est le *Sturm und Drang*, le mouvement « tempête et assaut », et le *Hainbund* de Göttingen, plus étroit et plus sectaire, qui opposent à la raison la vertu allemande, la sensibilité allemande. Un autre liquidateur de l'esprit classique, de l'« Aufklärung », c'est Kant. Kant est le contraire d'un libéral. Lui non plus n'est pas un optimiste de la raison, à qui il assigne ses limites dans la *Critique de la Raison pure*. Plein de méfiance à l'égard des inspirations humanistes, il institue la morale de l'impératif catégorique. Tout ce mouvement, de Herder à Kant, doit d'ailleurs beaucoup à Rousseau, qui lui souffle de sa flamme, et en même temps de sa vigueur.

Là dessus, un fait politique déterminant se produit ; l'éna et la conquête de la Prusse, l'entrée des troupes françaises à Berlin. La blessure met à vif la sensibilité nationale allemande ; un homme va traduire sa révolte : dans l'hiver 1807-1808, Fichte fait entrer en ligne de compte, dans ses *Discours à la nation allemande*, la notion de nationalité germanique, et lui donne un caractère absolu. « Jusqu'alors, dit M. Spenlé (8), à qui j'emprunte beaucoup ici, la notion de nationalité manquait de contenu positif. On l'obtenait par simple fractionnement de la notion d'humanité chère à Leibniz et encore à Goethe. A partir de Fichte, le caractère allemand se pose par opposition avec le reste de l'humanité, et ceci de la façon la plus agressive ». « Nous sommes, déclare le prophète Fichte, le peuple élu, la conscience supérieure de l'humanité. » Et ce peuple élu a une mission : il est prédestiné à régénérer le monde, car lui seul est dépositaire de la vérité morale. Aussi ne doit-on plus parler de Vérité, mais de vérité allemande, de justice, de droit, mais de justice et de droit allemands, de liberté dans un sens philosophique et moral, comme Goethe et Schiller, mais de liberté allemande.

Traduit en littérature, l'impératif catégorique de Kant a donné le *Prince de Homburg* de Kleist, histoire de ce jeune prince allemand dont la bravoure a assuré la victoire de Fehrbellin (1675)

(8) Spenlé : *la Pensée allemande de Luther à Nietzsche*, (Colin).

mais qui meurt exécuté par ordre du chef de l'armée prussienne pour avoir donné sans être commandé un assaut victorieux ; on le voit s'offrir lui-même en holocauste sur l'autel de la discipline. « Fais en sorte que ton action puisse être érigée en loi universelle. » Nous voici loin de l'indétermination et de la « gratuité » de Siegfried et de Parsifal. Pour se protéger contre ses propres incertitudes, l'Allemand recourt au dressage, l'Allemand se sublimise en Prussien. Traduit aussi en littérature, le nationalisme de Fichte donne les chants guerriers de Arndt, le Tyrtée allemand, — et l'*Arminiuschlacht* du même Kleist : une pièce à recommander pour tout ce qu'elle contient de haine sauvage, c'est un des textes essentiels du ressentiment allemand.

Quant au culte de la force et de la fatalité (9), qui existait à l'état ingénu chez Siegfried, il va se trouver métaphysiquement justifié par Hegel dans ses théories de l'Histoire et de l'État. Hegel montre que l'Histoire postule et autorise la Force, et il constitue en droit l'État, l'État allemand, dépositaire et gardien des valeurs supérieures allemandes que Fichte avait définies le « terrestre divin », « das irdisch Göttlich ». L'impérialisme allemand est fondé. Pour Hegel, l'Histoire n'est pas la révélation d'un ordre civilisateur et d'un idéal politique de paix dans les relations humaines, mais un répertoire de coups de force, et la justification des impérialismes au delà de toute morale. Cette conception de l'Histoire va connaître une immense fortune dans toute l'école des historiens pangermanistes. Nous le verrons dans un instant.

Chez les premiers Romantiques, le goût de l'histoire mis à la mode par Herder et par le théâtre de Schiller se traduit seulement par la recherche du pittoresque et des antiquités allemandes, combinée avec d'autres traits comme le mysticisme, la rêverie, le goût du fantastique et des effusions sentimentales. C'est là tout ce qu'on trouve, dans différentes proportions, chez Jean-Paul Richter, Hoffmann, Uhland. Les Romantiques de l'École de Heidelberg (il y a parmi eux au moins un très grand poète, Novalis) ne vont pas plus loin, malgré la violence de leurs professions de foi.

Ceux qui les suivent immédiatement témoignent d'une orientation bien plus révolutionnaire et vont au delà des rébellions sentimentales. Un Strauss (10), un Feuerbach (11), initiateurs lointains de l'exégèse incroyante, et philosophes de l'irrégion ; un Max Stirner (12), philosophe de l'anarchie, attaquent et ébranlent tous les dogmes. A cette famille appartient Karl Marx,

qu'il nous faut laisser hors de cette étude, mais qui procède de la même démarche. Leur rôle fut déterminant pour la pensée allemande qu'ils émancipent, à qui ils donnent une virulence insoupçonnée, tandis que d'ailleurs la France fait ses deux révolutions de 1830 et de 48, et que l'Europe en est soulevée. A ce mouvement de pensée d'un radicalisme qui confine au nihilisme, il faut rattacher le groupe dit de « la jeune Allemagne », auquel appartiennent Freytag, Wagner à ses débuts et Henri Heine. Ceux-là ont toutes les audaces en politique et en morale. Ils ont fait litière de tous les préjugés. Heine, que nous connaissons bien en France, car il a vécu avec nous, et sa poésie a eu des échos multiples chez les nôtres, allie le cynisme à une sensibilité humaine et artistique frémissante. Jamais, nulle part, on n'a perçu des accents lyriques plus poignants. Il y a encore peu de temps, il était banni des histoires de la littérature allemande imprimées en Allemagne. Curieux cas de poète historiquement assassiné : on voulait effacer jusqu'à son nom. Quant à Freytag, il s'est repenti sur le tard de ses péchés de jeunesse : il entonna des chants patriotiques pour célébrer 1870. C'est un Déroulède infiniment plus forcené, et certainement pas plus relevé.

Négation révolutionnaire de toutes les valeurs traditionnelles et besoin de subversion ; affirmation passionnée des valeurs allemandes redécouvertes, de la transcendance du fait allemand et de la mission allemande, c'est-à-dire en somme anarchie morale et nihilisme d'une part, et d'autre part exclusivisme, orgueil patriotique et exaltation nationale ; telles sont les deux voies sur lesquelles la littérature allemande va s'avancer désormais. Ces voies ne sont pas divergentes, comme on pourrait le croire, mais elles vont dans le même sens, car toutes deux conduisent à remettre le monde en question ; et les carrefours ne manquent pas, où elles se rejoignent et se confondent.

Et d'abord, on va abandonner maintenant de façon définitive la recherche de la vérité. La notion même de la vérité et celle de connaissance vont être rejetées avec sarcasme. Pour la pensée, dit la nouvelle école, la solution d'un problème peut être vraie ou fausse : peu importe, et là n'est pas la question. La pensée n'est pas la vie. Pour la vie, cette même solution a une valeur ou n'en a pas ; et voilà ce qui compte. Tel est le principe que proclament Schopenhauer, et, dans la génération suivante, Wagner et Nietzsche.

Dans son livre fameux, Schopenhauer, à la recherche non pas d'un système abstrait à la manière de Kant, mais d'une interprétation de l'existence, se demande ce que *vaut* la vie. Il découvre qu'elle n'est qu'illusion douloureuse, tromperie de la Nature qui nous leurre pour des desseins qui ne sont pas les nôtres. « Armé, dit

(9) Renouvier signalait le culte de la Fatalité comme une tendance essentielle de l'esprit allemand.

(10) *La Vie de Jésus*, de Strauss, est de 1835.

(11) *L'Essence du Christianisme*, 1841.

(12) *L'Unique et sa propriété*, 1845.

M. Spenlé, de ces clairvoyances nouvelles, il conclut au refus de vivre... au nihilisme moral et au Nirvanâ.» Un goût âcre de néant se dégage de cette théorie-épopée, goût que je crois très allemand. En tout cas, avec Schopenhauer, on s'habitue à envisager le problème des valeurs plutôt que celui des principes en dehors de toute considération morale ; c'est là ce qui est important.

Wagner hérite de ce pessimisme philosophique et le transforme en pessimisme moral et social en joignant aux prestiges de la pensée les prestiges de la musique, si sensibles aux cœurs allemands. M. Beauvils (13) définit l'œuvre de Wagner une « insurrection sonore où se révèlent à la fois tout un désordre de l'esprit et toute une unité de tendance, toute une confusion de la sagesse, et toute une identité de désir ». Il me semble que la formule rend bien compte du fait : pour Wagner aussi le monde est duperie, et la vie un théâtre d'ombres ; par lui aussi tout est remis en cause, tout le monde moderne. La propriété est un mal, dit-il, en s'adressant aux masses : voyez *l'Or du Rhin* ; l'Etat est un mal : voyez *Siegfried* ; le mariage est un mal : voyez *Tristan et Isolde* ; la science est un mal : voyez *Lohengrin* ; la Femme est un mal, elle est « la rose de l'Enfer » : voyez *Parsifal*. Et le Monde n'a plus qu'à s'abolir : voyez Wotan, Jupiter désespéré, et l'écroulement du *Crépuscule des dieux*. Wagner a en effet le vertige de la mort, l'instinct du néant, et il chante l'euthanasie de Tristan et d'Isolde et du *Crépuscule*. Une malédiction pèse sur la société moderne, une fatalité de décadence. Tout est corrompu, et tout doit être purifié. Wotan, dieu inquiet, a la nostalgie du rachat. C'est là, par rapport à Schopenhauer, le fait nouveau. Mais d'où viendra la régénération ? De l'art, répond Wagner, mais de l'art allemand. C'est la race allemande qui est appelée, et elle seule. Pour la première fois il est question de racisme. C'est que Wagner a connu personnellement Gobineau, et que H.S. Chamberlain, le premier prophète raciste, est entré dans sa famille. Bayreuth devient le sanctuaire d'une nouvelle religion

Wagner exerce à son tour son influence sur Nietzsche, l'homme à qui peut-être l'Allemagne moderne doit le plus dans le domaine des idées. Mais cette influence de Wagner sur Nietzsche ne dura pas longtemps : Nietzsche est trop puissamment original, et il rompt avec son maître dès 1878. Il lui reproche en effet de rester empêtré dans les liens de la morale chrétienne et de la pitié. Lui aussi se moque de la vérité, « l'immaculée vérité », et cherche une table des valeurs. Lui aussi est pessimiste à propos du monde moderne, et il proclame « le nihilisme européen », le soir prochain du monde. Mais il prétend bien ne pas

aboutir à un « néant de volonté » et à un refus de créer. Et il proclame le salut par le Surhomme, l'« Uebermensch », dans cette espèce de poème à forme apocalyptique qu'il appelle *Zarathustra*. C'est là qu'on trouve la théorie de « l'éternel retour » : nous sommes engagés dans un vaste circuit cosmique qui ignore le bien et le mal, et suscite les Forts. Il aboutit à une sélection entre ceux qui sont capables d'accepter la loi, les Surhumains, et ceux qu'au contraire elle condamne. « Les races, écrit Nietzsche, qui ne supportent pas cette pensée sont condamnées ; celles qui, en l'expérimentant, y trouvent un suprême bonheur, sont prédestinées à la domination. Il peut se faire... qu'un nihilisme extatique soit... un moyen de contrainte excellent avec lequel il faut exterminer les races dégénérées... pour préparer les voies à un ordre nouveau... et pour implanter à ce qui incline vers la mort la volonté d'en finir. » (14)

Ainsi, arrive-t-il à un choix par lequel il abandonne le troupeau à son destin, et se place lui-même, avec les siens, par delà le bien et le mal. D'ailleurs, bien que nous l'ayons vu se servir du terme de « race », son choix des meilleurs n'est pas racial ; Nietzsche s'est moqué cruellement de « l'affaire véreuse des races » ; en réalité, le choix est aristocratique. Le Surhomme de Nietzsche ne relève que de lui-même : il a un caractère aristocratique et cosmopolite. La loi, c'est la volonté de puissance des plus forts et des plus braves, leur égoïsme sacré. Et le climat de l'« Uebermensch », c'est la guerre. « Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte, non la paix, mais la victoire. Une bonne cause, dites-vous, sanctifie la guerre ? Moi, je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause ; soyez durs. » Ainsi parle Zarathustra.

Là où Goethe, trahissant peut-être le génie national, en appela à Apollon, dieu de la sérénité, Nietzsche se réclame de Dionysos, dieu d'angoisse. On voit ce qu'une pareille doctrine, faite d'immoralisme et de terrorisme, renferme de puissance explosive. On voit aussi tout ce qu'elle pouvait apporter d'arguments à un certain régime politique. Nietzsche n'a peut-être pas fini de peser sur nous.

Schopenhauer, Wagner, Nietzsche : tel est le « Dreigestirn », la constellation triple qui règne dans le ciel allemand du siècle. Avec des conclusions divergentes, ces trois maîtres de pensée et d'art ont des traits essentiels communs, qui correspondent aux besoins allemands. Tous font fi de la raison. Tous sont pessimistes à l'égard de l'intelligence et tous rejettent le rationalisme. Aucun ne croit à la justice, ni au progrès moral. Et les deux derniers sont travaillés d'une exigence héroïque de régénération, et se disent investis

(13) Marcel Beauvils : *Wagner et le wagnérisme* (Aubrier).

(14) *Le Nihilisme européen*.

d'une mission, eux et leur peuple, du moins eux et leurs pairs.

Ce que le « Dreigestirn » proclame de façon si superbe, il n'est guère d'écrivain allemand, depuis cette génération jusqu'à la nôtre, qui ne le répète sur un autre ton.

Le cas de Hebbel est très caractéristique. Peu connu en France, bien que Giraudoux et A. Gide (15) se soient inspirés de lui, il est justement considéré en Allemagne comme un des écrivains les plus révélateurs de l'âme allemande. Poète et dramaturge, il donne du monde une vue singulièrement tragique, tout lui paraît marqué d'une fatalité terrible, même ce qui, à des esprits moins tourmentés, paraîtrait le plus consolant. Et tout lui apparaît sous l'aspect du tragique, la beauté, la morale, la pureté, la vertu, la sainteté même (16).

La trilogie dans laquelle il reprend la légende des Niebelungen a une grandeur désespérée (17). « Dans l'Univers de Hebbel, dit un critique allemand à propos de la tragédie de *Marie-Madeleine*, règne une fanatique rébellion, une revendication têtue et qui va jusqu'à la manie furieuse, des exigences qui entraînent les héros tout droit à la catastrophe, une fatalité qui les pousse à se creuser leur propre tombeau comme ils creusent celui des autres, à couper tous les ponts derrière eux, bref, tous les éléments démoniaques de la nature allemande. » (18)

C'est l'éternel pessimisme héroïque, l'inquiétude indéracinable et l'éternelle révolte. C'est aussi le recours aux puissances irrationnelles, et enfin à la catastrophe et au néant. Car il vaut mieux, dit-on en Allemagne, « une fin avec angoisse qu'une angoisse sans fin ». Ce démon destructeur que Goethe avait conjuré (et c'est par cette victoire qu'il a été très grand), les Allemands, depuis Goethe, se sont livrés à lui avec vertige, avec délices.

* * *

Mesdames,
Messieurs,

Voici venu le moment des sacrifices les plus difficiles. Quand je pense à tous ceux dont les noms se pressent, je mesure combien mon entreprise était singulière. Ne pas citer Hans Sachs au XVI^{ème} siècle, Klopstock, Chamisso

au XVIII^{ème} siècle, c'est déjà difficile, mais on l'admet. C'est un plus grand sacrifice de ne pas citer Hölderlin, Grillparzer, Eichendorff, Mörike. Mais c'est une vraie gageure, plus près de nous, de ne pas donner leur juste place à Storm, à Stefan Georg, à Hoffmannstahl, au grand Rainer Maria Rilke. L'excuse, pour ces derniers, c'est qu'ils sont nés autrichiens ; mauvaise raison : Hitler l'était aussi. Il faut se résigner pourtant. Au moins, je tenterai de montrer la permanence de certains traits et de certains thèmes, de tendances qui nous étonnent parfois, et qui font la littérature allemande si différente de la nôtre, si étrangère, bien plus étrangère que l'anglaise et même la scandinave ou la russe. J'ajoute que ceux qui sont choisis ont été traduits, et bien traduits, en français : il existe d'excellentes collections de traductions, où les Allemands reçoivent une large place.

Pour s'arrêter, parmi les plus actuels, aux plus illustres, voici le vieux Gerhart Hauptmann, dramaturge qui se situe sur les confins du Naturalisme et du Symbolisme, l'Ibsen allemand. Il est l'auteur des *Tisserands*, récit d'une grève ouvrière où le héros est la Faim ; du *Voiturier Henschel*, joué naguère en France, et tout imprégné du tragique quotidien ; enfin de la navrante *Assomption de Jeannette (Hannelles Himmelfahrt)*, histoire d'une fillette accablée de mauvais traitements et qui se suicide pour gagner le ciel dont elle a rêvé. Humanité douloureuse, courbée sous le destin ; une tonalité d'ensemble très sombre ; pas un sourire : le désespoir encore, et toujours l'appel du néant. Voici Thomas Mann, romancier d'idées, à la fois philosophe et lyrique. Son roman le plus en vogue en Allemagne, ce sont les *Buddenbrook*, histoire d'une famille patricienne de Lubeck, dont il montre l'apogée et le déclin. En France, nous connaissions plutôt avant la traduction des *Buddenbrook* par Geneviève Bianquis l'étonnante *Montagne magique*, sorte de jeu de la mort et de la vie, récit sombre, obscur, avec des pages profondes et poignantes, d'autres presque apocalyptiques. On y retrouve l'attrait de la dissolution et de la mort, et comme la vérification de ce mot de Novalis : « La maladie et la mort peuvent devenir un plaisir de l'homme. » Parmi les personnages, tous symboliques, voici Mme Chauchat, qui représente la séduction de la Mort ; voici, dans le Juif converti Naphta, l'esprit de croyance et de mysticisme ; voici enfin le plus saisissant peut-être : Settembrini, qui figure le rationalisme desséchant des Latins, visage inquiétant de l'homme qui sait tout, ne croit à rien, et frappe toute chose de stérilité.

Il faut se contenter de faire mention de Carossa, le Duhamel allemand, un Duhamel moins limpide ; de Fallada, le peintre des âmes troublées de l'autre après-guerre ; et puis, les auteurs de guerre,

(15) Giraudoux pour sa *Judith*, André Gide pour le *Roi Candale*.

(16) Tragique de la beauté dans *Agnès Bernhauer*, tragique de la pureté dans *Gyges et son anneau*, tragique de la vertu dans *Hérode et Marianne*, tragique de la sainteté dans *Genoveva*.

(17) Sa version est plus confuse que celle de Wagner, qui se réfère aux « Eddas » — Hebbel est allé aux sources germaniques.

(18) «... Die dämonischen Elementen der Deutschen Natur.» Dr. Richard Bledrynski, critique du *Völkischer Beobachter*.

Fritz von Unruhe, Remarque, surtout Ernst von Salomon, pour son livre *les Réprouvés*, qui raconte l'histoire des corps francs du « Baltikum » en 1919-1920. Ce dernier livre est typiquement allemand, par son exaltation de l'héroïsme, même absurde, et son ivresse dans l'action guerrière. « Nous n'agissions pas, fait dire Salomon à l'un de ses héros, — et cela me paraît très allemand, — nous n'agissions pas : les choses agissaient pour nous. Lorsqu'on nous demandait : que voulez-vous au juste ?, nous ne pouvions pas répondre. » A titre purement documentaire, indiquons que Ernst von Salomon fut poursuivi comme l'un des meurtriers de Walther Rathenau, ministre juif, libéral, démocrate...

Chez tous, si différents qu'ils soient entre eux, on retrouve ce caractère commun qu'aucun ne conte pour conter. Leurs romans, leurs nouvelles ont un sens philosophique ou politique, — ou un tour lyrique, — le lyrisme est une « catégorie » allemande. Ce qu'ils veulent, c'est rendre compte d'une aventure dans le domaine de l'esprit, c'est une expérience intérieure, l'Erlebnis, par lequel ils découvrent ce qu'ils ont de plus subjectif. Nous les voyons incertains, à la recherche d'une vérité et d'un équilibre qu'ils ne trouveront jamais, qu'ils s'exaltent de ne jamais devoir trouver ; jusqu'au bout, déclare l'un d'eux, nous resterons confus et inachevés, « bis ans Ende unklar und unfertig ».

Tous aussi se caractérisent par un irrationalisme absolu. Les personnages raisonnables sont rares — ou ils sont odieux, car ce sont des raisonneurs et ils symbolisent l'intellectualisme dans ses excès, comme Settembrini dans *la Montagne magique*, ou, dans *les Falaises de marbre*, d'Ernst Jünger, dont nous parlerons dans un instant, ce personnage qu'il affubla d'un nom dérisoire (19). Tous ont recueilli la leçon de Schopenhauer et de Wagner, la plupart celle de Nietzsche. Tous, à peu près, préfèrent les héros aux dieux et, dans leur inquiétude, appellent la catastrophe.

L'un d'eux, un contemporain, mérite qu'on s'arrête à lui pour la splendeur de sa forme, et la puissance avec laquelle il évoque et suggère. Il s'agit d'un soldat des deux guerres, d'ailleurs rescapé de la seconde, Ernst Jünger. Ernst Jünger est l'auteur, entre autres livres, de *Routes et jardins*, carnets de route de la Campagne de France de 1940. Quel titre ! et quel symbole ! Les jardins, ce sont nos pays, les vôtres, ceux dans lesquels il fait bon vivre, et qui attirent les guerriers. Et ceux qui sont dans ces jardins, c'est vous, c'est moi, qui ne demandons que de vivre en paix, d'arrêter là l'humaine aventure. Mais sur les routes, voici s'avancer, fibres en tête, l'armée des conquérants. Et par eux tout sera

remis en cause. *Auf den Marmorklippen, Sur les falaises de marbre*, est un récit étrange qui présente une société de civilisés à son déclin, parée de toutes les séductions d'une culture dans son extrême fleur, pleine de douceur et de charme ; mais les tribus du Vieux Forestier détruisent cette cité de rêve, son tort étant de suspendre le cours du temps, et de prolonger des valeurs précieuses sans doute, mais révolues ; on brûle joyeusement le prince dans son palais, l'évêque dans sa cathédrale, le savant dans son musée. Notre auteur se souvient de Nietzsche, et du « processus catastrophique ». « Il s'agit, écrit-il, de montrer que dans la décadence où se concentrent tant de matières obscures, le rationalisme est la plus décisive. » Il accuse les méfaits de la civilisation, proclame la guerre « mère de toutes choses » et invoque la loi de l'éternel retour, cher à Zarathoustra. « L'ordre humain » ressemble au Cosmos en ceci que, de temps en temps, pour le refaire à neuf, il lui faut se plonger dans le feu. » Les Grecs avaient connu le devenir héraclitéen, mais eux, qui aiment la Cité, s'étaient gardés de l'ériger en nécessité politique.

Encore ces romanciers se contentent-ils de faire œuvre d'art. Il est réservé aux historiens et aux politiciens d'aller quelque peu au delà. Quand on passe en effet du domaine de l'art, de l'inactuel, à celui de l'Histoire ou de la politique (et nous avons vu qu'il était difficile, en Allemagne, de séparer ces domaines de ceux de la littérature), on voit affirmer les mêmes valeurs, cette fois dans l'ordre de l'action. Et l'on voit s'y ajouter une double notion : d'abord la notion de supériorité allemande, qui conduit à imposer la « Weltanschauung » allemande comme loi universelle ; ensuite l'idée de mission allemande soutenue par le droit de la force. La volonté de puissance individuelle de Siegfried ou de Zarathoustra se trouve transférée à tout un peuple.

Cette tendance s'aperçoit surtout à partir du moment où la politique bismarckienne triomphe, où l'Allemagne se constitue en grand Etat moderne, à partir de 1871. Elle se rattache directement à Fichte, de qui vient l'idée de supériorité allemande, et à Hegel, qui fournit l'idée de la Mission providentielle de l'Etat, du Reich et du Volk allemands.

Toute une pléiade d'historiens — et d'historiens de qualité — orchestre ces thèmes de Fichte et de Hegel. C'est, dès le début du XIX^{ème} siècle, anticipant sur tous les autres, le grand artiste Droysen, dans son *Histoire de la Prusse*, et dans ce chef-d'œuvre d'histoire inspirée qu'est son *Alexandre le Grand*. On trouve dans ce dernier livre la condamnation du rationalisme grec et de l'humanisme athénien et, avant Nietzsche, une sentence sans appel contre Socrate, enfin une

(19). Bracquemart, dans *les Falaises de marbre*.

exaltation de la violence qui supprime le passé désuet, et modèle l'avenir. C'est dans Droysen qu'on relève ce jugement terrible, par lequel il annonce Nietzsche : « Toute victoire est le triomphe d'un droit supérieur. La force héroïque de l'individu investi d'une mission historique ne fait que souligner l'impuissance de celui qui n'a, pour se justifier, que des vertus privées ou des droits héréditaires (il s'agit du roi de Perse Darius III vaincu par Alexandre)... La Némésis historique, si équitable envers tout ce qui est grand, semble poursuivre l'impuissance avec une haine implacable, surtout lorsqu'elle la rencontre... sous les traits de la bonté, de la modération, des vertus domestiques. »

Ranke, Mommsen sont du même ton, puis le célèbre Treitschke, qui a dit : « La guerre est sublime, moralement sainte ». C'est à lui qu'est empruntée cette phrase que citaient à l'envi, il n'y a pas si longtemps encore, les journaux allemands : « Seuls les peuples forts ont un droit légitime à l'existence, à l'avenir, au développement ; les peuples faibles vont au néant, et c'est justice » (20). Il y avait une variante, plus lapidaire, où la pensée se dégageait en avertissement policier et qu'on pouvait lire à l'entrée des camps : « Quiconque a la force a le droit ; mais quiconque a perdu la force est destitué de tout droit ».

L'application de ces doctrines à la politique donne le Pangermanisme, dont ces historiens furent les hérauts, et son expression ultime : le national-socialisme. Ici, nous sortons de la littérature proprement dite, ou plutôt nous tombons dans la littérature d'idéologie politique, à base fausement scientifique ou pseudo-philosophique, et dans la littérature de propagande, si abondante en Allemagne et d'un succès si assuré.

Il s'agit surtout d'une littérature de publicistes, de journalistes, littérature « dirigée » et « fonctionnelle ». Mais nous n'avons pas le droit de la négliger, à cause de l'influence énorme qu'elle a eue sur les masses allemandes, et pour deux ou trois grands noms.

Toute cette littérature est fondée sur le dogme de la supériorité nationale comme sur un roc, et sur la vertu régénatrice du germanisme. Par l'essai, l'article, le reportage, à l'occasion par le feuilleton, elle proclame les besoins allemands, et le droit allemand à une expansion indéfinie, sans autres limites que celles mêmes de la force allemande. Elle développe l'idée d'une mission supérieure dont l'accomplissement justifie toutes les violences. Elle suppose un droit nouveau, qui d'ailleurs a été formulé. Cette mission a pour support l'idée de race, encore inconnue de Fichte, incomplètement élaborée chez Hegel. Chez ces deux

penseurs, la mission allemande est affirmée, sans doute, et avec quelle vigueur ! mais la notion germanique, nous l'avons vu, est encore abstraite : les Nazis ont même pu accuser Fichte d'universalisme ! Déjà, avec le Français Gobineau (son *Essai sur l'inégalité des races* est de 1854), puis avec l'Anglais H.S. Chamberlain (les *Assises du XIXème siècle*, 1902), enfin avec le livre de Günther et celui de Rosenberg, cette notion finit par trouver la base physiologique qui lui manquait. Le livre de Chamberlain et celui de



Pégase à la charrue, d'après la Ballade de Schiller
(Bois de H. Broutelle).

Rosenberg (*le Mythe du XXème siècle*), à peine littéraires et passablement indigestes, ont eu pourtant une immense influence sur le peuple allemand et sur ses maîtres. Qui doute qu'en Hitler on n'ait pas vu le « Swingherr zur Deutschheit » qu'appelait Rosenberg, celui qui contraindrait le monde à « l'alemanité » ? Qui peut affirmer qu'Hitler ne se soit pas reconnu lui-même dans cette image ? Les deux ouvrages, en tous cas, ont eu un tel écho et sans doute de tels résultats que ce ne devait pas être juste ni exact que de les passer sous silence sous prétexte que c'est à peine de la littérature, et bien autre chose que de la littérature.

Cependant, dans ce domaine même, on trouve un véritable philosophe, qui est en outre un authentique écrivain : Oswald Spengler. Dans son livre le plus fameux, *Der Untergang des Abendlandes* (1917), il reprend le vieux thème

(20) «...Schwäche Völker gehen Zugrunde, und dass von Rechts wegen.»

de la décadence du monde par la faute de la Civilisation, et par l'oubli des vertus primitives dont les Germains étaient les dépositaires. Il démontre que l'Europe, suivant la loi historique d'un éternel recommencement, a répudié la culture pour entrer dans la phase de la Civilisation, qui est la forme usée et dégradée de la culture. Elle s'est engagée dans la voie du progrès matériel, de la sottise démocratique et égalitaire. Elle a cessé de donner des valeurs authentiques : la voici incapable, malgré l'énergie des Germains, de produire autre chose que des machines. La Culture s'en va donc. Il faut en prendre son parti, et aider même à ce processus de catastrophe. A la jeunesse allemande de comprendre que les temps sont révolus : il convient maintenant de se vouer aux tâches pratiques de l'avenir, qui sont essentiellement des tâches politiques. « Si ce livre pouvait décider les jeunes gens à délaisser la poésie lyrique pour l'industrie, la peinture pour la navigation, et les études philosophiques pour les sciences politiques, j'estimerai leur apporter ce que je puis leur souhaiter de meilleur. » Puisqu'il est vain, en effet, d'espérer qu'on arrêtera le mouvement de décadence, il faut le précipiter : c'était déjà le conseil de Nietzsche. Et c'est la fin de l'Occident.

On voit à quelles conséquences on en arrive avec cet homme cultivé : à un refus de toute culture, à un appel au dieu de la technique ouvrière et militaire. Sans joie, mais de façon catégorique, l'Allemand tourne le dos à ce qui fait la douceur de vivre, à tous les raffinements, à commencer par les lettres. C'est la négation même de la littérature, comme de toute autre forme d'art. Cette fois, on ne se borne pas à mettre Pégase sous le joug : on l'envoie à l'équarisseur.

* * *

Mesdames,
Messieurs,

Le moment est venu de dire adieu à tout cet univers de héros et de chimères. Je sais trop combien j'ai été incomplet. Je voudrais que d'autres, plus qualifiés que moi, vous entretiennent un jour de Heidegger, de Jaspers : ce sont des auteurs difficiles, très difficiles, surtout s'il faut les lire en allemand. Et il n'est pas sûr que même dans leur langue ils soient très aisés à comprendre. Il serait imprudent de nous y aventurer. D'ailleurs, leur influence s'exerce encore dans les zones très abstraites de la spéculation philosophique ; elle n'est pas encore sensible, que je sache, dans la littérature la plus récente. Mais il convient de noter au moins que c'est en Allemagne que la « Conscience malheureuse » et la philosophie de l'angoisse se sont définies d'abord de la façon la plus systématique.

Et quant à Kafka, prophète de la difformité et de l'angoisse du monde contemporain, on a cru percevoir dans son œuvre les terreurs d'une race persécutée. J'y vois aussi des « catégories » allemandes : le désespoir, le titanisme. Et il ne me paraît pas concevable qu'elles puissent s'exprimer autrement qu'en allemand.

S'il faut résumer pour conclure, je dirai que la littérature allemande, en dépit de toute sa riche diversité, présente, à travers toute son histoire, des traits communs, des « constantes » qui sont aussi chez Goethe, chez Schiller, chez ceux qui ont le mieux dominé leur nature allemande. Et ces traits, ce sont ceux mêmes par lesquels les Allemands définissent leur tempérament intellectuel et moral.

On voit d'abord le sens et le goût de la fatalité. Partout on se heurte à elle. Elle est même chez Leibniz, quoiqu'il ait dit pour sa défense. Reconnaître cette fatalité, la sonder, et mesurer le tragique de la condition humaine, telle est la vocation de la littérature allemande, la plus « tragique » sans doute de toutes les littératures. Cette vocation s'exprime dans la poésie, dans l'épopée, dans le théâtre, mais de façon plus nette et plus privilégiée dans le récit d'expérience, l'Erlebnis, du type des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe. Ce sont les Allemands qui ont mis à la mode l'opposition d'Apollon et de Dionysos. Eux sont dionysiens ; et s'ils sont apolliniens, comme Goethe, c'est par droit de conquête, non par grâce, et c'est avec effort.

Un autre trait : le mépris de l'intellect, et le mépris de la raison organisatrice. Nous croyons, plus ou moins, pouvoir aménager le destin, traiter avec les dieux, humaniser l'Histoire, témoin Virgile, « père de l'Occident ». Pour les Allemands, le destin ne compose pas : on le traite par la violence, par la rébellion ; si l'on se soumet à lui, ce n'est jamais sans colère. Quand l'Allemand ne se réfugie pas dans la revendication morose, il se jette au titanisme, au faustisme. Son héros, c'est Prométhée, qui veut vaincre les dieux : ce ne sera jamais ni Ulysse ni Enée, qui ont avec eux des contrats.

Il en résulte, dans les lettres allemandes, un certain irréalisme. Car c'est de transformer le réel qu'il s'agit, non de l'accepter ni de le décrire. Le réalisme ni le naturalisme n'ont eu une grande fortune en Allemagne, non plus d'ailleurs que le classicisme. Car l'Allemand hait les contours nets, les limites, tout ce qui ressemble à un achèvement : voilà pourquoi, dit André Gide, il ne sait pas dessiner.

Un dernier aspect enfin, c'est le refus de l'humanisme et de l'universalisme. Car il n'est pas de vérités absolues, et donc permanentes, valables en tous temps, ni surtout pour toutes les races. Mais il est des valeurs propres à un peuple, à

une nation ; surtout, il n'y a pas de valeurs « en soi » : il n'y a que des valeurs utiles.

S'il en est ainsi, la littérature devra être tout entière au service de cette race dont elle est l'expression. Elle affirmera les besoins allemands et les droits allemands. Elle ne se justifie pas au nom de la beauté, ni de la vérité, mais au nom de l'Utilité.

Ces derniers caractères, cependant, sont des caractères « seconds ». Ce qui est premier, c'est la Nécessité, le thème obsédant de la fatalité, et le goût de cette fatalité.

Ici éclate la différence avec les autres grandes littératures occidentales. Celles-ci croient à la liberté de l'homme, à son avenir, et à la Cité. En Allemagne, la littérature montre la fatalité toute puissante, et que l'homme n'a d'autre recours que l'héroïsme et le combat : il n'est de vrai Dieu que celui qui se conquiert dans la bataille (21). Le Français, l'Anglais croient au contingent, à la liberté — et c'est ce qui explique leur confiance dans les ressources humaines, et aussi leur consentement aux choses. L'Allemand proclame le déterminisme (indétermination des caractères, mais déterminisme dans les choses), et c'est ce qui explique sa révolte. Montaigne, Corneille sont pleins d'espérances ; Racine conçoit un ordre, une morale : Montesquieu, Rousseau dessinent les plans d'une société ; Voltaire définit une sagesse pratique et cultive son jardin. Chez Goethe lui-même, l'espoir est effort, et il est comme instable, précaire.

Je sais que Faust est sauvé : mais c'est par la décision de Goethe ; on sent que, logiquement, il ne devait pas l'être.

Nous nous demandions, au plein cœur de cette guerre, il y a quatre ou cinq ans : « Où en est maintenant la littérature allemande ? » Il était assez facile de répondre : elle était dispersée à l'étranger, Thomas Mann et Remarque en Amérique, Stephan Zweig en Palestine, d'autres en Suisse, comme si un destin humain eût été alors inconciliable avec un destin allemand. D'autres se taisaient, comme le vieux Gerhart Hauptmann, ou comme Carossa. Pour le restant, il ne valait guère la peine d'être nommé, à l'exception d'un ou deux artistes authentiques, réfugiés dans un nietzschéisme assez inactuel. En dehors d'eux, on ne voyait que de simples porte-plumes dressés à recevoir des mots d'ordre. Le régime n'a pas eu de grands écrivains, sauf parmi les opposants.

Mais où en est la littérature allemande aujourd'hui même, en ces « années zéro » de l'Allemagne ? Cette fois, il est difficile de le savoir. A la place où était l'Allemagne s'est ouvert un immense

abîme où on ne voit pas très clair. Il est certain que les considérations politiques — l'existence de deux centres d'attraction hostiles — doit avoir eu pour premier effet d'écarteler les nouveaux écrivains. On nous dit qu'on assiste à la floraison de toute une littérature de réaction contre les anciennes vérités, métamorphosées par la défaite en erreurs. Je le crois bien : les bannis sont rentrés, et ils sont allés quelquefois très loin dans la littérature du repentir, jusqu'à la condamnation sans appel de leur patrie, comme Thomas Mann, d'ailleurs devenu citoyen américain (22), ou jusqu'au « mea culpa » collectif, comme Jaspers (23).

On nous dit aussi que la jeunesse manifeste, en zone occidentale, une très grande curiosité pour les écrivains français, avec qui elle avait perdu le contact pendant de longues années ; on relit Gide, Claudel, Valéry ; on lit Bernanos, Maritain, Mauriac, et, naturellement, Sartre. On cherche à les imiter. Il faudrait le regretter : là où la littérature allemande est grande, c'est quand elle est originale.

Mais je ne pense pas qu'on puisse redouter une éclipse comme après la guerre de Trente ans. Car il existe toujours des écrivains allemands d'Allemagne, en Allemagne. On cite des noms et des titres, qui sont beaux : *le Déluge* (24), *le Bois des morts* (25), *la Septième Croix* (26), *Dies irae* (27), *le Stalingrad* de Plivier. Mais il faudra attendre les livres, qui ne s'éditent pas facilement ou qui, édités, ne sortent guère d'Allemagne. Quelques documents nous sont venus par un numéro spécial de la revue *Esprit*. Ils tendent à prouver que la jeunesse allemande s'attacherait avec passion à un nouvel évangile, plus humain. M. Albert Béguin fait état d'un ouvrage encore manuscrit d'un Allemand qui raconte ses étapes morales d'une défaite à l'autre. L'œuvre, qui aura pour titre *Avant l'Annonciation*, dénoncerait l'insuffisance des idéologies purement politiques, et serait le témoignage d'un élan sincère vers la Communauté humaine. Le livre promettrait d'être un des livres importants de l'époque. Il faut en accepter l'augure. Cependant, je ne crois pas que le moment soit venu d'un autre *Aufklärung* : l'instant historique ne s'y prête guère. Mais ce qui me surprendrait, — et pour cela je vous donne rendez-vous quand nous aurons lu tous ces ouvrages, — ce serait de n'y pas rencontrer les fantômes familiers, le sentiment tragique de la vie, l'amour de l'irréparable, et, plutôt que l'éloge des Saints ou des Sages, le culte des Forts.

ANDRÉ HERBELIN.

(22) Thomas Mann : *Lettre aux Allemands*, 1945.

(23) Jaspers : *la Question de la culpabilité*, 1946.

(24) Stefan Andres.

(25) Ernst Wiechert.

(26) Anne Seghers.

(27) Werner Bergengruen.

(21) « Die Deutsche Weltanschauung, dass Gott mit Kämpfrisch errungen werden Kaun », Hermann Stehr, écrivain nazi.

THÉOBALD PISCATORY

et la Grèce

Conférence de

Mme Ternaux-Compans-Hermite

Donnée en la Salle des conférences du Parnasse d'Athènes, sous les auspices de la Ligue Franco-Hellénique et à l'occasion du centenaire de l'Ecole Française d'Athènes, le 26 septembre 1947, et répétée à l'Hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts, à Paris, le 8 novembre 1947.

Mesdames,
Messieurs,

C'est d'un grand philhellène, le baron Piscatory, que je vais vous entretenir. J'évoquerai sa personnalité en connaissance de cause, parce qu'il était mon aïeul. Ce sont surtout des souvenirs personnels et anecdotiques que je chercherai à faire revivre devant vous.

Théobald Piscatory est né à Paris le 30 septembre 1799. Sa famille était de Marseille, et les armes que son père reçut du roi Charles X représentent trois harmaçons symbolisant son nom de pêcheur. Il était un haut fonctionnaire des Finances royales.

Nous avons dans notre demeure à Paris, et nous l'avons prêté à l'Exposition du centenaire de l'Ecole Française d'Athènes, un joli portrait du jeune Théobald lorsqu'il avait dix ans. Il est représenté à sa table de travail, la plume à la main, mais la tête relevée, regardant en face ceux qui le regardent, et déjà il a cette physionomie éveillée, alerte, aux traits volontaires, qui restera toujours la sienne, et avec laquelle il a traversé une existence de soixante et onze ans en faisant beaucoup de bien. Le tableau est du maître Horace Vernet, qui avait alors vingt ans, et dont c'était le premier portrait. En le voyant, son père, Carle Vernet, artiste lui-même, déclara que ce fils ne ferait jamais rien de bien comme peintre.



Mme TERNAUX-COMPANS-HERMITE

C'était une boutade paternelle, car l'œuvre est admirable.

A peine sorti de l'ère des études, Théobald Piscatory a commencé sa vie politique si mouvementée. Elle a été partagée entre l'armée, le parlement et la diplomatie. Nous la suivrons en la parcourant dans ses étapes par rapport à la Grèce. Elle se divise alors en quatre périodes que voici :

Campagne de l'Indépendance hellénique en 1825 et 1826 ;

Mission officielle à travers toute la Grèce en 1841 ;

Direction de la Légation de France à Athènes, de 1843 à 1848 ;

Défense des intérêts grecs à Paris pendant la République de 1848 et sous l'Empire.

L'émancipation de la Grèce avait soulevé un enthousiasme énorme en France. Il était bien naturel qu'un jeune homme du tempérament dont était Piscatory s'éprit de cette cause. Une association philanthropique s'était fondée à Paris, le 29 avril 1825, dans le dessein d'offrir aux chrétiens de l'Orient « des secours de science pratique, d'art militaire et d'industrie ». Nos archives nationales conservent un document propagé alors par ce comité pour faire connaître, urbi et orbi,

les sympathies du peuple de France pour cette noble cause : « Depuis longtemps, dit ce document, les hommes éclairés de toutes les nations policées sont devenus, par leurs vœux, les auxiliaires des Grecs. Le moment est enfin venu de leur donner une assistance moins stérile ».

Le président de l'association fut le baron Ternaux, l'un de mes oncles, le grand industriel du temps du premier Empire et de la Restauration, celui qui introduisit le machinisme en France dans la fabrication des tissus. Il était aussi un philanthrope et l'a prouvé par sa sollicitude, non seulement vis-à-vis de ses ouvriers, mais des Hellènes alors si éprouvés.

Près de Paris, à Saint-Ouen, il avait une belle propriété qui avait appartenu en dernier lieu à Necker. Il y recevait beaucoup, et il y donna notamment des fêtes au profit des Grecs. Nous avons une gravure de l'époque figurant le manoir et son parc. Elle porte en haut la mention : « Au profit des Hellènes », et au bas : « Dédiée au baron Ternaux, Président du Comité Grec de Paris ». Cette gravure était mise en vente par le Comité au profit des sinistrés de la Grèce.

Parmi les hôtes du baron Ternaux, il y avait souvent le général Foy, l'un des illustres généraux des guerres de Napoléon et le premier orateur politique de la Restauration. Il y avait également le jeune Piscatory qui devait, quelques années après, épouser une charmante fille du général, qui fut plus tard, elle aussi, une philhellène ardente.

De toute cette ambiance devait sortir l'action personnelle de Théobald Piscatory sur le sol même de la Grèce. Il y est allé pour prendre part à la guerre de l'Indépendance et en même temps pour servir de trait d'union au Comité philanthropique de Paris. Nous avons de lui les rapports très documentés qu'il a adressés de Grèce à ce Comité et les lettres qu'il écrivit à sa famille. Il alla deux fois sur le terrain de la lutte : en 1825 d'abord, puis en 1826.

Lors de sa première campagne, il fit la connaissance de celui des palikares qui allait devenir l'un des plus célèbres, Johannès Coletti, futur ministre de Grèce à Paris pendant sept ans, de 1836 à 1843, et à plusieurs reprises Président du Conseil. C'est au nord-est du Péloponèse que Piscatory se rangea alors parmi les adversaires d'Ibrahim Pacha, venu d'Égypte avec les Arabes au secours de l'armée turque, et qui luttèrent héroïquement dans la région de Lerne, en face de Nauplie.

Au retour de cette première campagne, Piscatory ramena une pupille au Comité philhellène de Paris. C'était un fils de l'Amiral Canaris, et, tandis que les passagers faisaient la quarantaine à Toulon, voici comment la mère de Théobald

Piscatory annonçait cette bonne nouvelle dans un billet du 21 août 1825 :

« Théobald est chargé d'amener en France un petit Grec, fils de ce fameux Canaris qui brûle si bien les gros vaisseaux turcs. Le Comité doit le faire élever. On dit que tout jeune qu'il est il entend fort bien les intérêts de sa patrie ; il sera très curieux à voir et à entendre, mais comme on



Théobald Piscatory à dix ans, par Horace Vernet.
A relever que ce portrait est le premier peint par Vernet, alors âgé de 20 ans.

ne veut pas que cet enfant fournisse un petit article de journal, et que son mentor ne voudrait pas le montrer comme une curiosité, il faut encore que nous ne parlions pas de lui du tout, du tout.»

A l'occasion de sa seconde participation à l'action militaire, Théobald Piscatory fut chargé de conduire de France en Grèce un important convoi qui comportait non seulement des armes et des secours matériels, mais des officiers volontaires. Arrivé à Nauplie, il reçut des autorités grecques l'ordre de tout transborder à Athènes, où la remise fut effectuée. Dès qu'il n'eut plus rien à faire pour l'exécution de cette mission, il voulut partir pour rejoindre ses amis de l'année précédente qui combattaient dans l'île d'Eubée.

Les nouvelles qui arrivaient de Karisto, au sud de cette île, étaient mauvaises. Les assiégés grecs, avec le colonel Fabvier, étaient pris

entre les feux de la citadelle turque et quelques bâtiments turcs en mer. Piscatory proposa aux officiers arrivés de France de quitter sur l'heure Athènes avec lui, au lieu de rester d'abord en Attique pour s'y mettre au courant des conditions nouvelles de leur métier et pour y apprendre les commandements grecs. Vingt-huit d'entre eux l'accompagnèrent avec empressement à Porto Raffi, sur la côte d'Attique, en face de Karisto. Mais là il reçut du colonel Fabvier l'instruction de surseoir et de ne pas venir le rejoindre dans l'île. Le colonel se voyait en effet démuné d'armes et de vivres, et jugeait l'évacuation inévitable. Piscatory traversa donc seul le bras de mer qui sépare l'Attique de l'Eubée et débarqua à Pitalous, le petit port, au nord de Karisto, où étaient le colonel Fabvier et ses hommes. Là, il passa des jours bien difficiles et périlleux. Enfin douze bâtiments grecs, partis d'Egine et doublant le cap Sunium, vinrent chasser les bâtiments turcs et mouiller à Pitalous. Les troupes régulières et irrégulières furent alors transportées dans les îles de Tinos et d'Andros qui sont voisines. Elles furent ainsi sauvées.

Le colonel Fabvier demanda à être relevé de son commandement. Mais, tout au contraire, la réponse qu'il reçut, écrit Théobald Piscatory dans sa relation des événements, fut un refus d'accueillir cette démission et l'invitation de venir à Nauplie recevoir de nouveaux pouvoirs.

C'était une des heures les plus tragiques de la guerre, car c'était celle où l'on apprenait en même temps à Nauplie la chute de Missolonghi. C'était donc à un moment grave que Théobald Piscatory avait réapparu sur la scène militaire.

Après l'évacuation de l'Eubée, il avait reçu l'ordre de regagner Athènes. Il s'y rendit en allant d'abord prendre part aux événements du Pinde. Lorsque, dernièrement, j'ai narré sa vie à la Ligue franco-hellénique, dans la salle du Parnassos, à Athènes, une des dames de l'assistance, qui arrivait de Volo, m'a dit avec fierté que son arrière-grand-père avait été le compagnon d'armes du mien dans cette montagneuse région du Pinde.

Après son retour à Athènes, en pleine lutte, Piscatory eut l'instruction de se rendre à Nauplie.

Ce port était le centre du Gouvernement et en resta la capitale jusqu'en 1834. Une pyramide de marbre blanc y a été érigée à la mémoire de Fabvier, du maréchal Maison, de l'amiral de Rigny et des soldats et marins français morts pour l'Indépendance. C'est à Nauplie que Piscatory reprit la mer pour rentrer en France.

Après son retour, Piscatory fut élu député de Chinon, en Indre-et-Loire, — le département aux confins duquel est situé le beau château de Cheri-

gny, acquis par son père, et qui est toujours la propriété de sa famille. — Il resta au Parlement de 1832 à 1842.

Le ministre des Affaires Etrangères, M. Guizot, qui l'avait en particulière estime et affection, l'envoya derechef en Grèce, en 1841, pour avoir un rapport précis sur la situation du pays et sur ses sentiments, en vue de justifier, devant le Parlement français et l'opinion, les sympathies officielles du Gouvernement et lui permettre d'en continuer les effets tangibles.

Piscatory parcourut alors toute la Grèce, d'est en ouest et du sud au nord, depuis la frontière de cette époque, allant du golfe de Volo à celui d'Arta, jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, ainsi que dans la plupart des îles. On a, à notre ministère des Affaires Etrangères, les rapports officiels de ces voyages. Nous avons, quant à nous, maintes lettres pittoresques concernant les épisodes de cette enquête au milieu de la nature séduisante qu'explorait le voyageur. Il est intéressant de comparer cette chevauchée dans sa partie à travers le Péloponèse, avec celle qu'y avait faite Chateaubriand quelques années auparavant et qui est racontée dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Je citerai seulement ici deux brefs passages des lettres de Piscatory, qui donnent une idée de la popularité dont il jouissait déjà dans le pays grec. Au cours d'une lettre à sa femme, au moment de son arrivée, il s'exprimait ainsi le 16 juin 1841 :

«... Après être sorti du Parthénon, j'ai trouvé la maison pleine, d'abord de tous les palikares qui étaient à Nauplie dans mon premier voyage et ensuite à Karisto dans mon second. Ils m'apportaient, revêtu des plus belliqueuses signatures, le certificat avec lequel on a droit à l'«Aristion», médaille que le pays donne seulement à ceux qui ont fait la guerre.»

Cette croix-là, dont le nom signifie «le meilleur» et qui est aux couleurs nationales helléniques — d'argent blanc suspendue à un ruban bleu — lorsque nous la montrons à Paris à nos hôtes grecs, c'est avec recueillement qu'ils la contemplent aujourd'hui encore.

L'autre lettre de Piscatory au début de sa course à travers la Grèce est un billet daté de Patras, 12 juillet 1841, pour M. Guizot :

«... Je crois que mon voyage a de bons résultats et que le roi veut s'en faire rendre compte. Les détails de l'accueil que j'ai reçu sont inutiles, mais j'ai plaisir à vous dire, Monsieur le Ministre, que les habitants se sont mis à réparer des routes, ou plutôt des chemins de chèvre, pour que je puisse remplir la mission que vous m'avez donnée, de voir et d'entendre. C'est, tout en parlant beaucoup, le seul mandat dont je me dise chargé.»

Cette mission en Grèce eut des résultats, car elle permit à M. Guizot de faire accorder de nouveaux subsides financiers à ce pays. Mais elle servit aussi de grief contre Théobald Piscatory au cours de la campagne électorale de 1842, où il fut battu par son adversaire, Crémieux, qui fit même reproduire les attaques françaises dirigées contre Piscatory par certains organes en Grèce.

Piscatory, d'ailleurs, répondit lui-même, et voici un extrait d'une lettre de lui, dont nous devons la communication à des recherches auxquelles le professeur Economos, le Secrétaire de l'Académie d'Athènes, a bien voulu procéder à notre intention. Elle avait été insérée sous la date du 5 août 1842 dans le journal *la Minerve*, qui avait en cette circonstance été opposé à Piscatory :

« J'ai assumé cette mission en Grèce, dit-il, parce que comme un ancien soldat de la lutte hellénique, ayant dépensé mon sang et ma fortune en Grèce, ayant abandonné mes amis et mes souvenirs sur cette terre que j'ai chaleureusement défendue, j'ai cru de mon devoir d'aller en Grèce, surtout au profit de la Grèce. »

Ce sont d'ailleurs ses amis hellènes qui élevèrent la voix le plus haut :

« Le million m'a été accordé, mon cher Piscatory, lui écrit Coletti alors ministre à Paris, le 8 août 1842, et, grâce à la France, la Grèce sort encore une fois de ses embarras financiers. Je sens tout ce que je dois à vos efforts. »

Le plus chaleureux de tous les Athéniens fut à cette heure le ministre Criésis. Sa lettre du 20 août 1842 à Piscatory est un long panégyrique, dont voici la dernière phrase : « Notre premier devoir est de nous acquitter envers vous, Monsieur, et c'est pour cela que je vous écris ; si la pauvre Grèce ne peut autre chose, au moins qu'il lui soit permis d'être reconnaissante ».

La réponse de M. Guizot aux adversaires de Piscatory ne se fit pas attendre. Le 17 avril 1843, il faisait signer par le roi Louis-Philippe la nomination de Piscatory comme ministre en Grèce, mandat qui dura cinq années.

Les deux événements saillants de cette nouvelle mission ont été la participation de Piscatory à l'établissement d'une constitution libérale en Grèce le 3/15 septembre 1843, et la fondation de l'École Française d'Athènes, le 11 septembre 1846.

La journée du 3/15 septembre 1843 a été narrée plus tard dans la presse de la manière la plus vivante par l'un des membres de cette École, Antoine Grenier, qui tenait le récit de la bouche du ministre. Il a rappelé l'intervention personnelle, au palais royal, de M. Piscatory auprès du roi Othon, en présence de la reine, pour le dissuader de retourner en Bavière, comme il le voulait

et ainsi que l'y encourageaient les représentants des deux autres puissances garantes de l'Indépendance de la Grèce. Finalement le roi se résigna à accepter la Constitution, selon le vœu populaire.

Il ne resta plus à M. Piscatory qu'à aider les ministres du régime disparaissant à sortir sains et saufs du palais royal, malgré la présence d'une foule assez hostile massée devant l'entrée. Il en prit lui-même deux dans sa calèche, qu'il conduisait en personne, et leur fit franchir cette foule aux grondements menaçants. Une gravure, devenue très rare, rappelle encore cette scène. Les passagers reconnaissants offrirent au ministre une statuette de marbre récemment découverte, une Vénus Genitrix de la belle époque. Les savants sont incertains sur l'auteur à qui l'attribuer, mais ce qui est certain, c'est qu'elle est de toute beauté et remarquable aussi du fait de sa petite dimension, extrêmement rare dans les œuvres de marbre de cette qualité. Elle est d'une finesse comme les Tanagra seules en donnent l'impression. Nous avons eu plaisir à la voir sous vitrine à l'exposition du Centenaire.

Désormais, Piscatory était assuré de jouer sur le velours pendant toute sa mission en Grèce. Son succès initial s'était produit trois mois seulement après son entrée en fonctions, aussi lui a-t-on appliqué alors le mot historique : Veni, Vidi, Vici.

* * *

Ce qu'il eut à faire par la suite fut de contrebalancer discrètement les efforts d'autres puissances étrangères, notamment ceux de l'Angleterre, et, en même temps, grâce au prestige qu'il s'était acquis, de tempérer l'ardeur de certains parmi ses anciens compagnons d'armes de l'Épianastase.

L'adoption de la Constitution avait eu pour premières conséquences le retour immédiat en Grèce du général Coletti, alors ministre à Paris. Il rentra comme ministre des Affaires Étrangères et devint président du Conseil dès 1844. Ses aspirations étaient vastes. Intimement lié avec M. Guizot, comme avec M. Piscatory, il déclarait à celui-ci : « Quand je suis à la frontière, c'est *bien loin* que je découvre le tombeau de mon Père ». Comme on lui disait un jour : « la Grèce, notre mère à tous ! », « Oui, répondit-il, mais il faut maintenant qu'elle soit la fille de tous, sinon je reprendrai mes brûlots ». Aussi M. Guizot lui écrivait-il, le 17 avril 1845 :

« Durez, durez en continuant, c'est tout ce que je vous demande. Laissez-moi seulement insister sur ce qui regarde Constantinople. Vous ne pouvez être de ce côté trop prudent ou trop vigilant. Rien de ce qui se rapporte à l'intérieur de la Grèce ne vous causera un vrai danger. Faites

là tout ce que vous jugerez nécessaire. Vous donnerez peut-être de l'humeur. On sera froid, même malveillant. Rien de tout cela ne sera sans remède. Mais ne donnez à Constantinople aucun juste motif, aucun prétexte spécieux de se plaindre de vous.»

Entre l'Angleterre, ancien artisan de l'émancipation, mais qui depuis voulait protéger la Turquie, la Russie, qui voulait bien qu'elle fût attaquée, mais à son profit, et la Grèce, impatiente de respirer l'air de la liberté jusqu'au fond de ses poumons, Piscatory avait un rôle à tenir, rôle qu'il sut jouer fort bien et auquel devait lui servir l'école littéraire et artistique qu'il rêvait de fonder de concert avec son ami Coletti.

Faute de pouvoir triompher assez vite en France des résistances administratives et surtout budgétaires, il obtint d'abord le détachement auprès de lui de quelques-uns des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, qui lui parvinrent en été 1845.

Sur ces entrefaites, eut lieu la venue à Athènes, le 12 septembre 1845, du duc de Montpensier qui était la séduction même. Le fils de Louis-Philippe terminait un voyage officiel, qu'il avait accompli dans toute la Méditerranée orientale, montrant la sympathie de la France pour ces régions. Il reçut un accueil triomphal en Grèce. Après une visite protocolaire à l'Acropole avec le roi et la reine, il y remonta le lendemain matin.

« Il resta, écrit l'historiographe de son voyage, M. de Latour, secrétaire de ses Commandements, deux heures au milieu des chefs-d'œuvre, écoutant avec intérêt les explications de M. Pittakis, préposé à leur garde, et celles des élèves de l'École de Rome, trouvant, ajoute l'auteur, un grand charme à se faire raconter par M. Piscatory l'histoire du siège mémorable que les Grecs soutinrent dans le Parthénon contre les Turcs, et pendant lequel notre ministre avait, d'avance, acheté le droit et l'honneur de représenter la France dans Athènes.»

Ce voyage eut un profond retentissement, et le jeune duc qui, sous l'égide de Piscatory, s'était, lui aussi, épris de la Grèce, voulut en conserver le souvenir par un tableau représentant son passage avec le roi et la reine devant la belle colonnade du temple de Jupiter. L'exécution de ce tableau fut confiée au peintre français Dominique Papety. Nous possédons quant à nous la lettre que le secrétaire des Commandements du duc adressa au ministre, le 21 mai 1847, pour lui annoncer le retour à Athènes de cet artiste qui y avait déjà séjourné, et lui indiquer tous les personnages à faire figurer sur le tableau. Pour les seize plus importants, les costumes ou toilettes qu'ils portaient sont décrits. « Enfin, est-il dit, le prince tient particulièrement à ce que le général

Coletti figure sur cette toile» — et, en post-scriptum : « Ai-je besoin d'ajouter que M. Papety serait mal reçu, au retour, si vous n'étiez pas ressemblant ? »

Le tableau a été longtemps au palais de Santelmo, chez les ducs de Montpensier. Puis il a été transporté chez eux en Auvergne, à Randan, et nous n'avons pu savoir s'il avait échappé à l'incendie dont ce château a été victime dernièrement.

La tentation de peindre la reine devait être grande. On en jugera par cette description d'un bal improvisé en l'honneur du duc de Montpensier, après une visite aux carrières de marbre du Pentélique. C'est un des invités français, M. de Latour, qui parle : « Le dîner avait eu lieu pendant que le soleil se couchait sur Athènes, c'est-à-dire devant l'un des plus magnifiques spectacles que l'imagination puisse concevoir. La nuit venue, une salle de bal s'illumina tout à coup sous les arbres. La danse se prolongea au son d'un excellent orchestre caché dans les massifs. Est-il permis de louer une jeune reine de la distinction de sa danse ? Les convenances le défendent peut-être, mais je suis convaincu que les bergers du voisinage qui, accourus à l'appel de cette harmonie inconnue, et couchés sous les arbres, écartaient le feuillage pour prendre leur humble part de la fête royale, ne savaient aucun mauvais gré à leur élégante souveraine de leur rappeler ces grâces décentes dont il est parlé dans les poètes.»

Quant au portrait de Coletti, il nous a conservé le général en costume de palikare, coiffé du fez rouge sur l'oreille ; on peut dire que l'homme d'Etat apparaît sur la toile farouchement beau. Cette œuvre avait été commandée par le roi Louis-Philippe, qui avait de l'affection pour Coletti. Elle fut exposée au salon de 1848. L'artiste avait d'ailleurs fait du général une excellente gravure et un dessin gouaché qu'il avait dédié à Mme Piscatory.

Ce dessin a été, par la suite, apporté en présent à l'École Française d'Athènes par la fille du ministre, Madame Trubert, qui a fait également don à l'École d'un autre dessin gouaché du même artiste, représentant le ministre Piscatory en uniforme.

A propos du voyage du duc de Montpensier, laissez-moi vous rappeler un beau geste des habitants de la Messénie. Peu de temps après la visite que leur avait faite le prince, ce pays avait été bouleversé par deux tremblements de terre. Le prince ne fut pas des derniers à venir en aide à ses anciens hôtes, et, par ses soins, une somme assez considérable, recueillie dans la famille royale et destinée à secourir les plus malheureux, avait été envoyée à Piscatory. Mais, dans l'intervalle, était survenue une inondation dans la région de la

Loire. Les chefs des plus pauvres familles de la Messénie ne voulurent recevoir ce qui leur revenait de l'offrande royale qu'après en avoir prélevé une partie pour ceux qui avaient le plus souffert de cette inondation. Un tel fait se passe de tout commentaire.

Peu après l'apothéose du duc de Montpensier, un don très particulier était fait à M. Piscatory. En vertu d'un acte notarié du 23 janvier 1846 passé à Athènes, la grotte d'Antiparos lui était attribuée par son légitime propriétaire, Nicolas Condyli, alors Agent consulaire, habitant l'île de Paros.

Cette grotte, très belle, a eu les honneurs de deux ouvrages illustrés. L'un est *le Voyage pittoresque de la Grèce* du comte de Choiseul-Gauffier, qui est lui-même l'auteur de l'impressionnante gravure représentant l'entrée de la grotte. L'autre est le roman *Akrivi Phrangopouli* du comte de Gobineau. Cette nouvelle a été finement illustrée par un artiste grec, le professeur Galanis, actuellement membre de l'Institut de France et professeur à notre Ecole des Beaux-Arts à Paris.

* * *

Le voyage du duc de Montpensier eut deux conséquences. L'une heureuse pour Piscatory qui, le 4 juillet 1846, fut élevé à la pairie ; l'autre fut heureuse pour les relations franco-grecques : ce fut la fondation de l'Ecole Française d'Athènes, projet auquel le duc accorda tout son appui auprès du roi et du comte de Salvandy, ministre de l'Instruction publique.

Piscatory avait hâte de voir ce projet réalisé, et de mettre la France en avant par le travail de ses élèves et savants. Déjà l'année précédente, dès l'arrivée du premier pensionnaire de Rome, qui était l'architecte Alexis Paccard, il avait tout de suite donné un champ à son activité en lui faisant relever une des cariatydes du temple d'Erechthée, et il avait pris à sa charge les frais de ces travaux. Aussitôt après, il fit exécuter la première restauration du monument de Lysicrate. Ce gracieux modèle, que nous avons appelé en France la lanterne de Démosthène, était encore à demi enfoui dans la terre quand Montpensier l'était allé voir.

Mais on n'en pouvait rester là, Piscatory résolut d'enlever d'autorité la fondation de son Ecole, qui était en l'air depuis trop longtemps. Finalement, prenant un bref congé à la fin de l'été 1846, laissant sa femme et ses filles à Athènes, il arrivait en France au moment où les mariages espagnols — dont celui du duc de Montpensier — allaient être conclus et faire froncer le sourcil de Lord Palmerston. *Il ne fallait plus attendre.* Le 11 septembre, l'ordonnance royale, si ardemment

espérée, était signée. Le comte de Salvandy, grand maître de l'Université, la plaçait sous la surveillance et l'autorité du ministre de France, avec des instructions larges et souples pour permettre à celui-ci, en qui il avait pleine confiance, d'orienter son action au mieux.



Théobald Piscatory vers 1847,
vu par Dominique Papety

Les premiers élèves, au nombre de sept, débarquèrent au Pirée le 22 mars 1847. Dès le lendemain de leur arrivée, Piscatory les reçoit à déjeuner, dans son « Yali » de Patissia, sa résidence personnelle, alors aux abords de la capitale. De là, on découvrait Athènes, le Parthénon et les trois montagnes qui dominent la ville, le Parnasse, le Pentélique et l'Hymette. Maintenant cette villa, englobée dans la ville, est difficile à découvrir, même à l'aide d'un charmant dessin qu'en avait fait la baronne Piscatory. On la trouve à la croisée des rues Agias Zonès et Califrona. C'est, à l'heure actuelle, une maison de santé.

Au premier contact avec Patissia, les Argonautes, comme s'appelaient les premiers élèves, comprirent que leur ministre n'était pas un dilettante, mais un homme d'action, et ils sentirent aussi que c'était un grand cœur, qu'ils trouve-

raient en lui, non seulement un chef, mais un père qui les guiderait, eux encore très jeunes, venus de provinces différentes de la France, et à peine sortis des livres et des théories pour prendre contact avec la vie réelle en même temps qu'avec l'art ancien.

Un de leurs plus brillants successeurs, Georges Radet, qui devait être le doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, et qui a fait une brillante histoire de l'Ecole Française lors de son cinquantième, a tracé dans ce livre la physionomie des relations entre les élèves et la famille Piscatory. Il l'a fait en se servant des traits les plus significatifs choisis dans les archives dues à leur plume.

Voici ce qu'il écrit :

« La légation de France a joué un tel rôle dans l'histoire des origines de l'Ecole ; Patissia et ses hôtes ont laissé aux survivants de cet âge héroïque une impression si forte, si émue, si reconnaissante, qu'écouter ici notre tâche serait un non-sens et une trahison. M. Piscatory fut un dieu pour les sept premiers athéniens. Son glorieux passé, connu en France de quiconque s'intéressait à la Grèce, fascinait les imaginations. Dès le premier regard, les Argonautes furent conquis. On eut le culte de M. Piscatory. Ils trouvèrent en lui un homme de haute taille, à la fois robuste et svelte, d'un abord ouvert, cordial, entraînant. Sa parole était brève, facile, d'un timbre chaud qui, en charmant, subjuguait. On ne pouvait unir à un plus haut degré la vie et le sang-froid, l'esprit, et la présence d'esprit. On aimait sa familiarité séduisante, qui savait trouver un mot flatteur et caressant pour tous, qui s'entendait aussi bien à conquérir un matelot qu'un prince. On aimait sa libéralité insouciance, dont on disait : tout ce que fait M. Piscatory est grand et royal. »

Plus loin, Georges Radet écrit encore :

« Il ne faut point nous lasser d'aimer et d'admirer M. Piscatory. Tant qu'il est là, il anime tout d'une vie exubérante. Son oasis de Patissia est « un paradis ». A-t-on de la peine ou de l'ennui, se sent-on malade, dolent ou inquiet, est-on las des splendeurs sèches du ciel, de la magie bleue de la mer, de l'impeccable harmonie des lignes de l'horizon, vite on court à la belle villa fraîche ! Le printemps y sème partout des anémones. Vingt filets d'eau courent sous les massifs. Au bout des allées, les peupliers d'Italie, les vigoureux platanes, les immenses nivéas frémissent au vent. Mille corolles brillantes et parfumées se marient en s'étouffant. Comment n'eût-on pas aimé à venir chercher là l'image d'une Grèce riante, fleurie, quelque chose de la patrie, un salon, les charmes d'une urbanité bienveillante, les mélodies de Beethoven, et le clair sourire des femmes de France ? »

Parmi elles, il y en avait une dont le visage est à mettre en belle lumière dans le tableau de la fondation de l'Ecole d'Athènes. C'est la baronne Piscatory. Voici comment Radet l'a dépeinte en prenant encore tous ses traits sur la palette laissée par les premiers élèves :

« Madame Piscatory vivait, avec une sérénité ferme, insinuante et délicate, dans le rayonnement de son mari. S'il était tout hardiesse et tout activité, elle était tout charme et discrétion. Elle mettait à l'aise par la simplicité de son accueil, elle retenait par l'aimable douceur de son caractère, la fine solidité de son intelligence, la spirituelle et souple nonchalance de sa conversation. Comme elle avait de beaux yeux, comme elle gardait une taille telle qu'on n'en trouve qu'en France, comme elle donnait une idée exquise de la politesse et de la grâce particulières aux femmes de notre nation, elle apparut à cette lisière du bois d'oliviers, où passaient des silhouettes de pâtes armés jusqu'aux dents, sous les traits d'une muse familière qui avait le goût inné des arts. »

* * *

L'ère heureuse du début de l'Ecole devait subir bientôt des épreuves, un grand deuil vint l'obscurcir : la mort prématurée du ministre Coletti. Le 12 septembre 1847, enlevé par un mal rapide, il expirait étendu sur une peau de lion, penché sur le bras de Piscatory. Celui-ci envoya à M. Guizot un émouvant récit des dernières paroles et de la fin de notre ami. L'homme d'Etat français, lié avec Coletti depuis que celui-ci avait été ministre de Grèce à Paris, en fut si touché qu'il fit distribuer cette lettre sur les grands boulevards.

La famille du défunt a remis au baron Piscatory une médaille de l'« Aristion » qu'il avait portée et que nous conservons avec piété.

Nous avons d'ailleurs un daguerréotype qui représente les funérailles du célèbre homme d'Etat à la chapelle du cimetière d'Athènes. J'ai déposé sur sa tombe une palme aux couleurs tricolores, car je souhaitais que cet ami de tant de Français et de l'Ecole Française fût honoré en ce moment. La présente année, qui est la centième de l'ouverture de l'Ecole, est, en effet, la centième du décès de l'homme d'Etat.

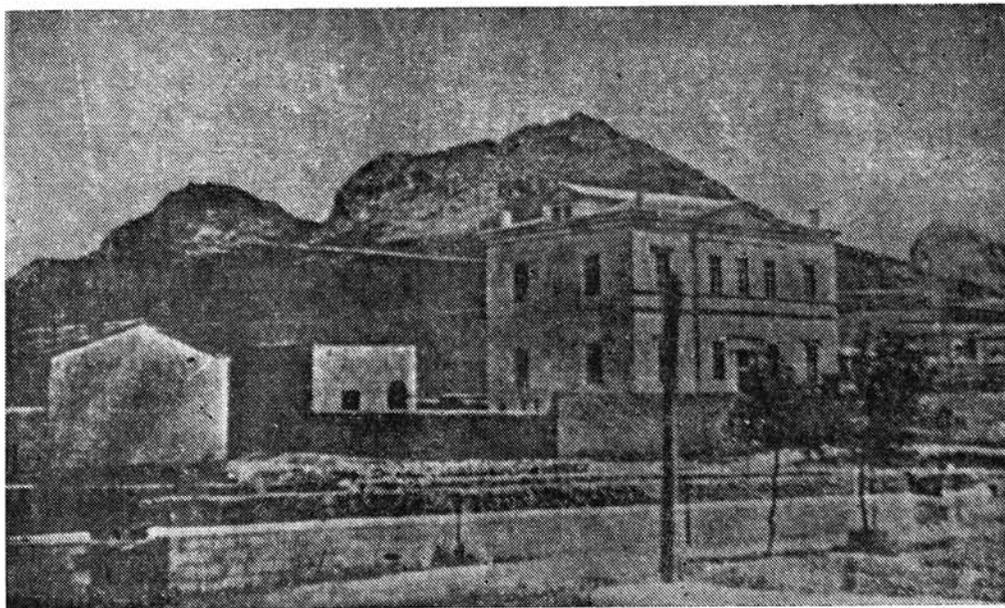
La mort de Coletti était un coup pour ses partisans et pour ses amis étrangers. Palikares et philhellènes furent consternés. Mais Piscatory continua à aller de l'avant dans tous les domaines.

C'est ainsi qu'il fit attribuer un uniforme aux membres de son Ecole, par un règlement du 19 octobre 1847. La voilà qui a un habit de cérémonie, frac à broderies noires, épée à poignée de

nacre, tricolore à cocarde tricolore. Les élèves furent fiers désormais de faire bonne figure entre diplomates et officiers de marine. Le premier janvier 1849, ils traversèrent pimpants les salons de Patissia, l'épée au côté : Piscatory avait sa maison littéraire.

Le roi de Grèce lui envoya ce message, écrit de sa main, le 9 janvier :

« Monsieur ! le bâtiment à vapeur qui m'a enlevé mon cher Monsieur Piscatory en passant hier, quoiqu'en grande distance, vis-à-vis de mon palais, m'a salué. C'est ce salut que je m'empresse



La « Maison Ghennadios » sur les rampes du Lycabette, premier siège de l'Ecole Française d'Athènes (1847-1865)
(Daguerréotype de 1848)

Mais lui-même allait ajouter aux broderies de son uniforme celles d'ambassadeur. M. Guizot qui, déjà, l'avait fait nommer pair de France, l'appela au poste alors le plus en vue : Madrid. Ce n'est pas qu'il n'eût pu survivre en Grèce à Coletti, mais l'heure était arrivée de lui donner cette suprême récompense. Les adieux furent touchants. Bien des souvenirs furent échangés de part et d'autre.

L'un des membres du Gouvernement grec actuel, le Ministre Rendis, a eu justement la délicate pensée de me remettre pour un musée d'Athènes, pendant que j'étais en cette ville, une relique provenant de Piscatory. C'est son crayon d'argent, donné alors par lui au professeur et historien Constantin Ramos, grand-père du donataire. Nous l'avons attribué à la section historique de l'admirable musée Bénaki.

C'est le 8 janvier 1848 que le navire emmenant pour toujours Piscatory quitta le Pirée. Quand sa haute taille s'évanouit à l'horizon, ce fut un bien grand vide au quai d'embarquement.

de vous rendre — non pas avec des coups de canon mais par la plume dont on use dans les démêlés diplomatiques. Recevez donc par écrit l'assurance de ma reconnaissance que je vous ai exprimée de vive voix lorsque vous avez pris congé de moi. Vous m'avez donné occasion de vous apprécier non pas seulement comme interprète fidèle et habile d'un Gouvernement ami : vous m'étiez devenu cher par la bonté de votre cœur, par le dévouement dont vous m'avez donné tant de preuves.

« Je vous prie de faire mes compliments à Mme Piscatory et de recevoir l'assurance de ma bienveillance et de mon estime avec lesquelles je suis votre bien affectionné Othon. »

La révolution de février 1848 ne permit pas à Piscatory de rejoindre son poste en Espagne, et nous n'avons plus de cet avancement que les beaux galons blancs avec ses armoiries aux trois hameçons de pêcheur qui avaient été tissés pour ses livrées. Mais le cœur de ses anciens élèves d'Athènes continua de battre chaud à son souvenir et

à celui de Mme Piscatory. Parmi les témoignages de leurs sentiments, il semble que le mieux est de choisir deux lettres écrites par des membres de l'École, qui étaient originaires de la Lorraine. On verra comment, malgré le tempérament plutôt froid de cette province, ils trouvèrent de chaleureux accents, et le regret de ne pas s'être épanchés plus tôt.

Voici celle qu'écrivait l'élève Eugène Gandar à son père, à Metz, le 29 mai 1848 :

« Notre directeur, M. Daveluy, a un cheval et nous en avons un autre ; c'est une charmante histoire. Madame Piscatory adorait la Grèce et ne se lassait pas de revoir les monuments d'Athènes ; M. Piscatory était moins libre et moins contemplatif apparemment. Elle faisait à la Pnyx, à l'Aréopage, à l'Agora des visites solitaires, n'ayant pour sauvegarde et pour confident qu'un petit cheval blanc, de sang arabe, qu'elle appelait Céphise.

« Quand elle quitta la Grèce, il fallut se séparer de Céphise, mais qu'allait-il devenir ? Accoutumé à vivre de poésie et d'histoire, Céphise pouvait-il se mêler à des rossinantes vulgaires et obéir aux mains prosaïques d'un ignorant palikare ? C'eût été dur pour le cheval, et plus dur pour la maîtresse. Céphise fut légué à l'École Française. Il guide son maître, il a ses promenades favorites et révèle ainsi les préférences de son ancien maître ; devant les ruines, il s'arrête de lui-même, cherche les points de vue et attend avec solennité qu'on ait assez regardé pour bien comprendre. Il court volontiers à la Pnyx et, lorsqu'il est devant la tribune de marbre brut où parlait Démosthène, il fait avec religion une longue halte. C'est le cicerone le plus intelligent, le plus agréable et le plus silencieux qui soit au monde. Ce cheval est donc notre propriété commune indivise, mais ceux qui le nourrissent en ont seuls l'usage. »

C'est en pensant à l'éloquence de son père, le général Foy, que la baronne faisait à la tribune de Démosthène des visites dont sa monture avait gardé souvenance.

L'autre lettre à laquelle j'ai fait allusion est d'un élève natif de Dieuze, Charles Hanriot. Elle est de juin 1848, et est adressée à la baronne Piscatory :

« Madame, dit-il, la Grèce est loin de vous à présent ; les agitations incessantes où vous vivez ne vous laissent sans doute de pensée que pour le présent et pour l'avenir. La Grèce pourtant renferme toujours des cœurs tout pleins de votre souvenir et chez lesquels la reconnaissance ne s'est point émoussée.

« Nous vivons aussi joyeusement que le permettent les inquiétudes qu'apporte chaque paquebot. Les études se continuent avec ardeur et

nous avons, pour nous reposer de la chaleur des jours, l'admirable sérénité et fraîcheur des nuits. L'an dernier n'ayant pas été excessivement chaud, nous n'avions pas assez compris toute l'inexprimable douceur des nuits attiques. Que de choses ne comprend-on pas tout d'abord en arrivant ici ! J'imagine que dans le commencement nous dûmes, Madame, vous paraître bien froids ; nous sortions de Rome, tout remplis du Colysée et du Dôme ; le beau pour nous était le grand. Arrivés ici, il fallut changer d'échelle. Le Parthénon me sembla d'abord en disproportion avec la base qui le soutient, le temple de Thésée me frappa surtout par son soubassement déchaussé, les colonnes de Jupiter me firent seulement l'effet d'être trop longues. J'eusse rougi de vous avouer tout cela et c'est à peine si j'ose m'en accuser aujourd'hui. Je ne le ferais pas si je n'avais complètement changé, si chaque jour n'ajoutait à l'admiration que je possède aujourd'hui. C'est un bienfait dont nous vous sommes en partie redevables. Mais le plus grand honneur en revient à la nature elle-même qui, peu à peu, s'est fait sentir à nos âmes et s'est imposée par un progrès insensible.

« Notre Ecole recérait alors des agitations, pacifiques il est vrai, dont vous étiez l'auteur sans les connaître. Les uns, mieux doués et plus subjugués par vos paroles, arborèrent de prime-saut le drapeau de l'admiration ; les autres se retranchèrent dans un scepticisme agressif. Que de discussions n'a pas provoquées ce dissentiment. La force du nombre était pour nous, mais les autres allaient se raffermir près de vous et nous revenaient plus intrépides. Le combat dura longtemps, à la fin la vérité triompha et les yeux des récalcitrants étaient déjà dessillés qu'aucun d'eux ne l'avouait encore. Plût à Dieu que nous pussions aujourd'hui, Madame, vous montrer notre repentir. Si vous étiez ici, peut-être vous voudriez bien consentir à nous admettre avec vous dans ces excursions dont MM. les officiers du Triton ont eu tout le bénéfice ; vous nous feriez voir les endroits que vous aviez découverts dans vos courses infatigables, les points de vue que vous aviez choisis avec tant de discernement, les grottes, les pierres, les arbres, les plantes, tout ; car vous observiez tout, vous aimiez, vous connaissiez tout. Quelle perte n'avons-nous pas faite. »

J'ai tenu à bien montrer que le « home » de Patissia avait été le berceau de l'École Française d'Athènes. Je tiens à ajouter qu'aujourd'hui le baron Piscatory pourrait toujours être fier d'elle. Cette Ecole, elle a duré au milieu de toutes les difficultés, elle a sans cesse travaillé ; elle a eu le bonheur de faire des découvertes archéologiques du plus haut intérêt ; elle s'est développée par l'adjonction d'une section étrangère qui avait eu pour point de départ un accord au profit

des Belges dans les tout derniers temps de la mission Piscatory, mais l'éloignement de celui-ci, bientôt suivi des événements de février 1848, mirent le projet en sommeil pour longtemps. Maintenant, cette section est ouverte à plusieurs nations.

Durant toute la dernière guerre, seule parmi les autres écoles artistiques en Grèce, l'École Française resta constamment ouverte sous son distingué directeur, M. Demangel; elle a plus que jamais le droit de porter sa devise bien haut à son faite :

Pour la Science et pour la Patrie.

Nous avons laissé le baron Piscatory au seuil de la révolution de 1848. Pendant les journées de février, ardent comme il l'était, il se trouvait aux Tuileries lorsque Louis-Philippe allait le quitter. Devant l'hésitation du souverain, il le conjura, avec son énergie habituelle mais avec beaucoup de mesure et de bon sens, d'engager largement la lutte. Il supplia la reine d'intervenir, conseillant des transactions, pourvu que l'on tint bon. Naguère, il avait ainsi parlé au palais royal à Athènes. Cette fois-ci ses efforts furent vains.

Après la chute de Louis-Philippe, après s'être tenu un moment à l'écart des affaires publiques, retiré dans ses terres de Cherigny, Théobald Piscatory se mêla au mouvement de réaction qui suivit l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte comme chef du pouvoir exécutif. Nommé en 1849 représentant du peuple à la Législative par le département d'Indre-et-Loire, il devint bientôt un des membres influents de la majorité contre-révolutionnaire.

En politique étrangère, son affection pour la Grèce ne se démentit pas. Elle le porta à intervenir à la tribune au sujet des événements d'Athènes. Ce fut notamment le cas à propos du règlement de difficultés anglo-grecques, qui avaient commencé en 1847, alors qu'il était encore ministre à Athènes, et qui sont restées connues sous le nom d'«Affaire Pacifico». Le gouvernement britannique prit soudain, au début de 1850, des mesures de coercition graves avec blocus par la flotte de l'amiral Parker. Piscatory dépeignit à la tribune française la venue de cette flotte, arrivant de Constantinople à Salamine — inopinément — avec treize bâtiments : onze dans la rade, deux au Pirée, pour faire valoir les réclamations depuis longtemps pendantes. Il lut à l'assemblée la note de protestation que le ministère des Affaires Étrangères grec avait remise à la Légation britannique. « Les cœurs élevés seront émus de cette note, j'en suis certain », déclara-t-il, et son discours se poursuivit au milieu des applaudissements. On est encore frappé de son allure quand on le relit aujourd'hui au *Moniteur Officiel*.

« Noublions pas, s'exclamait-il, que la Grèce a hardiment songé à son indépendance quand personne ne s'avisait de croire à autre chose qu'à ses merveilleuses ruines. De quel genre de courage n'avait-elle pas fait preuve ? J'en ai été



Blanche Foy, peu avant son mariage avec Piscatory.

témoin. Ce peuple a fait ce qui est peut-être sans exemple. Il a reparu une seconde fois dans l'histoire. Il a fait plus : en quelques années, en vingt-trois ans, il a conquis son indépendance, il s'est donné un gouvernement libre, il s'est fait accepter par l'Europe. Et quel est donc le peuple qui ait à produire de tels titres dans le monde civilisé ? Que la France et l'Angleterre soient justes ! Qu'elles prennent les plus beaux moments de leur histoire et qu'elles disent à quelle époque elles ont fait en vingt-trois ans ce qu'en vingt-trois ans a fait la Grèce. Apparemment ce n'est pas par un pur sentiment d'héroïsme, par une pure émotion romanesque, que l'Europe a fait une Grèce ; elle a cru qu'il y avait là une nécessité politique. Qu'est-ce que l'Europe a voulu faire ? Elle a voulu faire en Orient — et c'est là incontestablement ce que surtout l'Angleterre et la France doivent vouloir, — elle a voulu qu'il y eût un pays, je dirais une Suisse pour mieux exprimer toute ma pensée, un pays libre, neutre, indépendant, qui fût une sorte de tête de pont pour cette

grande race hellénique destinée à être un jour une des puissances de l'Europe.»

A cet instant, s'appliquant tout à coup à séparer la pensée de l'Angleterre de celle de Lord Palmerston, dont il réprouvait le coup de force, l'orateur conclut ainsi :

«Eh bien, ce qu'on a voulu naguère l'Angleterre le veut encore, et elle a trop de bon sens pour ne pas le vouloir. Mais ce que veut Lord Palmerston, par sa politique, qui en ce moment trouble cette malheureuse Grèce, je ne le sais pas, mais je sais bien quelle en sera la conséquence, et ce n'est pas une prédiction hasardée ; si l'Europe occidentale libérale manque à la Grèce, force sera à la Grèce de chercher un autre appui. Elle donnera à la Russie 30.000 matelots, des ports, des rades admirables, un immense poste avancé au milieu de la Méditerranée. Ce sera là un cadeau d'autant plus beau qu'il sera offert par un peuple indigné, par un peuple que l'Europe occidentale et libérale n'aura pas su conquérir à ses idées en l'aidant généreusement à accomplir ses nobles et belles destinées. Quand j'avais mission de la France, j'ai plaidé cette cause. Je la plaide encore aujourd'hui.»

Pendant que l'orateur lançait cette philippique à la tribune, le Gouvernement français se hâtait de dépêcher Drouyn de Lhuys en mission extraordinaire sur le lieu du conflit pour une entremise de bons offices, et l'ordre de surseoir finit heureusement par arriver de Londres.

Parallèlement à cette intervention toute politique, le baron Piscatory en poursuivit une autre devant le Parlement, d'ordre financier celle-là, afin, dans un moment si critique, de dégager le gouvernement hellénique d'une partie des soucis que lui donnait, envers les puissances garantes, sa dette contractée par l'engagement financier de 1833. Piscatory se fit désigner comme président de la commission chargée de présenter un projet de loi ouvrant au ministère des finances de France un crédit à l'effet de pourvoir au paiement d'un semestre d'arriérages de cet emprunt. La discussion d'urgence fut demandée « pour donner à la Grèce — était-il dit dans le rapport de la Commission — une preuve non équivoque de la constance de nos sentiments pour elle ». Le vote fut enlevé à l'unanimité moins deux voix.

L'action de Piscatory se poursuivit toujours en ce sens, et un haut témoignage de l'appréciation du roi de Grèce devait lui parvenir bientôt. Le souverain lui adressa de sa main une lettre autographe dont voici le texte :

«Mon cher Monsieur Piscatory,

« J'ai lu avec beaucoup de plaisir la lettre que vous venez de m'adresser. Les sentiments que vous ont inspirés les événements qui ont mis

à l'épreuve le dévouement et le courage de la Grèce, et l'activité que vous avez développée dans cette circonstance pour lui être utile me sont une nouvelle preuve de votre ancien philhellénisme et de votre attachement pour ma personne. Je vous remercie notamment de ce que vous avez fait pour éclairer l'Assemblée législative et, par elle, l'opinion de la France sur la nature des griefs portés contre nous. La France a fait voir dans cette circonstance comme toujours l'intérêt et la sympathie qu'elle a pour la Grèce.

« La Reine, en appréciant les efforts énergiques que vous avez faits pour soutenir la bonne cause, me prie de vous saluer de sa part. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma bienveillance particulière et de toute ma considération.

« Votre bien affectionné Othon.

« Athènes le 6/17 juin 1850. »

L'ardent ami de la Grèce qu'était le baron Piscatory ne devait plus rester longtemps au parlement. La liberté dont il était tellement épris au profit de la Grèce, il en était aussi l'un des champions pour la France. Et voilà que le Prince Louis-Napoléon, élu à la présidence de la République le 10 décembre 1848, ne tarda pas à être en conflit avec l'assemblée. Piscatory se rangea parmi ceux qui entrevoyaient les projets ambitieux du prince et voulaient les enrayer. Il prit une position nette dans cette opposition au retour de l'impérialisme. C'est lui qui, le 2 février 1851, présenta à la Chambre le rapport concluant au rejet d'une dotation pour le Président, parce qu'elle eût impliqué un renouvellement de confiance et assuré davantage la position du prince. Ce nouveau discours est d'une grande noblesse de pensée, et, quelles que soient les opinions que l'on professe, on ne peut s'empêcher de le relire dans le *Moniteur Officiel* avec une attention captivée.

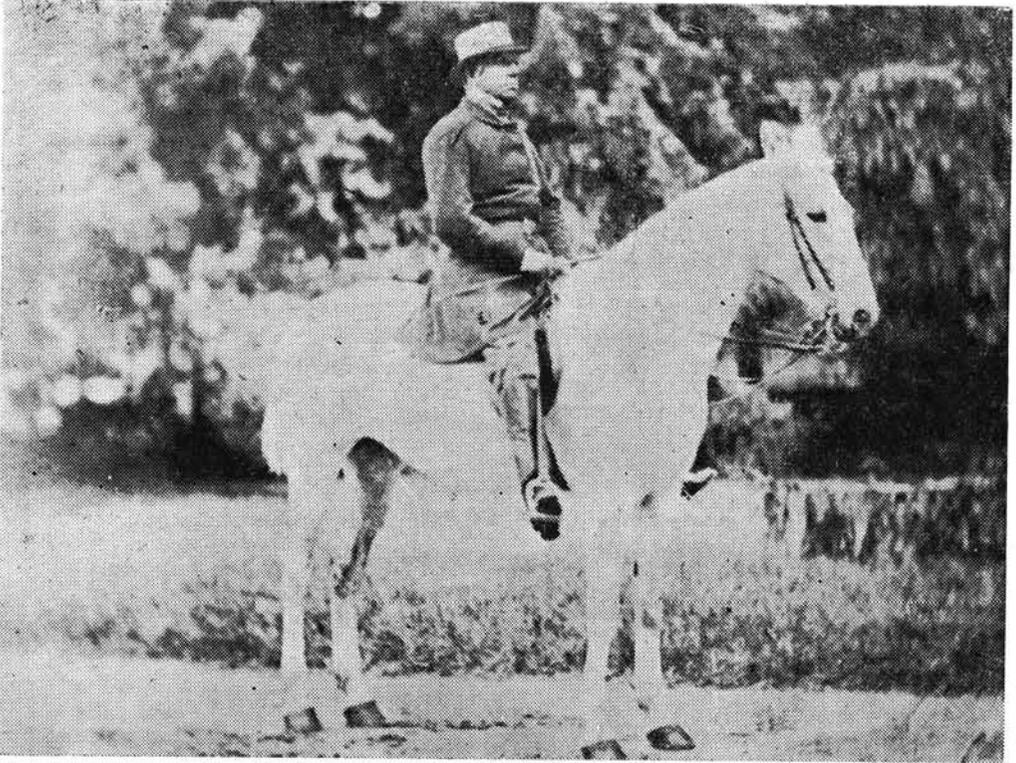
Allant plus loin encore, lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, le baron Piscatory se joignit aux parlementaires qui se rendirent à la mairie du Xème Arrondissement, au pied de la butte Montmartre, pour prononcer la déchéance du prince. Celui-ci, qui dissolvait l'assemblée et se faisait plébisciter pour dix ans comme Président de la République, n'attendit pas davantage pour arrêter ses principaux adversaires, et, à leur tête, il fit enfermer le baron Piscatory au Mont Valérien.

Quand le vaillant leader fut libéré, il se retira définitivement dans son château de Cherigny.

Son activité pro-grecque devait encore, depuis là, trouver une occasion de se manifester. Ce fut à l'heure où le roi Othon perdit sa couronne, après la révolution qui se consuma à Athènes le 22 octobre 1863. Plusieurs candidatures de

familles princières virent alors le jour. Piscatory eut la pensée d'en ajouter une française et sollicita le duc d'Aumale de se mettre sur les rangs. Nous avons les correspondances échangées et les consultations du duc avec son fils aîné. Ses scrupules

n'avait jamais craint de le faire auprès des rois. Les 30 et 31 octobre, il fut reçu au ministère des Affaires Etrangères par Monsieur Thiers. Celui-ci s'était rendu de Tours à Versailles pour tenter les premières négociations d'armistice. et



Th. Piscatory en 1870, peu avant sa mort.

firent évanouir cette candidature, en raison notamment de la question religieuse; car le duc d'Aumale craignait, même si, lui, ne devait pas embrasser la religion orthodoxe, que ses héritiers dussent s'y convertir. Nous ne mentionnons cette éventualité orléaniste pour la Grèce qu'en vue de montrer avec quelle constance élevée Piscatory a toujours voulu travailler pour ce qu'il pensait être le plus grand bien du pays qui lui était si cher. Il en fut ainsi jusqu'à son dernier jour.

C'est la guerre franco-allemande qui devait l'emporter.

En août 1870, bien que très souffrant et âgé, il voulut se joindre à ceux qui défendaient Paris les armes à la main. Les derniers actes de sa vie publique furent ceux d'un soldat, comme l'avaient été les premiers.

Pendant le siège, il eut d'ailleurs encore l'occasion de donner ses avis en haut lieu, ainsi qu'il

il était venu de Versailles dans Paris pour quarante-huit heures, à la faveur d'un sauf-conduit, afin de conférer avec ses amis. Les propositions allemandes ne furent pas jugées acceptables parce qu'elles ne comportaient pas le ravitaillement de la capitale pendant l'armistice. Les *Notes et Souvenirs* qu'a publiés M. Thiers mentionnent les deux visites que lui fit Piscatory à ce sujet.

Trois semaines après, ayant pris froid sur le rempart près du Point du Jour, le militaire diplomate qu'avait été toute son existence Théobald Piscatory perdait la vie. C'était le 18 novembre 1870.

En terminant ce récit, je dois encore dire que Théobald Piscatory fut sensible à la beauté de la nature en Grèce, et surtout à la lumière incomparable de l'Attique.

« Hier, comme de coutume, écrivait-il le 23 juillet 1843 à sa femme qui n'était pas encore venue en Grèce, je suis allé me promener à cheval autour de l'Acropole. C'est là ma partie de plaisir. Je vais voir coucher le soleil, tantôt à un point, tantôt à un autre, et je t'appelle toujours pour te montrer ce vieux monde tout déformé, mais éclairé comme il l'était il y a trois mille ans. »

Cette lumière merveilleuse, elle est due à la limpidité de l'atmosphère de l'Attique. L'absence de toute humidité fait que rien ne s'interpose entre le regard et l'horizon.

La pureté de l'air produit un résultat analogue pour le son. Ecoutez ce qu'en disait un des élèves de la première promotion de notre Ecole, Charles Benoit : « Lorsque, écrivait-il, nous croyions de l'Acropole toucher presque l'Hymette, distant toutefois d'une dizaine de kilomètres, notre camarade Hanriot nous faisait observer que cet air de l'Attique était transparent pour le son, et en descendant du Parthénon nous nous arrêtions au théâtre d'Hérode Atticus. Là, debout sur la scène, il récitait quelques passages d'Euripide que nous entendions à merveille sur les plus hauts gradins d'en face. L'expérience se renouvelait sur la colline voisine de la Pnyx, où la tribune aux harangues est restée debout. »

Quant à la population qui vit au milieu de cette nature, ce qui frappait le plus en elle Piscatory,

c'était son dynamisme. Sur la maigre terre de l'Attique, l'aridité même lui semblait stimuler l'ingénieuse activité des habitants.

Dans cette race hellénique, qui renaissait à peine alors à la liberté et à l'indépendance, il voyait éclater ses qualités d'autrefois. Ces Grecs, à peine émancipés, se sentaient Grecs. Ils se voulaient libres, ils se rêvaient grands. Aujourd'hui comme alors, ils ont foi en leur glorieuse destinée. Dans la période actuelle de leur histoire si grave à tous égards, ils sont admirables tout à la fois de patience et d'énergie. Formons le vœu que la politique des grandes nations ne retarde pas l'avenir de leur patrie ressuscitée.

Cet espoir est heureusement permis, et c'est un savant des États-Unis qui va nous le dire. L'ancien directeur de l'Institut Archéologique américain en Grèce, Mr. Stevens, m'a écrit ces paroles :

« La création de nouvelles activités nécessite des hommes d'une vision exceptionnelle et d'une capacité éminente. Votre aïeul possédait ces qualités en abondance. Je vous remercie de m'avoir fait faire la connaissance du baron Piscatory, parce que nous pouvons envisager l'avenir malgré ses incertitudes avec plus de confiance quand nous savons ce que des hommes d'élite ont accompli dans le passé ».

TERNAUX-COMPANS-HERMITE.

LA SOURCELLERIE,

ses procédés et ses résultats

Causerie de

M. Antoine Monfront

Donnée à Alexandrie, au Foyer de La Salle, le 18 février 1948

Mesdames,
Messieurs,

Une fâcheuse coquille s'étant glissée dans l'avis publié dans les journaux, quelques-unes des personnes ici présentes entendront une conférence qu'elles n'avaient peut-être pas l'intention d'entendre. Une rectification s'impose donc, car, ce soir, il sera question, non pas de *sorcellerie* qui sous-entend un certain commerce avec le démon, mais de *sourcellerie*, ou art de découvrir des sources, ce qui est bien moins dangereux. Je ferai mon possible pour que mes auditeurs volontaires et... involontaires ne soient pas trop déçus et pour qu'ils ne me tiennent pas rancune d'une erreur dont je ne suis nullement responsable.

Il y a bien longtemps de cela, dans la salle de théâtre de ce collège où nous trouvons réunis ce soir, j'avais donné plusieurs petites causeries roulant notamment sur des sujets d'ordre plutôt archéologique. Ces entretiens avaient lieu, comme en ce moment, à

« L'heure où la nature un instant se recueille
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit ».

On m'excusera, je l'espère, de citer ces vers de Lamartine. J'en citerai d'autres encore et d'autres poètes, et cela pour prouver que la science n'a rien d'incompatible avec la poésie. Malheureusement, je n'en pourrai pas citer de notre Président, M. E. Gargour, mais j'espère pouvoir le faire au cours d'une suivante causerie.



M. ANTOINE MONFRONT

Maintenant, permettez moi de faire mien ce passage de J.B. Rousseau:

« Qu'aux accents de ma
voix la terre se réveille ;
Rois, soyez attentifs ;
peuples, ouvrez l'oreille.
Que l'Univers se taise
et m'écoute parler ! »

Bien que vous ayez eu l'occasion d'entendre d'autres conférenciers vous parler de radiesthésie, une fois de plus je me permettrai de vous en parler un peu aussi.

D'abord, qu'est-ce que l'on désigne sous le nom de radiesthésie, ou *sourcellerie*, ou *radiesthésie*, ou *radiesthésie* ? Le second nom cité en indique clairement l'origine: c'est l'art de découvrir des

sources en se servant de certains appareils, parfois un peu primitifs, connus sous le nom de *pendules* ou sous celui de *baguettes*.

Je vous reparlerai plus loin de ces appareils. Pour l'instant, je vais faire de la « self-histoire ».

La première fois que j'ai entendu parler de radiesthésie, c'était en lisant un article d'un vieux *Almanach Hachette*. Comme bien l'on pense, ma première réaction fut de croire que c'était une blague ! Puis je me mis à penser qu'après tout la chose était possible, et les choses en restèrent là, jusqu'au jour où, furetant dans les rayons de mon libraire, un petit livre me tapa dans l'œil. Il portait le titre suivant : *Qu'est-ce que la Radiesthésie ?* Son auteur, un certain M. Barbarin, était connu par un ouvrage un peu fantaisiste sur les Pyramides. Que pouvait-il bien dire dans ce

volume ? Il y avait une seule façon de le savoir, c'était d'en faire l'acquisition. C'est ce que je fis immédiatement.

Le doute se faisait moins fort à mesure que je lisais, et, en arrivant au bout, j'avais la conviction qu'il y avait là du vrai et je pris la résolution d'essayer de faire quelques expériences indiquées dans le livre ; ces expériences consistaient à observer les réactions d'un pendule tenu de la main droite et promené sur les branches et autour des branches d'un aimant en fer à cheval. Ce que disait le livre était vrai. Sur l'un des pôles de l'aimant le pendule tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, ce qu'on appelle en radiesthésie sens positif. Sur l'autre, il girait en sens inverse, appelé sens négatif. Entre les deux pôles, il effectuait un simple mouvement de va-et-vient, que les radiesthésistes appellent oscillation ou battement.

Voilà, en quelques mots, comment je suis venu à cette science étrange qu'est la sourcellerie, et si je continue les expériences faites, qui sait si un jour je ne deviendrai pas célèbre par la découverte du tombeau d'Alexandre le Grand, que l'on recherche depuis si longtemps. Qui vivra verra.

Maintenant, assez d'histoire personnelle, et passons à celle des autres. Comme vous le verrez, l'archéologie n'ayant pas perdu ses droits, nous allons parler du premier des sourciers, ou, plutôt, de celui que les sourciers ont choisi comme patron. J'ai nommé Moïse.

Dans plusieurs passages de la Bible, et, pour plus de précision, dans l'*Exode*, le texte sacré nous parle du bâton ou du bois. Ce bâton, jeté par terre sur l'ordre de Jehovah, se transforme en serpent. Le bois touchant l'eau produit l'une des plaies d'Egypte. Enfin, fait très clair, Moïse, dans le désert, frappe le rocher de son bâton et en fait jaillir de l'eau. Ce dernier épisode a frappé notre imagination lorsque nous étions jeunes. Mais en y réfléchissant bien, et comme l'Eglise permet l'interprétation de certains passages des Ecritures Saintes, Moïse n'aurait-il pas décelé la présence de l'eau au moyen d'une baguette de sourcier ? Ces baguettes ont parfois des réactions si fortes qu'elles s'échappent des mains des opérateurs, ou frappent leur poitrine avec une certaine force. C'est peut-être ce qui s'est produit. Peut-être aussi que Moïse, se basant sur les réactions de sa baguette ou d'un pendule, aurait décelé l'endroit où passait un cours d'eau souterrain et aurait donné l'ordre de creuser à un point qu'il touchait de l'extrémité de son bâton.

A une époque bien plus rapprochée, un certain Aymard qui vivait au XVI^{ème} siècle était arrivé

à suivre la piste de voleurs et d'assassins en se servant de sa baguette de sourcier.

Vers la même époque, le marquis de Beausoleil et son épouse, avec un attirail très perfectionné pour l'époque, faisaient des découvertes et se livraient à la recherche de trésors, tout en prenant des notes. Mais un beau jour, accusés de sorcellerie et de commerce avec le diable, ils furent arrêtés, jugés et incarcérés. Le marquis de Beausoleil et son épouse, enfermés l'un à la Bastille et l'autre à la prison de Vincennes, ne donnèrent plus jamais signe de vie. Quant à leurs notes et à leurs instruments, qui nous auraient été de bien précieux documents, les autorités de l'époque les vouèrent à la destruction.

Mais que sont exactement ces instruments que je vous cite depuis un bon moment et qu'on appelle pendule et baguette ?

Cette dernière que vous connaissez probablement sous le vocable de « baguette de coudrier » est formée de deux tiges de bois ou de métal, ou de baleine ou de tout corps élastique et flexible, reliées par l'une des extrémités. Les deux bouts libres, tenus par les deux mains dont les paumes sont tournées vers le ciel, donnent à l'ensemble l'aspect d'un V.

La pointe de ce V monte et descend quand on arrive à proximité d'un corps cherché et se trouvant en masse considérable, et se retourne quand on arrive dessus.

En 1942, alors que j'étais en Angleterre, dans un endroit tout entouré de campagnes cultivées, je fabriquais une baguette au moyen de deux tiges de blé reliées par un bout au moyen d'un brin d'herbe. A ma grande surprise, cette baguette montait et descendait sept fois de suite et, à la septième, se retournait. Puis, remettant la baguette dans la position horizontale, elle recommençait le même manège, mais pour retomber inerte cette fois, après le septième mouvement. J'observais ceci, c'est que la route sur laquelle j'opérais était traversée de temps en temps par des canalisations d'eau souterraines, et chaque fois que j'approchais d'une de ces canalisations, que je passais au-dessus et que je m'en éloignais, les mêmes phénomènes se produisaient.

Ceci est pour vous dire qu'il n'est pas bien compliqué de se confectionner une baguette de sourcier de fortune. Ce qui intrigue surtout c'est le fameux mot « coudrier ». Or, c'est un mystère qui n'en est pas un, le coudrier étant tout simplement le noisetier. Pour d'autres expériences, je me suis servi de tiges de buis, puis de jonc et enfin de baleines.

Je dois cependant vous dire que les deux tiges du V doivent être tenues de façon à former légère-

ment ressort, et, de plus, elles doivent être tenues horizontalement, dans une position telle que la pointe du V ait tendance aussi bien à s'élever qu'à s'abaisser.

Quant au pendule, c'est un corps quelconque, suspendu à une ficelle très fine d'une trentaine de centimètres de longueur. Une boule de verre de trois centimètres de diamètre, un galet ou un caillou arrondi, une bobine de fil vide, quelques pièces de monnaie dans un petit sachet, une montre, chacun de ces objets, suspendu à un fil, peut faire un excellent pendule.

Le pendule doit être tenu entre le pouce et l'index, les doigts joints, la paume tournée vers le sol.

Le pendule peut, comme je vous l'ai déjà dit, tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, ce qu'on appelle sens positif. S'il va en sens inverse, on dit qu'il tourne dans le sens négatif. S'il va et vient selon une trajectoire rectiligne, on dit qu'il oscille.

Mais que sont exactement pendules et baguettes? Ils sont pour les sourciers exactement ce que sont pour nous les appareils de radio, c'est-à-dire des détecteurs et des amplificateurs. Notre corps est donc comme un récepteur de radio. Il reçoit les ondes, les trie et les amplifie.

Comment les trie-t-il? Par divers procédés, un peu empiriques il est vrai, mais qui donnent quand même de bons résultats.

Les principaux procédés sont ceux de l'*orientation mentale* et des *témoins*.

Le système des *témoins* consiste à tenir dans l'une des mains qui tiennent la baguette, ou dans celle qui tient le pendule, une parcelle d'un corps identique à celui cherché. À ce moment, le corps, tout comme un appareil de radio, s'accorde sur l'onde à recevoir, reçoit l'onde du corps cherché et celle-là seule, et le pendule se met à bouger selon un mouvement déterminé différent pour chaque corps, mais toujours le même pour un même corps donné. La baguette, elle, montera et descendra un certain nombre de fois avant d'arriver sur le corps cherché. Ce nombre ne varie pas pour un corps donné; c'est ce qu'on appelle le chiffre du corps. Le pendule donne le chiffre du corps en girant ou en oscillant un certain nombre de fois, puis s'arrête et recommence la série. On arrive ainsi à découvrir presque tous les corps connus se trouvant dans la nature.

Un autre procédé, celui dont j'ai parlé plus haut, est l'*orientation mentale*. Ce système est le système du radar avant la lettre. Il tient un peu de la télépathie. Il consiste à penser fortement à un corps cherché. La pensée va à la rencontre du corps qui la renvoie vers le cerveau et, à ce moment, le détecteur, baguette ou pendule, vibre.

Mais, me direz-vous, comment se fait-il que le pendule ou la baguette bouge? C'est que le corps humain, en recevant les ondes, subit des réactions imperceptibles qui se transmettent aux bras, et le pendule et la baguette ne font rien autre qu'amplifier démesurément ces mouvements.

Cependant, en radiesthésie, une chose touche au mystère. Pour faire des recherches, point n'est besoin de se trouver sur place. Une carte un peu détaillée ou une photo peuvent avoir la même propriété que l'objet même. C'est ce qu'on appelle la téléradiesthésie ou radiesthésie à distance. Plus d'une fois des personnes se sont plaintes à des radiesthésistes éminents de ce que l'endroit où ils se trouvaient manquait d'eau. Ayant demandé une carte de l'endroit, ces sourciers y indiquaient l'endroit précis où l'on pouvait trouver l'eau, ainsi que la profondeur à laquelle il fallait creuser et le débit d'eau que l'on obtiendrait. Il arrivait cependant parfois que l'eau ne se trouvait pas à la profondeur voulue et l'on put constater une chose très bizarre, c'est que la différence de niveau correspondait à l'épaisseur d'argile que l'on avait rencontrée au cours de l'excavation du puits. On en déduisit que l'argile n'influençait pas le pendule et la baguette.

Mais, revenons-en à la téléradiesthésie qui, je crois, pourrait donner en Egypte de très surprenants résultats au point de vue archéologique.

Un jour, l'abbé Mermet, savant sourcier du XX^e siècle, actuellement décédé, se trouvait à Rome. Un autre religieux, archéologue de l'endroit, qui avait découvert une crypte dont il était seul à connaître l'existence, voulant mettre à l'épreuve ledit abbé Mermet, lui soumit une carte lui disant de voir s'il y avait peut-être quelques vestiges anciens à découvrir. L'abbé Mermet, s'étant mis à l'étude de la carte au moyen du pendule, parvint à préciser un endroit où se trouvait une crypte avec des colonnes et un certain nombre de marches, et à en donner les dimensions. Tous ces détails étaient exacts.

Une autre fois, pendant la guerre de 1914-18, un chef d'état-major, voulant mettre lui aussi à l'épreuve un de ses amis militaire sourcier, lui soumit la carte d'un port pour qu'il lui dise si ce port était miné, et, dans ce cas, quel était le nombre de mines s'y trouvant. Le sourcier trouva un nombre correspondant au double des mines que ce chef d'état-major savait avoir été posées et soutint qu'il ne se trompait pas. Ils allèrent faire une inspection sur place, et, effectivement, il y avait là le nombre d'engins indiqué par le sourcier, un navire ennemi ayant lui aussi mouillé des mines à côté de celles précédemment posées.

Qu'on me permette à présent de parler d'expériences personnelles. Il s'agit toujours d'expériences faites sur cartes.

Un jour, ayant agrandi une carte de la région de la colonne Pompée, je m'avisais d'y promener mon pendule pour voir quel était le trajet suivi par les deux souterrains qui se trouvent non loin de là. J'avais pénétré plus d'une fois dans ces souterrains, et, dans l'un d'eux, le guide précisait qu'à un certain endroit on se trouvait à dix-sept mètres exactement en dessous de la Colonne. Chose bizarre, le trajet indiqué par le pendule passait nettement à côté de la colonne. M'étant renseigné auprès du Directeur-adjoint du Musée d'Alexandrie, qui s'appelait M. Banoub Habachi, ce dernier confirma mes données en me disant qu'effectivement ce souterrain passait à quelque quatre ou cinq mètres de la colonne. Plus tard, ayant continué mes investigations sur la même carte, je constatais qu'en un point donné mon pendule donnait de fortes réactions m'indiquant qu'il y avait là quelque chose ! Quelques jours après, j'appris que l'on avait découvert en cet endroit un puits ainsi que d'autres vestiges antiques remontant à l'époque des Ptolémées.

Une autre fois, tout récemment encore, puisque la chose remonte à un peu plus de deux mois, j'ai vu à Cléopâtre-les-Bains, à la plage, une excavation dans un rocher, et, à ma grande surprise, des frises en forme de guirlande m'indiquaient que c'étaient là les restes d'une tombe. Ayant retracé le plan de ce trou sur un bout de papier, je retrouvai, au moyen du pendule, le tracé de la tombe qui devait avoir la forme d'un losange. Un couloir devait en sortir obliquement vers la mer. Une seule des parois existe encore et il m'est impossible de dire si mon tracé est correct, mais, chose troublante, j'ai retrouvé trace du passage oblique. Je compte, dès que j'en aurai le temps, faire d'autres recherches sur cartes, et je crois qu'une région fertile en découvertes pourrait être celle de Sidi-Bishr, car les dunes pourraient nous réserver des surprises, comme celle de cette découverte inattendue qu'a faite M. Achille Adriani, ex-directeur du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, il y a quelques années, à Ras-el-Soda.

Dans le domaine du concret, je citerai encore quelques faits. On peut, par exemple, au moyen du pendule, déterminer le sexe des poussins qui éclore des œufs fécondés, ou encore celui des animaux. On peut également suivre le déplacement des bancs de poissons ; mieux encore, on peut diagnostiquer et localiser une maladie et indiquer même le remède convenable. Mais attention ! dans ce dernier cas, on frise l'exercice illégal de la médecine qui est poursuivi par la loi.

Qu'il me soit encore une fois permis de parler de moi ; bien que, d'après Montaigne, le « moi » soit haïssable, mes auditeurs ne m'en voudront sans doute pas de citer encore quelques faits personnels.

Un jour, à Londres, un de mes compagnons d'infortune (je puis bien parler d'infortune puisque nous étions en temps de guerre et à l'armée), m'ayant vu faire quelques expériences, me dit qu'un des lapins qu'il élevait était mort, qu'il l'avait enterré dans le jardin de la propriété où nous étions logés, jardin qui était certainement trois fois plus vaste que celui du consulat de France d'Alexandrie, si ce n'est plus. Il ajouta qu'il croirait à mes expériences si je lui indiquais où avait été enfoui le lapereau. J'acceptai le défi et, vers 5 heures du soir, je montai à ma chambre, pris mon pendule, composé d'un vulgaire caillou rond collé à un bout de fine ficelle, et commençai à penser fortement au lapin. Mon pendule indiquait une direction. Changeant personnellement de position, le pendule, lui, ne changea pas d'orientation. Je descendis au jardin avec mon pendule et recommençai à penser. Résultat : le pendule donnait toujours des oscillations dirigées vers un certain point du jardin. En me déplaçant, l'angle formé par les différentes directions aboutissait en un point se trouvant dans un petit tas de pierres situé derrière une haie. Là devait se trouver le lapin. Evidemment, je me suis bien gardé d'aller déterrer le cadavre de la petite bête, mais ayant, dans la soirée, communiqué le résultat de mes recherches à mes compagnons, l'éleveur de lapin confirma le résultat obtenu.

Vous pourrez penser que je suis un farceur et que tout cela n'est que fantaisie pure et simple. Alors, l'abbé Mermet, le frère Padey, le vicomte Henry de France, l'ingénieur Turenne seraient des farceurs, d'après vous ? Aymard, les époux Beausoleil, et Moïse aussi, n'est-ce pas ? Cependant, les faits sont là et, à l'appui de ce que je dis, permettez-moi de vous lire un article, signé Léon Treich, paru dans un journal belge, le *Soir*, en date du 1^{er} février 1948 :

« Voici un coup d'éclat à la gloire de notre radiesthésie, si souvent moquée. Un radiesthésiste parisien, un « sourcier » comme on dit plus simplement, M. Calvé, appelé par la brigade mobile de Lille sur les lieux d'un crime que les inspecteurs de la Sûreté baptisaient déjà de crime parfait, vient de permettre une arrestation dont on affirme qu'elle pourrait bien être la bonne. Un marchand de bestiaux, M. Cauet, cinquante et un ans, avait été abattu dans sa maison, à Vauchelle-les-Authies, de deux coups de revolver. Les policiers ne trouvaient rien qui pût leur ouvrir une quelconque piste. A la demande de la famille de la victime ils firent appeler M. Calvé, lui donnèrent carte blanche, le suivirent quand ses baguettes commencèrent à entrer en action pour le guider vers la petite localité de Louvencourt, à quelques kilomètres de Vauchelle. Là fut arrêté un jeune électricien qui se défend, certes, encore

d'être l'assassin de M. Cauet ; mais chez qui on a découvert une carte de la région lilloise avec, tracé au crayon, un itinéraire conduisant jusqu'à la maison du drame.

« Si l'homme n'est pas l'assassin, du moins peut-on espérer qu'il donnera des renseignements suffisants pour permettre de mettre rapidement la main sur celui-ci. Et ainsi la radiesthésie s'affirme, une fois de plus, comme une précieuse collaboratrice pour les criminalistes.

« Nous ne remonterons pas jusqu'au célèbre précédent de 1692, où un sourcier dauphinois nommé Jacques Aimar-Vernat permit de découvrir les assassins d'un cordonnier lyonnais et descendit la vallée du Rhône, suivant sa baguette, de Lyon jusqu'à Beaucaire. Mais, beaucoup plus près de nous, il existe cinq ou six exemples de clairvoyance stupéfiante des baguettes de coudrier. En juin 1935, à Colmar, un jeune ouvrier relieur, Armand Wolff, quittait sa famille pour aller tenter fortune à Paris. Ses lettres parvinrent d'abord régulièrement à sa famille, puis ce fut un silence total. Les parents s'inquiétèrent, se rendirent à Paris, ne trouvèrent point leur fils à son domicile, interrogèrent les voisins qui ne savaient rien, alertèrent la police qui, enquête faite, s'avoua impuissante. En désespoir de cause, ils firent appel à un radiesthésiste qui, patiemment, put reconstituer l'essentiel des faits : Armand Wolff s'était noyé six mois plus tôt ; son corps retrouvé dans les eaux du fleuve avait été inhumé dans un cimetière de la banlieue parisienne après de vaines tentatives d'identification.

« Courtier à Libourne, s'occupant activement de politique, M. Louis Girème disparaît en novembre 1937. Toutes recherches normales restent sans résultat. Un sourcier breton, qui exprima le désir que son nom ne fût pas livré à la publicité et qui travailla sur une simple photographie de journal, indiqua l'endroit où, dans le département de la Dordogne, avait été enterré le corps de M. Girème, assassiné par des inconnus.

« Plus près de nous encore, mais en Suisse, à Lugano, une jeune fille, Mlle. Chabert, disparaissait en mai 1939. On soupçonnait un certain Seiler de l'avoir assassinée. A quoi Seiler répondait : « Où est le corps de ma soi-disant victime ? » Et il était, en effet, impossible de retrouver ce corps. Ce fut un radiesthésiste belge, M. Mouchet, d'Arlon, qui donna toutes indications utiles pour repêcher le corps de Mlle. Julie Chabert, jeté dans le lac.

« Faut-il allonger encore ce palmarès impressionnant ? »

Enfin, encore quelques mots avant de terminer. Qui peut être sourcier ? Tout le monde, à moins de souffrir de quelque infirmité physique vous privant de certains organes vous rendant inapte à la sourcellerie.

C'est encore l'ingénieur Turenne qui nous dit que tout le monde peut devenir pianiste à force de faire des exercices. En radiesthésie tout le monde peut réussir en une certaine mesure et peut arriver à jouer aussi son petit morceau.

Notons enfin que les pendules sont sensibles aux couleurs, aux microbes, à la chaleur, etc...

Mais il faut se garder de certaines pratiques touchant à la magie noire. A ce moment, la sourcellerie se transforme en auto-suggestion et ne tarde pas à se transmuier en véritable « sorcellerie ».

Chers auditeurs, La Fontaine, il y a bien longtemps, avait écrit qu'aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. Cela est vrai en radiesthésie aussi, et cette dernière est bafouée plus souvent qu'à son tour, et j'ai eu il y a quelque temps encore le regret de la voir tourner en ridicule dans un film intitulé *Nous les gosses*.

Comme le dit J.-B. Rousseau : « L'homme en sa propre force a mis sa confiance ». Cela est vrai, surtout en radiesthésie.

Mais j'estime, à présent, en avoir dit assez, et comme dit Racine, qui semble avoir écrit exprès pour moi :

« Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble ! Ton jour approche et ton règne
[est passé !] »

Quant à vous, chers auditeurs, ne me direz-vous pas ces vers de Boileau :

« Voulez-vous du public mériter les amours ?
Sans cesse en écrivant, variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous
[endorme]. »

Je m'excuse auprès de mes auditeurs si mon style a été trop égal ou trop uniforme. Je pense cependant qu'il ne vous aura pas endormi.

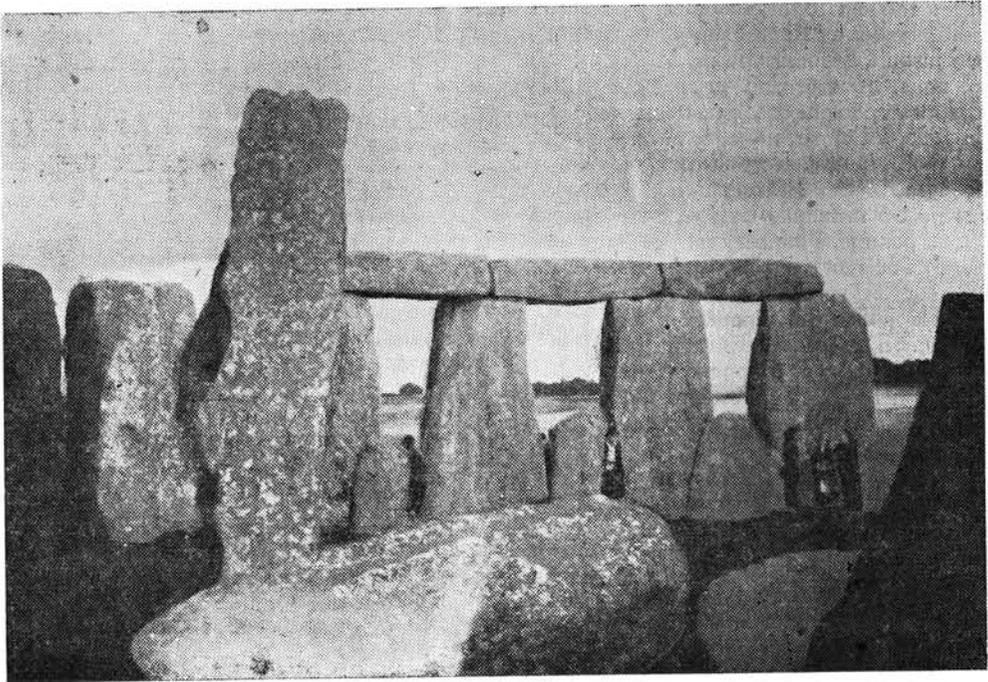
Ai-je été trop long ? Dans ce cas, je m'excuse une seconde fois auprès de vous et pour terminer je vous appliquerai ces vers de La Fare :

« Votre longue persévérance
A nous donner de méchants vers,
C'est ce qu'on appelle constance,
Et dans ceux qui les ont soufferts,
Cela s'appelle patience ».

Articles et Chroniques

Stonehenge, ou le Karnak de l'Angleterre

par **Béatrix Boulad**



Stonehenge, Salisbury Plain.

Les Anglais l'appellent tout simplement: «The Stone Circle», Le Cercle de Pierre, comme s'il n'y en avait pas d'autre. A la vérité, Stonehenge a un aîné, le cercle d'Avebury. Mais c'est Stonehenge, monumental, inattendu, énigmatique, qui a la vedette. L'auréole de mystère qui, jusqu'à ces derniers temps, entourait le site, n'entraîne pas pour peu de chose dans le prestige dont il était environné. Cette auréole, Stonehenge la conserve toujours aux yeux du profane. Mais il est facile de se documenter, et Stonehenge éclairci devient encore plus attachant que Stonehenge mystérieux.

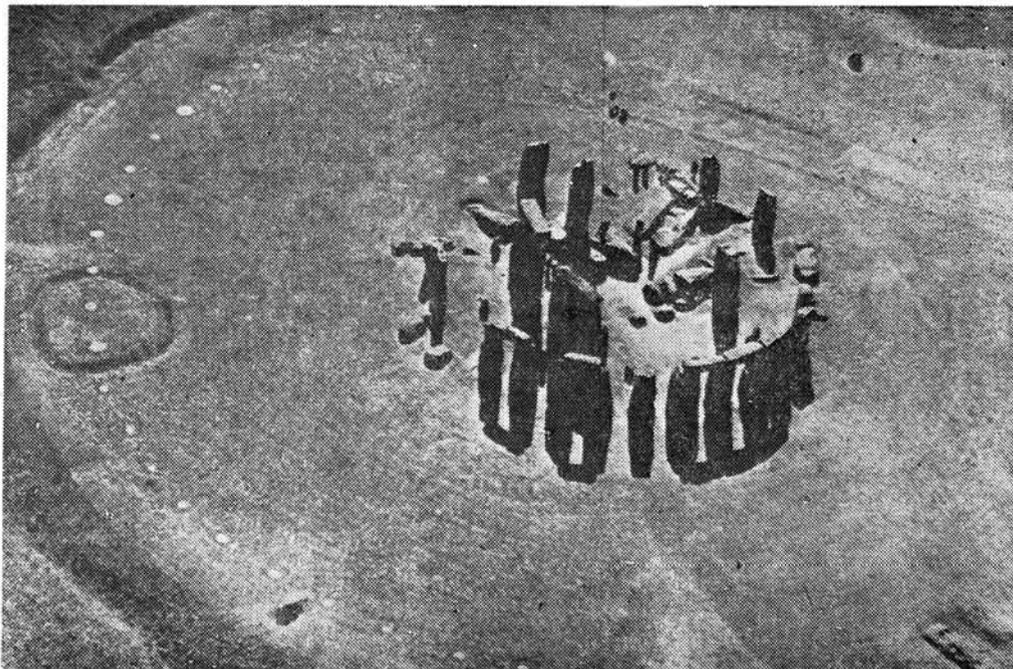
L'endroit était connu dès les temps anciens: Hécate, voyageur grec du Vème siècle avant J.C., avait dit: «Les Hyperboréens ont, dans leur île, un enclos sacré dédié à Apollon, ainsi qu'un magnifique temple circulaire orné de riches offran-

des.» Pourtant la plus ancienne représentation picturale qu'on en possède ne date que du règne de Charles II (XVIIème siècle). C'est une gravure assez exacte dans sa naïveté, qu'on trouvera reproduite dans le livre de Hippius Cox, *The Green Roads of England* (Methuen), où Stonehenge et Avebury se trouvent étudiés de façon détaillée.

La ville la plus proche est Salisbury, distante d'une vingtaine de kilomètres; de là on se dirige, à travers une campagne verdoyante, sur Amesbury, ravissant hameau aux maisons couvertes de toits de chaume. Et enfin, quand on a la chance de pouvoir trouver un moyen de transport, on parvient à Stonehenge. Les plus courageux, dédaignant tout véhicule, gravissent à pied une côte qui s'élève en raidillon sur trois kilomètres.

Avant qu'il n'aperçoive le monument lui-même, c'est tout d'abord le cadre qui attire l'attention du voyageur. Salisbury Plain: une immense étendue vallonnée, entourée de hauteurs dont les flancs s'abaissent en pente douce. Au milieu de cette plaine, un carrefour où se croisent trois routes. Les chemins passent en contre-bas et, sur

préparé à l'avance, puis dressés verticalement à l'aide de cordages. Le vide laissé béant était ensuite comblé avec des éclats de silex, des haches et des marteaux de pierre. Précisons qu'il s'agit de blocs dont le poids oscille entre trente et cinquante tonnes, et l'on aura une idée de l'envergure du travail.



Vue aérienne de Stonehenge.

une élévation, cette guérite, ce poste de péage qui les surveille, c'est Stonehenge.

Il faut l'avouer: le Cercle, écrasé par l'immensité de la plaine qui l'environne, déçoit au premier abord. Ainsi le voyageur qui, au sortir de l'agglomération de Guizeh, aperçoit à l'horizon trois petites tentes brumeuses, fondues dans le couchant doré, s'écrie, désappointé: «Quoi! C'est ça, les Pyramides!» Aux touristes trop pressés, il faut toujours répondre: «Un peu de patience! Lorsque vous serez au pied du monument, vous verrez qu'il n'est pas si petit que cela». Effectivement, une fois que l'on est parvenu à la base de ces blocs, dont l'érection semble impossible avec des moyens primitifs, la surprise succède à la déception. Et, après s'être étonné que Stonehenge soit si petit, le voyageur se demande comment on a pu le construire si grand.

Disons tout de suite, pour satisfaire une trop naturelle curiosité, que les blocs, qui avaient été amenés à pied d'œuvre, grâce à des rouleaux et à des leviers de bois, et équarris à coups de marteaux de silex, étaient glissés dans un large trou

Le profane a peine à se retrouver dans ce boilage de pierre où les monolithes couchés à terre voisinent dans un désordre apparent avec les piliers restés encore debout. Sans une initiation préalable il lui sera difficile de découvrir par lui-même la structure assez complexe de Stonehenge. Le plan se compose d'abord de deux cercles concentriques l'un à l'autre. Le plus extérieur de ces cercles, qui est formé de trente gros piliers, distants l'un de l'autre de 1 mètre 25, joue le rôle d'une muraille d'enceinte. Ces piliers sont surmontés de massifs linteaux de pierre qui donnent à la muraille l'apparence de l'architecture égyptienne. Le cercle intérieur est formé de pierres bleues qui ont à peu près le tiers de la hauteur des piliers extérieurs. — Ces deux cercles s'ouvrent dans la direction du nord-est pour donner naissance à une avenue qui servait autrefois d'accès au temple.

À l'intérieur de ce double cercle, se trouvent disposées en la forme d'un fer à cheval dont les branches s'ouvrent dans la direction de l'avenue, d'autres blocs, encore plus massifs que ceux de

l'enceinte. Ils sont groupés en cinq trilithes, c'est-à-dire en cinq unités dont chacune est formée de trois pierres, deux verticales et une horizontale posée à plat au-dessus des deux premières. Puis, plus au centre encore, un second fer à cheval, formé de petites pierres bleues semblables à celles de la petite enceinte. Et voici enfin, devant le saint des saints, la pierre d'autel, expressivement appelée en anglais: «Slaughter Stone», Pierre d'égorgeement, gros bloc placé à terre sous le troisième trilithe du fer à cheval.

Or, — et c'est ici que la signification de Stonehenge va nous apparaître, — lorsque l'on regarde dans la direction de l'avenue, par l'ouverture du fer à cheval, l'oeil se porte exactement vers le point de l'horizon où le soleil se lève le jour du solstice d'été, ou plutôt où le soleil se levait vers l'année 1680 avant J.C., avec une marge d'erreur de deux cents ans avant ou après cette date. — Ce jour-là, qui est le plus long de l'année, le premier rayon du soleil levant projetait exactement sur le milieu de la pierre d'autel l'ombre du «Heel Stone», un pilier situé à une centaine de mètres hors des cercles et portant à son sommet une pointe triangulaire. L'ombre de cette pointe passait rigoureusement par le centre de la circonférence, coïncidait avec la ligne médiane de la pierre d'autel, et avec la double concavité du fer à cheval. — Or, par un rapprochement, qui n'est pas fortuit, au soir de ce même jour, à des milliers de kilomètres plus au sud, le soleil couchant traversait de son dernier rayon l'allée centrale de la salle hypostyle du temple de Karnak, illuminait les énormes piliers édifiés par Ramsès II, et, au fond du saint des saints, venait mourir aux pieds d'Amon-Râ.

Stonehenge, Karnak. Deux temples solaires; deux sanctuaires construits en fonction et élevés en l'honneur du premier de tous les dieux qu'aient adorés les humains. Nous ne savons pas, nous ne saurons probablement jamais — car les hommes de l'âge de la pierre ignoraient l'écriture — quel

était le nom de l'Amon-Râ qu'on adorait à Stonehenge. Mais qu'on y adorât le soleil, la chose est tout à fait certaine, depuis que Sir Norman Lockyer, Mr. Penrose et le Prof. Gowland se sont livrés à une étude comparative du temple breton et du temple thébain.

Mais si nous ignorons sous quelle appellation les premiers habitants de l'Angleterre invoquaient le dieu-soleil, en revanche nous possédons sur leur compte beaucoup d'autres détails intéressants: détails fournis, il faut l'avouer, non par le site de Stonehenge lui-même, mais par celui d'Avebury, qui abonde en témoignages sur la vie des hommes néolithiques. En vérité, il n'a manqué à ceux-ci que l'écriture pour entrer dans l'histoire. L'auteur du livre cité plus haut, qui s'est consacré à l'étude des vestiges laissés par les agglomérations primitives dans le Sud de l'Angleterre, montre que ce qui reste de ces anciens bourgs prouve que les hommes de l'âge de la pierre étaient parvenus à un haut degré d'ordre et d'organisation. Non seulement ils pratiquaient l'agriculture et l'élevage, mais encore — leurs temples et leurs tumuli en témoignent — ils avaient une vie spirituelle authentique et élevée, croyaient en un être suprême et attendaient une vie future. Leurs villes étaient reliées entre elles par des voies dont le tracé est encore, en majeure partie, celui des grandes routes actuelles.

Il semble qu'Avebury ait été la capitale de cet ancien royaume; Avebury qui, à cause de son cercle de pierre, — le plus ancien du monde — peut être appelée le Sakkarah de l'ancienne Angleterre, tandis que Stonehenge, achevé et parfait, en est le Karnak. Sites jaillis du sol dans un élan de foi, inexplicables en dehors de ce contexte religieux qui a inspiré à des primitifs une audace dont leurs descendants restent confondus. L'âge de la pierre nous a donné Stonehenge; nous attendons encore la grandiose cathédrale dont nous dotera l'âge atomique.

Béatrix Boulad.

La Vie Littéraire

Maeterlinck mémorialiste

par **Pierre Descaves**

Faut-il rappeler que Maurice Maeterlinck est un des plus grands écrivains d'expression française, et que son œuvre nombreuse, diverse et magistrale bénéficie en France et dans le monde d'un prestige et d'un éclat considérables? Son nom est lié indissolublement à une série de chefs-d'œuvre qui ont enrichi le patrimoine littéraire universel. Sa longue vie, sur près de neuf décades, ornée de sagesse, et ordonnée comme une incomparable

réussite, semble déjà composée pour quelque légende dorée et exemplaire d'imagerie populaire; et son magnifique visage enrobé de la majesté d'une blanche chevelure est promis à l'illustration de quelque félicité quasi surnaturelle.

De Gand, où il naquit en 1862, ce n'est qu'à vingt-quatre ans que Maurice Maeterlinck se rendit à Paris, où il fit la connaissance de Villiers de l'Isle-Adam et de Saint-Pol Roux; il ne se fixa

en France qu'en 1896; à Paris d'abord, puis à Saint-Wandrille, puis à Nice. C'est là qu'il est revenu après un long séjour en Amérique, — de près de huit années. L'histoire de son existence est associée à celle de ses œuvres; aussi bien cette partie-là nous est-elle connue puisqu'elle a été délivrée dans une série d'ouvrages de renommée mondiale. A ses débuts, il fut l'un des premiers à mener ses lecteurs vers ces étangs spirituels où, sous l'eau dormante, s'ouvre l'inconscient. Alors, sa voix a été, inoubliablement, voilée de mystère et d'absence: il nous livra des images étranges, des visions fugaces et des concordances troublantes, avec des moments de gravité, voire de tristesse. D'autre part, une autre forme de son art retrempé dans la chanson populaire flamande n'a pas cessé de nous toucher par la simplicité avec laquelle elle se porte vers l'au-delà de l'Homme et de l'Univers.

Au Théâtre, son nom demeure le grand nom inattaquable, inattaqué, de l'époque symboliste; c'est lui qui a fait prodigieusement revivre à la scène, en nous les rendant sensibles, l'invisible et l'imprévisible qui rôdent autour des hommes dans toutes les démarches de leur vie: théâtre, non pas du mystère, mais de l'angoisse, des présentiments, des présences, des avertissements fantomatiques. Théâtre d'intérieur: *la Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande* en sont les chefs-d'œuvre, — même après avoir été popularisés, absorbés ou altérés par la musique. Puis, au gré d'une évolution très logique, Maeterlinck sut entrer dans la matérialité de la scène, notamment avec *Monna Vanna* et *l'Oiseau bleu*, les réussites les plus complètes de cette période. On sait aussi que la guerre de 1914-1918 lui inspira un ouvrage d'une intensité dramatique profonde: *le Bourgmestre de Stilmonde*.

Or, il faut bien le dire, ce Maeterlinck poète et ce Maeterlinck dramaturge s'effacent, pour le grand public, devant un autre Maeterlinck, — celui dont les livres de «morale» ont eu et continuent d'avoir un profond retentissement. Ces ouvrages n'ont pas bougé d'une ligne et il y aurait sans doute une... «moralité» à tirer de la survivance, chez un même auteur, de certaines de ses œuvres alors que d'autres, sous l'effet de la mode, par exemple, prennent une valeur hiérarchique moins forte. Pour nous, ce phénomène de classement tient au fait même que l'écrivain est, par destination, presque toujours supérieur en possibilités de rayonnement durable au poète et au dramaturge.

Pratiquement, le Maeterlinck-moraliste se situe très près de nos cœurs et tout près de nos esprits. D'une très noble et pacifique élévation, composés d'analyses pénétrantes et souples qui prennent racines dans les grandes œuvres, les grands exemples ou les simples faits de l'existence quotidienne, ces livres sont comme tremblants d'une vérité, patiemment recherchée, de messages aux divinités inconnues, et baignés comme dans d'insaisissables rayons.

Du *Trésor des humbles* (1896, à la plus récente, *Grande féerie* (1930), et à la dernière *Grande loi*, c'est avant tout une méditation personnelle qui se présente à nous, avec tous les apports de la compréhension que peut posséder sur les démarches du monde un solitaire, ouvert à toutes les suggestions des forces élémentaires: *Sagesse et Destinée*, *le Temple Enseveli* précèdent les merveilleuses plongées de *la Vie des abeilles*, *la Vie des termites*, *l'Intelligence des fleurs*, *la Vie des fourmis*, forment à la fois un effort positif de vie intérieure et une touchante histoire romancée des vies inférieures, végétales ou animales. Il y a du vulgarisateur, chez Maeterlinck, poète et philosophe — et enchanteur. Car il nous grise avec sa symphonie de mots, de notions et d'idées. Sa morale et sa métaphysique peuvent contredire le pessimisme de son théâtre; son cordial panthéisme reste d'un parfait réconfort. Avec un pareil bonheur d'expression et de pensée, rappelons encore que Maurice Maeterlinck est entré dans les plus hautes régions métaphysiques avec *la Mort*, dont il nous apprend à mesurer les prestiges et la grandeur.

Tel se présentait jusqu'ici le grand Maeterlinck, avec ce prodigieux bagage.

Or, nous aurons désormais de nouvelles raisons de nous enchanter, de l'admirer et de l'aimer.

En effet, vient de paraître sous sa signature un livre qui nous restitue l'enfance, l'adolescence et les débuts de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*. Le titre? *Heures bleues*. Le sous-titre? *Souvenirs heureux*. Ces «Heures bleues» sont les seuls souvenirs à qui Maeterlinck «permet de vivre». Heures bleues? — «Elles ne sont pas toutes, dit-il, d'un bleu immaculé, l'immaculé est extrêmement rare sur cette terre, même dans les vies qui n'eurent pas à se plaindre des rigueurs du destin, mais, si pâles qu'elles soient, elles planent encore dans les rayons d'azur qui les revêtent d'illusions...» Sur un ton familier, avec une simplicité, avec une communicative émotion — ou malice — le poète est devenu «conteur» dans la meilleure veine d'un Anatole France, d'un Pierre Loti (et même d'un Renan) qui, sur des positions de maturité ou de vieillesse, écrivirent, pareillement, des pages dédiées à leur jeunesse. Que de notations qui vont loin et qui invitent à la réflexion! Et d'abord sur la mémoire; et à propos de la mémoire, sur la fluctuation des souvenirs: «Si je les avais écrits il y a vingt, trente ou quarante ans, les faits qui forment leur squelette seraient peut-être ce qu'ils furent, mais ils n'auraient plus la même chair, ils ne baigneraient plus dans la même atmosphère, ils n'auraient plus la même couleur et leur choix même eût été différent». Béni soit le choix actuel qui, par ses articulations, rappelle irrésistiblement les plus belles évocations de Selma Lagerlöf. C'est, selon le vœu de leur rédacteur, un *documentaire* qui a le mérite «d'être sincère et dépourvu d'ornements inventés». On lira avec fruit, avec une joie saine et salutaire, ce volume que l'on regrette presque de voir si mince, encore que si riche de ce qu'il porte.

Par touches successives, par de petits récits, qui tous ont un titre et dont chacun forme une histoire, on pénètre dans l'univers de la formation de ce Flamand qui a les deux pieds sur la terre, si tant est que son esprit soit, dès l'enfance, attiré par les chimères (le nom que les hommes donnent à ce qu'ils ne comprennent pas). D'un tour classique et direct, ces chapitres, ces premières étapes d'une vie, partent du jour d'une naissance «en repérant ça et là les points saillants, et du reste sans importance, qui émergent dans l'immense solitude du temps, entre les premières heures et celles où il n'y a plus rien à dire»: enfance et adolescence nanties au sein d'une famille aisée, avec la galerie habituelle des parents, des frères, des sœurs, des amis; études rompues et reprises; émois de l'adolescence; liaison éphémères; et surtout formation d'une sensibilité dans un milieu que favorisait, alors, une généreuse et plantureuse nature, où tout prenait une signification, depuis les fleuves et les canaux jusqu'aux serres chaudes. C'est aussi la timidité et l'angoisse de premiers essais et le coup de tonnerre du 24 août 1890: le fameux article d'Octave Mirbeau dans *le Figaro*: «Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu

que lui: et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre... un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un, et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Cette œuvre s'appelle *la Princesse Maleine*.»

C'est avec un même enthousiasme que l'on voudrait accueillir, bouclant le cycle d'une éblouissante carrière, les *Heures bleues* de Maurice Maeterlinck, aujourd'hui célèbre et qui, avec humilité, écrit dans son épilogue:

«Voilà les premiers souvenirs avec lesquels je me présenterai devant Dieu... C'est tout ce que peut lui apporter un homme de bonne volonté qui n'est pas un héros, un martyr ou un saint... En tout cas, pourrais-je ajouter, Seigneur, le souvenir auquel je tiens le plus, c'est celui des heures où je vous ai cherché, où j'ai pensé à vous, où j'ai essayé de vous comprendre, de vous pénétrer, de vous justifier, afin de pouvoir vous adorer sans mensonge et sans rien demander.»

N'est-il pas profondément émouvant que ces «Heures bleues» se terminent par cette Prière?

Pierre Descaves.

Intellectualité et Sociabilité

par J. Ernest-Charles

Il n'est jamais indifférent, il est moins que jamais indifférent aujourd'hui de constater qu'en France, dans les milieux intellectuels et artistiques, on témoigne d'un goût de plus en plus accentué pour la sociabilité, pour l'établissement entre les individus d'un lien amical sous le couvert de la pensée...

On s'enferme peut-être dans la vieille Tour d'Ivoire pour élaborer des ouvrages que méditera la postérité. Mais la Tour d'Ivoire a de larges portes que l'on ouvre très fréquemment. Pas d'isolement, non, mais un échange constant de propos souriants et utiles, de relations qui doivent développer avec l'agrément de la vie, l'intensité de l'activité spirituelle entre les nations. On ne s'arrête pas en si plaisant chemin, et l'on proclame que la culture de la pensée, des lettres, de la poésie, des arts est un incontestable garant de la paix prospère et agréable dans le monde régénéré!...

Voici que Jules Romains nous apporte, à cet égard, sous la forme d'un roman — et comme sans préméditation — une profession de foi, qui pourrait être un manifeste. On n'a aucun prétexte pour négliger les professions de foi, ou les manifestes de ce genre, surtout lorsqu'ils sont signés Jules Romains...

En vérité, des documents de cette sorte et de cette importance sont caractéristiques des tendances profondes d'un pays, surtout à l'époque, évidemment digne de remarque, que nous avons l'heur de traverser...

Il y a peu de jours, le président de la République française faisait à *La Maison de la Pensée* une visite inaugurale. Il venait en voisin, puisque *La Maison de la Pensée* a la fortune d'être située à proximité du Palais présidentiel de l'Élysée. Il venait constater et consacrer.

La Maison de la Pensée rassemble l'Union nationale des Intellectuels, le Comité national des Écrivains, les groupements de toutes les professions qui touchent aux lettres, aux arts, et aussi aux sciences. Et elle veut être surtout une maison d'accueil. Aucun étranger, signalé par son œuvre, ne peut passer par Paris sans être invité, sans être reçu avec honneur à *La Maison de la Pensée française*. En même temps que la Maison rend hommage à une personnalité, elle exprime le dessein de renforcer la solidarité nécessaire entre les intellectuels du monde entier; prenez les mots intellectuel et solidarité dans le vague et dans le vide, il s'agit d'une solidarité positive qui doit être agissante par ses répercussions normales et

singulièrement efficace pour l'accord contagieux des esprits et des cœurs...

C'est là un programme, un programme pratique, soumis dans sa sympathique exécution aux rencontres favorables de notre houleuse existence contemporaine. Mais, par une coïncidence dont on serait franchement coupable de ne pas se réjouir, il semble que le romancier, le grand romancier Jules Romains, dans son dernier récit romanesque: *Bertrand de Ganges* (1), ait traduit les principes mêmes qui déterminent et qui orientent l'action des initiateurs de *La Maison de la Pensée française*.

Oh! il les traduit de haut, de loin, sans envisager systématiquement l'effort français des temps modernes. Et Bertrand de Ganges, aux âges lointains, et primitifs encore, où il s'agit, ne s'offre pas en directeur de conscience, et en professeur de vertu sociale; il épanche simplement, innocemment pourrait-on dire, un instinct qui s'affirme essentiel à la race, et qui, par ainsi, est exemplaire pour la succession des siècles et la suite ininterrompue des générations.

Jules Romains a voué une période éclatante de sa carrière à l'édification d'une œuvre romanesque énorme, et impressionnante, non point uniquement par sa masse, mais par son animation, sa verve incessamment effervescente, sa prodigieuse richesse d'imagination, de couleurs, — et d'idées. *Les Hommes de bonne volonté*! Vingt-sept volumes sous ce titre, et qui, mis à part le talent luxuriant de l'auteur, les dons exceptionnels du créateur — mais le talent ne nuit pas à l'affaire — constituent un document précieux entre tous sur notre société durement mouvementée, secouée sur ses bases, féconde néanmoins, n'en doutons pas, en possibilités pour l'avenir. Oui, *Les Hommes de bonne volonté* forment un dossier psychologique, moral, social, humain, dont on ne laissera rien se dissiper de sa généreuse et minutieuse abondance, et ils demeureront un des monuments littéraires capitaux pour la première partie si pathétique, si exaltante aussi parfois du XX^{ème} siècle français.

Mais on se demandait quelle direction, après la terminaison des *Hommes de bonne volonté*, prendrait un esprit exubérant de puissance, d'agilité, de diversité comme Jules Romains. Et il gratifie soudain ses lecteurs de ce petit roman: *Bertrand de Ganges*, qui, pour lui, ne fut peut-être que le divertissement de quelques soirées, mais où il a certainement voulu exprimer presque en se jouant, mais très opportunément, ses aspirations

les plus intimes d'écrivain qui donne des conseils sans prêcher et des leçons sans enseigner.

Il faut convenir tout de suite que les aspirations de Jules Romains s'accordent avec celles de tous les Français de nos temps qui vivent dans l'atmosphère intellectuelle. Ne souhaitent-ils patout qu'entre l'atmosphère morale ou sociale et l'atmosphère intellectuelle elle-même s'érige l'harmonie qui ne saurait fleurir sans fructifier?...

On ne pourra pas alléguer que ce soient là des considérations inactuelles. Pourtant, l'action de *Bertrand de Ganges* se développe dans ces années obscures du Moyen Age, qui, malgré l'érudition révélatrice de bien des historiens, sont pour beaucoup légendaires... Le poète Bertrand de Ganges, chef d'une bande qui a guerroyé en France contre les armées du Nord, se retire avec sa troupe vers le Midi, se battant encore et pillant pour vivre. Il arrive près du château fortifié de Lugdarès. Il prend des mesures impitoyables pour s'en rendre maître. Quels massacres, quelles ruines inévitables! Toutefois, Bertrand de Ganges n'oublie pas qu'il est un poète, s'il est un guerrier. Guerrier d'occasion. Poète de vocation. Tout le Midi français récite ses poèmes dans lesquels ce Midi privilégié a la joie de se reconnaître. Or, le seigneur de Lugdarès est lui aussi épris d'intellectualité et la poésie parle à son âme. Sa fille, naturellement charmante, chante, en s'accompagnant du luth ou de la guitare, les chansons de Bertrand de Ganges. Les poètes, et les amis de la poésie se rejoignent. Il n'est plus question des horreurs guerrières et des exactions dont les populations seraient victimes. Le poète l'emporte, et l'amour est vainqueur. Bertrand de Ganges s'installera dans la région, près du seigneur de Lugdarès et du seigneur Pons de Chapeuil, l'un des plus grands poètes du Velay, orgueilleux de ses nombreux vassaux. Des terres sont réparties entre les compagnons de Ganges. On les prenait pour des loups. Ils sont plutôt des agneaux, et ils vont travailler dans la paix, alors que Ganges et ses nouveaux amis assureront cette paix par la culture de la philosophie, et prouveront que la vie est belle lorsque ceux qui la vivent tendent vers les sommets.

Conception un peu élémentaire, peut-être. Mais dans le sens français, dans le sens humain. Rien ne sera perdu nulle part, lorsqu'on se rendra compte partout que intellectualité et sociabilité se complètent, et qu'elles peuvent être omnipotentes dans leur union indissoluble... Le roman de Jules Romains fournit un thème inépuisable pour les discours de bienvenue aux hôtes de *La Maison de la Pensée*. Ainsi les idées et les actes se répondent.

J. Ernest-Charles.

(1) Jules Romains : *Bertrand de Ganges*, Flammarion, Paris

Péguy le mal vaincu

par Emmanuel Mounier

Il est des destinées marquées au signe du succès, d'autres le sont au signe de l'échec. Encore y a-t-il des races de l'échec. Certains échecs trahissent une vie trop faible, ou gaspillée, ou plus profondément rongée par un ver invisible. Mais de certains échecs, si obstinés, si lourds de sens qu'ils semblent une volonté divine, l'historien ne se débarrasse pas avec des facilités. L'impuissance de Péguy, mort comme vivant, à faire une percée historique proportionnée à sa taille le relègue ou bien plutôt le hausse au rang de ces personnages mystérieux de l'histoire universelle, qui nous semblent d'autant plus proches de son secret qu'ils restent un peu en retrait de son cérémonial.

Cela semble bien partir. Le fils de la rempailleuse de chaises, le petit écolier d'Orléans, est remarqué par un de ces admirables instituteurs qui servirent l'école républicaine naissante, ces «husards noirs de la République», comme il les appela plus tard. Il est envoyé comme boursier au merveilleux royaume qui commence par *rosa la rose* pour étaler dans la vaste plaine du génie les dix mille vers d'*Eve*. Il remporte les prix et traverse les concours à toute volée. Ce beau mécanisme se casse à l'École Normale Supérieure. Jeanne d'Arc appelle à voix basse ce petit normalien têtue et incroyant. Il s'attache à ses pas, dernier retardataire, de la piétaille paysanne qu'elle entraîna de Chinon à Domrémy, et, sous le drapeau de cette autre Vaincue, il commence à casser la tige de sa vie à mesure qu'elle s'élève. Il quitte l'École, et manque la grande carrière universitaire que l'on pourrait sans peine lui supposer s'il n'avait été, heureusement, Péguy. Par fidélité à un ami mort, il se précipite dans un mariage qui ne lui apporte point la paix du cœur. Par fidélité à cette fidélité, il se prive de l'amour quand il le rencontre. Les *Cahiers* sont un fiasco commercial continu. Ce cœur tendre, généreux, laisse derrière lui, selon le mot des Tharaud, un «long fracas d'amitiés brisées». Le socialisme renoué qu'il attendait de la crise Dreyfus, il le voit s'enliser dans le marais parlementaire. Il ne cessait, il est vrai, de ressurgir de l'échec, plus fort que l'événement, et plus fort par l'événement. Aujourd'hui, quiconque se sent dérangé d'un léger désespoir l'étale en philosophie bruyante sur la place publique. Lui, abreuvé d'amertume et de défaites, il écrivait des poèmes sur l'espérance. «Et le facile et la pente est de désespérer, et c'est la plus grande tentation.» Mais son destin le suit, ombre contre ombre. Parvenu à la foi chrétienne, des obstacles privés l'empêchent de trouver sa place au milieu des fidèles. Quand éclate la guerre de 1914, il pense que du moins l'épreuve trempera le pays, balaiera les décadents,

sauvera l'éternel par la victoire temporelle. Mais il tombe au point extrême de l'avance allemande, la veille même de l'offensive de la Marne.

La mort venue, ce destin acharné ne renonce pas. Après la victoire de 1918, Péguy connaît quelque gloire accidentelle. Mais son œuvre poétique n'est connue que d'un mince public. Vers 1930, l'œuvre en prose était encore massivement ignorée. Une dernière infortune voulut que les jeunes Français — cela au moins était dans l'ordre — prissent conscience de la présence de Péguy du sein d'un grand désespoir, en 1940, et qu'un gouvernement à la recherche de garants s'emparât de cette secrète alliance: la première grande réussite temporelle de Péguy devait être patronnée, organisée par le gouvernement de Vichy. Suprême dérision ! Nous fûmes quelques-uns à nous rappeler les textes, devenus à ce moment fulgurants d'actualité, qui pourfendaient les seigneurs de la paix à tout prix, les vieillards qui prétendent au respect sans avoir le souci d'être d'abord respectables, les mystifications de l'antisémitisme. La vertu même de l'œuvre de Péguy, d'ailleurs, mit fin à cette exploitation. Elle était suffisamment indomptable pour qu'on ne réussît pas à la dompter. Mais un effet restait: comme le renouveau de la chanson populaire, l'Europe, et quelques autres idées prisonnières, l'œuvre de Péguy avait souffert d'une promiscuité contrainte. Il faut attendre que le souvenir s'en efface, alors qu'intacte, elle eût pu servir plus que nulle autre à exprimer et à souder cet esprit de la résistance qui ne réussit jamais tout-à-fait à se trouver une seule âme comme il avait animé un seul corps.

L'esprit de Péguy chemine cependant par des voies plus lentes, plus sûres aussi, que celles de la mode et de l'effusion littéraire. A la suite de l'abondante littérature péguyste, les années d'après-guerre ont vu naître les ouvrages un peu écrasants peut-être, mais par là-même signe du sérieux qui s'applique au sujet: les deux volumes de Delaporte, les trois volumes d'André Rousseaux. A leur suite les «Cahiers Charles Péguy» vont assurer une continuité de la recherche péguyste.

Et certes, pour rester péguyste, cette littérature ne doit être rien moins qu'apologétique ou hagiographique. Il n'y a plus rien à révéler de Péguy, de sa pensée, de son art. Mais il y a à vivre, comme il l'eût vécue lui-même et dans son esprit, l'aventure qui chaque jour se propose à nous, et reste dans une continuité étroite avec les bouleversements dont il annonça les premiers symptômes. Péguy ne fut ni proprement un penseur, non plus un politique, mais un poète et un prophète,

au sens où ces deux mots se rapprochent au point qu'ils viennent presque fusionner. Impossible de l'emboîter dans le développement des philosophies, des écoles littéraires, des socialismes, des idées religieuses. Et cependant, sur tous ces terrains, il a jeté de telles lumières que, si l'on consent à le fréquenter assez pour oublier ce qu'il a dit dans ce qu'il fut, on en voit, à travers lui, toutes les perspectives renouvelées.

Dites qu'il fut bergsonien, et vous n'aurez rien dit. Bergson lui-même a suggéré beaucoup plus: «Il a connu ma pensée la plus secrète, telle que je ne l'ai pas exprimée, telle que j'aurais voulu l'exprimer.» (C'est nous qui soulignons). Il a saisi sous le bergsonisme beaucoup plus que le bergsonisme: l'existence d'une dialectique spirituelle de l'univers non moins importante que sa dialectique économique ou sociologique: une sorte de «mal d'être», comme on dira plus tard, qui amortit perpétuellement l'existence en habitude, la pensée en formule, la «mémoire» en «histoire», la «mystique» en «politique», la vie spirituelle en moralisme. L'affirmation spirituelle, à contre-courant de cette entreprise généralisée, est un mouvement de perpétuel arrachement, et de perpétuel rafraîchissement de l'être. Tout cela sera dit par l'existentialisme contemporain; avec un lourd appareil qui ajoute assez peu de réalité aux intuitions de ce poète-philosophe.

Mais aussi Péguy, existentialiste sans le nom, eût dénoncé la tentation où verse l'existentialisme d'aujourd'hui, dans cette perspective de décrire toute existence selon un dessin qui ne s'applique pleinement qu'à l'existence artistique. Paysan autant que poète, il était, l'a-t-on assez répété, l'homme de l'insertion charnelle et de la fidélité. Personne moins que lui n'imaginait qu'exister c'est se refuser toujours, s'arracher sans cesse, être possédé par le seul souci de fuir l'engluement des choses et de la vie. Homme de croyance et homme de constance, esprit incarné «terreux» comme il disait, et esprit attaché: foi et fidélité étaient dans sa pensée et dans sa vie à peu près le même mot. «Parlez-moi surtout d'une certaine fidélité à la réalité que je mets au-dessus de tout.» Tout en dégageant l'essence révolutionnaire de son époque, il préparait déjà le classicisme de demain: par là dominant haut l'histoire tout en la perçant au cœur, du même geste profond, homme de re-broussement et homme de continuité.

Toute fidélité se lie à une fidélité suprême. Comme Pascal, comme Bloy, comme Bernanos, Péguy se dresse en chevalier de l'absolu sur une époque qui par lâcheté, confusion d'esprit, et aussi, à vrai dire, par incertitude de ses chemins, signe tant de compromis avec l'indifférence ou avec l'inhumain. Ah! qu'on les eût entendues claquer, ses nouvelles «Provinciales», ou ses «Nouveaux théologiens (suite)», depuis dix ans, contre toutes les dialectiques subtiles de trahison, de tactique ou de lassitude! Nul plus que lui n'avait le sentiment que «ce sont les méthodes souples, les logiques souples, les morales souples qui sont les

plus sévères, étant les plus serrées». Mais il écrivait aussi: «Celui qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, ceui-là se fait complice du mensonge et de l'erreur». Le grand débat moderne du témoignage et de l'efficacité, il le posait ainsi dans toute sa dramatique ampleur.



Charles Péguy

(portrait par Pierre Laurens)

Au-dessus encore de toutes les attitudes de l'esprit ou de l'action, son actualité la plus évidente est peut-être dans la profondeur à laquelle il a pensé l'unité possible de ce siècle encore instable, qui se cherche à travers des héritages multiples une âme nouvelle et un corps nouveau. Ce qu'il en a écrit n'était pas seulement valable pour la France, mais sans doute pour l'Europe. Il discernait à son berceau trois grandes mystiques: la mystique chrétienne, la mystique socialiste, la mystique républicaine. Il est commun de les opposer deux à deux. Lui qui ne détestait rien plus que la confusion, les «inépuisables bafouilleuses tièdes», les pacifistes «à tout prix», il avait saisi par-dessus toutes les conciliations inconsistantes qu'il y avait entre ces trois mystiques une profonde unité de destin. Il se demandait un jour si le mouvement de déchristianisation auquel il assistait en France n'était pas le même que le mouvement de «dérépublicanisation»; tous deux ensemble constituant, dans son langage, un mouvement de «démystification», une perte de vitesse spirituelle affectant toutes les régions maîtresses de l'âme collective. Il voyait le cléricalisme, le formalisme et l'amour de l'argent décomposer de l'intérieur l'esprit chré-

tion, l'esprit politicien dévitaliser le socialisme, l'installation au pouvoir assoupir la ferveur républicaine. Ainsi les trois grandes mystiques françaises étaient attaquées, de l'extérieur et de l'intérieur, par les mêmes ennemis. N'était-ce pas le signe que la France (il dirait aujourd'hui l'Europe) ne pouvait être complète que si elle les acceptait toutes trois, dans leurs convergences profondes comme dans leurs dissonances? Il pressentait un avenir où elles trouveraient, sinon leur unité sans doute impossible, du moins cette fraternité et cette émulation historique sans quoi il manque un éclairage essentiel à notre visage historique

Après lui, nous avons une première fois devant le nazisme senti cette fraternité de trois familles. Faudra-t-il de plus grands malheurs pour nous la faire connaître plus avant? En tous cas, Péguy a donné la direction d'une des recherches les plus fécondes de notre temps. Comme Jeanne d'Arc, il est tombé au combat, en apparence battu par l'histoire. Mais comme elle, au delà de la défaite, il pourrait bien à nouveau tirer son pays du siècle le plus dramatique qu'il ait connu depuis le lugubre XIV^{ème} siècle.

Emmanuel Mounier.

Un grand oublié, GEORGES RODENBACH par Francis de Miomandre

Si la Belgique s'apprête à célébrer, comme il se doit, le cinquantenaire de celui qui fut un de ses plus purs et authentiques poètes: Georges Rodenbach, la France ne saurait manquer de s'associer, par le cœur, à l'émotion de ces cérémonies. Car Rodenbach fut un écrivain de langue française et un de ceux qui, par la qualité de leur génie, ont le plus honoré la littérature française.

A vrai dire, cette «qualité» n'a pas été reconnue par tout le monde. Et elle ne saurait l'être, aujourd'hui, que d'une élite. Raison de plus pour que nos rendions justice à cette ombre illustre, car, si les remous de la formidable agitation qui secoue le monde actuel ne permettent guère à l'attention publique de se fixer sur les œuvres empreintes d'une certaine délicatesse et d'une certaine profondeur de sensibilité, un jour viendra — qui ne saurait tarder — où, la dite agitation ayant cessé, ces œuvres reprendront, dans les esprits et dans les cœurs, la place qu'elles n'auraient jamais dû y perdre, et les véritables «valeurs» brilleront d'un éclat d'autant plus vif.

Né à Tournai, en pleine Wallonie, d'une famille flamande d'antique origine rhénane, et ayant passé son enfance studieuse à Gand, Georges Rodenbach peut être considéré ainsi, au point de vue mental, comme le plus représentatif des écrivains belges. Si vous ajoutez à cela que, venu très jeune à Paris où il fréquenta l'élite intellectuelle du moment, il y fut accueilli avec une faveur qui touchait à la popularité, vous comprendrez qu'il avait tout ce qu'il fallait pour devenir un grand cosmopolite. Mais il sut résister à cette tentation, et cela d'autant plus aisément qu'il y avait en lui

quelque chose de distant et de réservé, quelque chose de «racé», un monde intérieur d'une intensité extrême qu'il entendait préserver à tout prix, et dont il réservait l'aveu à ses poèmes, publiés dans des recueils tels que *le Miroir du ciel natal*, *le Règne du silence*, etc...

Mais ce fut *Bruges la Morte* qui, du coup, le rendit célèbre. Ce roman, dont le personnage central est, non plus un homme ou une femme, mais une ville, une ville dont l'atmosphère réagit en profondeur sur la psychologie des héros de l'histoire, ce roman fut accueilli de la façon la plus diverse: avec enthousiasme par tous ceux dont l'âme timide et pudique s'enchantait de ce décor de mélancolie et de rêverie; avec hostilité par tous ceux à qui leur appétit de vie immédiate et violente interdit d'éprouver ou même d'imaginer des émotions de cet ordre. Là où les premiers respirent avec délice les effluves du passé et de la méditation, ceux-ci ne décelent que miasmes délétères et poisons de la volonté.

Ai-je besoin de dire que cet état d'esprit farouche et dur n'a fait que s'étendre, grâce aux circonstances, si j'ose dire implacables, de l'époque où nous vivons? Je suis donc le premier à reconnaître que l'impopularité de Rodenbach a des excuses. Mais il faut que «des autres» affirment leur droit d'aimer une telle poésie; et de même il faut que la critique proclame le droit à l'existence de cette poésie. Il est bon, il est légitime, que dis-je, il est nécessaire qu'en un temps où les meilleurs esprits se mettent à douter et se demandent s'ils ne doivent pas approuver ceux qui réclament à grands cris je ne sais quel «engage-

ment) de la littérature, il est légitime et nécessaire qu'il y ait tout un groupe d'hommes pour dire le contraire !

Je suis d'ailleurs persuadé que, malgré son occultation momentanée, l'astre de Georges Rodenbach n'a pas cessé de luire, en cette France où il y aura toujours, Dieu merci ! à côté des hommes d'action et des hommes de science, des hommes qui se consacrent à la rêverie et à la vie intérieure. Je vais plus loin : je prétends que ce sont souvent les mêmes et que, d'accord avec la vieille sagesse de leur race, ils peuvent et ils savent, au milieu même de l'action et du travail, réserver des zones de calme et de silence, des espaces sacrés pour la méditation. Quel est celui d'entre eux qui, tel Rodenbach, n'a pas fait dans les yeux d'un être aimé des voyages merveilleux,

qui n'a pas senti se dilater les puissances de son âme en se promenant au bord d'un canal abandonné, en se réfugiant, le soir, dans le calme apaisant d'une chambre, où les rideaux blancs de la fenêtre figurent maint paysage de givre et de mystère ?

Oui, tel est, à mon sens, le secret du charme de Rodenbach. Sa poésie, intimiste et confidentielle, est comme un précieux élixir dont quelques gouttes suffisent à dégriser l'âme des épuisantes ivresses de l'agitation. Certes, nous ne saurions nous dérober aux devoirs d'action que nous impose la vie ; mais que de force nous donnerait, pour les accomplir, un bain d'apaisement dans cette poésie de tendresse, de douceur et de rêverie !

Francis de Miomandre.

Le souvenir de Barrès

par Henri Clouard

Il vient hanter nos mémoires avec son profil pascalien et ses grands yeux de rêve pensif, avec sa voix lente, lourde, prenante. A travers nos ruines et nos inquiétudes, nous trouvons une satisfaction et un réconfort à ramener nos pensées aux aspects essentiels et durables de cette grande figure.

Ce fut un raffiné et un délicat qui recherchait les états rares du cœur, mais nous avons pris l'habitude de penser surtout à l'envergure et à la force de ses ouvrages. Il affronta la foule comme député, comme président de ligue, mais c'est le seigneur de l'esprit qui nous intéresse aujourd'hui. Il s'attarda à des doctrines discutables, mais elles étaient comme une enseigne à l'extérieur de son œuvre, et, si l'on entre à l'intérieur de cette œuvre, on trouve d'indestructibles trésors de certitude et de beauté.

Ecrivain, Maurice Barrès demeure un témoin jamais récusable de la littérature française. Il a pris tous les tons, il a écrit dans tous les styles. Aime-t-on le français svelte, nerveux, ardent ? Qu'on lise ses premières expressions du Moi, un Moi quelque peu insolent : il était si jeune ! Préfère-t-on un français à la Saint-Simon ? *Leurs figures* donneront satisfaction, ou certains chapitres de *Scènes et doctrines du nationalisme*. En larges clartés et en puissants amalgames, *la Colline inspirée* est abondamment pourvue. Enfin l'incomparable musicien se fait entendre dans *le Mystère en pleine lumière*.

Le temps emporte les constructions doctrinales, elles entrent chacune à leur tour dans un musée

triste et délaissé. Ce serait diminuer Barrès que de le considérer soit à travers sa théorie du Moi, ce Moi cultivé dans sa stricte originalité et dressé contre toutes les lois en attendant de voler à leur appui, soit à travers sa religion de la Terre lorraine et des Morts, Oublions un égotisme si rétréci qu'il ne put se suffire longtemps à lui-même, un particularisme si maniaque qu'on le vit se cabrer en grimaçant devant le Parthénon dans *le Voyage de Sparte* ; et allons tout droit à la partie considérable de l'œuvre, qui se développe hors de tout parti-pris idéologique.

Tout droit ? Pas tout à fait. Car même dans ses limites doctrinales, Barrès rencontre l'humain. Il a eu beau s'occuper continuellement et passionnément de son Moi, ne croyons pas qu'il s'hypnotisât sur lui-même. Il a regardé et bien regardé tout autour. *Un Homme libre* est le livre central et essentiel du culte du Moi ; cela ne l'empêche point d'offrir une ravissante galerie de tableaux et un recueil éclatant de choses vues ; ses tableaux parisiens, lorrains, italiens ont le charme nerveux qui nous plaît dans Baudelaire. *Du Sang*, annexe d'*un Homme libre*, évoque des villes illustres, Tolède, Séville, Bruges, Venise, Ravenne, avec un inoubliable accent qui leur donne comme une seconde existence. *Les Cahiers*, où l'égotisme se penche constamment sur ses sources, sont riches de visages que nous ne voyons plus vivre que là : Anna de Noailles, Jules Soury, Louis Ménard, Jaurès... Ils sont riches également d'une multitude de projets, les plans de romans et même de pièces y foisonnent. Et surtout les fortes orchestrations que Barrès a su donner à tous ses livres y montrent

leur constante raison d'être, l'ambiance de leurs accords.

Barrès ne se surmonte et ne se dépasse pas moins, lorsqu'il prétend se barricader dans ses traditions natales et opposer sa terre et ses morts aux philosophies évoluées. Car alors il rend singulièrement vivant et fait admirer et aimer un type exquis de sensibilité française, de vie française, en même temps qu'un miracle de l'exceptionnel et un mariage unique de la grâce avec l'honneur. Sans compter qu'il plonge avec profit dans un inconscient où l'on rejoint les ancêtres et leur héritage.

Et d'ailleurs, puisqu'il s'aperçoit que le Moi d'un chacun résulte des éléments fondamentaux qui constituent la nation et qu'en conséquence il a fait aboutir son culte du moi aux traditions ancestrales et au nationalisme, c'est un fait que cette évolution nous a valu le *Roman de l'énergie nationale*, c'est à dire les trois volumes qui exposent l'importance des racines familiales pour les individus (*les Déracinés*) et qui racontent avec un haut relief l'histoire du Boulangisme (*l'Appel au soldat* et celle du Panama (*leurs Figures*). Dans cette partie de l'œuvre, parallèle à toutes les années consacrées à l'action politique, Barrès enseigne avec éclat les moyens qu'a une nation de prendre conscience d'elle-même, de rassembler ses forces, de se relever ou de se maintenir.

Mais il est tout de même évident qu'il existe un Barrès plus large, plus accessible à tous. Il y a le Barrès des grands romans et des récits-poèmes en prose. Voilà l'essentiel. Voilà ce qui échappera toujours à l'oubli.

Qu'importe que *les Déracinés* soutiennent une thèse? Cet essai de jeunes provinciaux qui se posent sur Paris y font l'épreuve de leurs forces respectives et développent des destins pathétiques jusqu'au drame, c'est déjà la vision émouvante d'une génération tentant sa chance sur le tronc national. Mais la pensée toujours imbriquée sur le récit double ce pathétique romanesque d'un autre plus noble, où s'incarne un moment de la patrie vivante. Le second foyer de l'ellipse barrésienne, c'est *la Colline inspirée*, cette colline de Sion-Vaudémont où les trois frères Baillard, prêtres illuminés, menèrent leur tentative héroïque. Puissant aspect de la nature et de la sur-nature! Diversité d'une petite cité mystique et hérétique qui s'improvise avec son maître, ses collaborateurs, une tendre victime, le petit peuple paysan à l'arrière-plan, et contre elle tant de puissance... La lutte est passionnante, les défaites sont aussi belles que les victoires. Il semble que les forces de la terre et du ciel s'y associent. Ce Léopold Baillard qui domine de haut ses compagnons d'espérance et d'erreur, on dirait parfois le frère de Hugo épanoui dans l'extrême maturité, le Hugo que possédaient les sonorités étranges d'un naturisme panthéistique, ou le frère de Beethoven amassant en lui la matière d'une symphonie.

Par l'exemple de héros tels que celui-là, Barrès révèle un génie de fraternité et de communion avec les profondeurs de la nature et de la vie. Et c'est ce génie qui inspire la plupart des récits-poèmes en prose dont les plus beaux se trouvent dans *du Sang, de la volupté et de la mort*, dans *le Mystère en pleine lumière* et même dans *la Grande pitié des églises de France*. Qu'on se rappelle l'accord des clochers de village avec l'esprit de la terre, ou la musique de perdition, ou les fées, les petits dieux qui vivent autour des hommes dans l'invisible, ou encore les cris de tristesse auxquels aboutit le sentiment de la mort dans *Amori et dolori sacrum*. Ces morceaux d'une anthologie idéale, qui débordent l'intelligence et emplissent l'âme, se développent en grandes rêveries pensées. Il arrive à Barrès de se donner et de se répandre ainsi en pleine richesse au point de rejoindre la vie universelle à la lumière d'ineffables rayons imprévus. A de tels moments, appuyé à la fois sur la vérité et sur la poésie, il prend un air de Goethe.

Or est-ce là rêver en vain et penser sans utilité? Nullement, car de pareilles rêveries, en exaltant le cœur et l'imagination sans ébranler les disciplines de l'esprit, sont fondamentales chez Barrès, elles sont précieuses pour nous. On les devine à la base de tous les dialogues où la pensée de Barrès se résume, — dialogues entre l'Occident et les pays du Levant, entre la raison et le lyrisme, la discipline et la liberté, entre le moi éphémère et l'être éternel, — à la base même d'une politique du Rhin. Et n'ont-elles pas eu le mérite d'engendrer cette conception capitale qu'est une méthode d'éducation. En effet, dans *les Déracinés*, dans les *Amitiés françaises*, dans les *Cahiers*, Barrès demande qu'à l'enseignement trop abstrait ou trop technique des Etats modernes se substitue un ensemble de nourritures spirituelles plus intéressantes pour l'âme. Il pensait à utiliser pour cela, en France, les grands souvenirs du terroir, les pèlerinages aux lieux sacrés, aux asiles de la haute moralité: Vézelay ou Domrémy, la forêt de Brocéliande aussi bien que la prairie de Lourdes. Moyen incontestable de cultiver les instincts d'honneur et les penchants au désintéressement. Solide formation de départ pour les futurs citoyens si l'on y joignait la lecture des chefs-d'œuvre poétiques, des beaux chants, des belles musiques, des belles formes des arts plastiques.

Je n'ai indiqué que quelques-uns des témoignages, quelques-uns des conseils qui gardent à Barrès son actualité aussi bien que sa valeur immortelle. Il en réserve bien d'autres à ses lecteurs. En somme, Maurice Barrès restera l'expression la plus nette et la plus heureuse d'une civilisation de choix et de chevalerie, de lyrisme méditatif et de pensée cultivée. En sorte que son œuvre apparaît, à cette heure où tant de périls menacent notre patrimoine humain, comme le meilleur lot des sentiments qui donnent un prix à la vie.

Henri Clouard.

La Vie Artistique

L'Art moderne et le public

par **Julien Benda**

Le sujet proposé cette année par les «Rencontres internationales de Genève», auxquelles j'eus l'avantage d'assister, était: étant donné le divorce entre le public et les artistes modernes, comment mettre fin à cet état tragique? Des penseurs autorisés répondirent à ce problème. Plus modestement, j'essaierai d'en préciser les termes.

Et, d'abord, qu'appelle-t-on ici le public? Il ne s'agit pas du bourgeois à tête de bois, éternellement fermé à tout ce qui heurte ses habitudes, de ce personnage de Maupassant dont les idées bien assises sont résolues à ne jamais se lever, mais de cette humanité qui a fort bien su accueillir des formes d'art révolutionnaires ou présentes alors comme telles, celles d'un Baudelaire, d'un Rimbaud, d'un Apollinaire, d'un Manet, d'un Cézanne, d'un Wagner, d'un Franck, d'un Richard Strauss. Or, ce public-là, c'est un fait, ne marche pas pour la poésie contemporaine; un observateur, qui est loin de la mépriser, en convient (1); et il ne faudrait pas que les applaudissements frénétiques de la camarilla de tel compositeur d'avant-poste nous empêchassent de constater l'accueil glacial que les salles font à ses produits.

Ces incompris déclarent (pas tous, car beaucoup se drapent dans leur solitude et la veulent éternelle): «Ce malentendu n'est que passager; avec le temps, le public séculier nous viendra; les maîtres dont les noms emplissent aujourd'hui l'univers ont commencé par faire sa risée». Cela est souvent vrai, mais la réciproque est loin de l'être; on ne compte plus les révolutions, pour nous borner au littéraire, dont les chefs, promis par leurs séides à l'hosannah du monde, ne connaissent plus que l'attention des rats de bibliothèque. Ajoutons que les dieux de cénacle dont l'étoile voulait qu'ils conquièrent la planète n'ont pas tardé à le prouver, alors que nos hermétiques opèrent depuis plus d'un demi-siècle — les Lautréamont, les Alfred Jarry, ont éclaté en 1890 — en sorte que, pour ces candidats à l'Empire, il semble bien que la cause soit entendue.

A quoi tient ce divorce? Je réponds d'un mot: à ce qu'il existe, dans le comportement de l'humanité à l'égard de l'œuvre d'art, certaines exi-

gences fondamentales dont les artistes modernes sont résolus à ne pas tenir compte.

De telles exigences sont niées par toute une école. La sensibilité esthétique, déclarent les marxistes, est, comme toutes les manifestations humaines, déterminée chez l'homme par les conditions économiques qui la régissent, et varie avec elles; sans qu'on puisse savoir comment il se fait qu'un Flaubert et un Proust, un Wagner et un Debussy, qui vécurent sous des régimes économiques exactement semblables, aient professé des esthétiques strictement opposées. D'autres, plus sérieux, assurent que la conception esthétique de l'Homme est liée à l'ensemble, essentiellement changeant, de la civilisation qui l'entoure, en sorte qu'elle ne présente aucune exigence permanente. Or, nous soutenons qu'elle en comporte, et que la désaffection de notre société pour l'art moderne tient précisément à ce qu'il entend les ignorer.

L'une de ces exigences est que l'œuvre d'art nous propose *quelque chose*. Ce «quelque chose» peut d'ailleurs changer, profondément de nature avec le temps. Ainsi, pour la poésie, l'humanité d'il y a encore cinquante ans voulait qu'il fût de l'ordre logique, intelligible au sens logique, alors que celle d'aujourd'hui admet qu'il soit seulement de l'ordre affectif, non défendable selon la logique (2); par exemple, elle goûte, à moins d'être châtée de toute sensibilité poétique, cette suite verbale:

La présence de la lavande au chevet d'un malade
(Paul Eluard)

dénuée de toute consistance logique (elle n'a même pas de verbe), mais donnée d'une très heureuse unité affective par l'homogénéité des idées de lavande, de chevet, de malade. Or, il se dresse aujourd'hui une poésie qui entend ne connaître aucune consistance, ni logique, ni affective, n'admettre, déclare un de ses lévites, aucune cohérence, ni pour l'esprit, ni pour le cœur, et se traduit alors par des formes comme celles-ci:

Pour échapper aux pires limbes de la pire des
[hontes]

(2) Voir sur ce point notre ouvrage: *du Poétique selon l'humanité non selon les poètes*. (Genève, Ed. les Trois Collines, pp. 34, 399.

(1) Marcel Raymond, *De Baudelaire au Surréalisme*.

Canon d'extase et schéma de génuflexion.

(André Salmon).

ou

*L'année sera parmi les palmiers et bananiers jail-
[lis du halo en cubes d'eau.
Simple productive vaste musique surgissant à bon
[port.*

(Tristan Tzara).

Formes dont l'humanité se détourne, et vraisemblablement pour toujours, parce qu'elles la frustrent d'un besoin qui, à moins d'un changement de fond en comble de sa nature, semble lui être consubstantiel.

La même observation paraît valoir pour la peinture. Là aussi, l'humanité moderne accepte un *quelque chose* qui ne soit plus de l'ordre intellectuel, qui ne soit plus un «sujet», mais simplement de l'ordre affectif: un effet d'aube, de plein midi, de clair-obscur, présentés hors de tout objet précisable. Encore exige-t-elle que le sens de cet affectif apparaisse, et se désintéresse-t-elle de cette peinture qui, de l'aveu même de ses auteurs, n'a aucun sens.

La thèse de ces derniers est que leur œuvre n'a pas à avoir de sens, attendu que la nature n'en a pas. A quoi le public répond implicitement que le rôle de l'art est précisément de lui en donner un. Ce n'est pas le seul cas où nous voyons le peuple maintenir les conceptions qui caractérisent l'humanité civilisée, alors que les artistes veulent la ramener à son stade infantile.

Une autre exigence, proche de la précédente et vraisemblablement éternelle, du genre humain à l'égard de l'œuvre d'art, est que les diverses parties de celle-ci se subordonnent à une idée centrale, concourent à un effet déterminé — lequel, encore une fois, peut n'être nullement intellectuel — qu'elles obéissent à ce que Taine, dans sa *Philosophie de l'Art*, a appelé la «convergence». Or c'est, là encore, une exigence que l'art moderne entend baffouer quand il veut, avec Proust, nous présenter sur un même plan la chevelure tressée d'une statue d'église, une jeune fille assise sur la plage, et la mer (3), parce que, là encore, la subordination de ces choses l'une à l'autre n'est pas dans la nature. Là encore, l'art moderne semble payer son mépris pour une forme apparemment fondamentale de la sensibilité de l'homme évolué.

Une autre prétention de l'art moderne est de peindre le mouvement en tant que mouvement et non pas une position «figée» qui en est la négation. C'est ainsi que j'ai vu, dans une récente exposition, une toile qui entendait représenter

un orchestre en train de jouer, où l'on avait, par respect du «mouvement lui-même», superposé les vingt positions de chaque violoniste en action, confondues avec les vingt positions du flûtiste, enchevêtrées dans les vingt positions du trombone, le tout compénétré par les vingt positions du chef et même de son pupitre parce que cet objet n'a pas le même aspect pour les mille assistants qui le regardent et que cette diversité de leurs visions fait aussi partie du mouvement. Or, je remarquai que les visiteurs s'arrêtaient peu devant tant de vérité et préféraient visiblement les «abstracteurs» qui leur signifiaient le mouvement par une seule attitude bien choisie. Là encore, il semble que l'humanité moyenne soit mal disposée à ruiner en elle des formes de sensibilité qu'elle a acquises avec des siècles et qu'il faille à cette tâche des âmes très avancées, dans le sens où on le dit du gibier.

Un mot sur le divorce entre le public et la musique moderne. Il me semble tenir à ce que celle-ci manque presque toute d'un caractère qu'un auditoire exige aujourd'hui de la musique pour en être vraiment ému: la générosité, si j'appelle ainsi l'élan expansif, la richesse du message, la puissance d'entraînement, disons le mot à la mode: le «dynamisme». Certes, le public sait goûter une musique dont ce trait n'est pas la dominante, une musique de sérénité, comme l'est souvent celle de Mozart; mais c'est à celles qui le possèdent que vont ses enthousiasmes. Les maîtres auxquels reviennent toujours nos chefs-d'orchestre, s'ils se veulent assurés de salles comblées et en liesse, sont ceux qui l'incarnent souverainement: Beethoven, Berlioz, Wagner. Or, de ce trait, les musiciens actuels sont presque tous exempts. Je ne vois rien chez eux de comparable au finale de la *Symphonie en la*, à la *Marche Hongroise* ou à l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. J'y vois même une certaine pitié pour ces «grandes machines». Certains, par contre, pratiquent le dynamisme, mais affranchi de toute direction, pareil à une force de la nature, avec refus, selon l'expression d'un éminent critique, de «croire au thème», croyance qui, elle encore, paraît une chose que l'Homme exige éternellement de l'art musical et, au fond, de tous les arts.

Il semble bien que ce divorce entre une certaine corporation d'artistes (elle a toujours existé) et le public doive n'aller qu'en croissant, et l'on songe au fameux oracle:

«Se jetant l'un à l'autre un regard irrité.
Les deux mondes mourront chacun de leur côté»,

avec cette restriction qu'ils ne mourront ni l'un ni l'autre.

Julien Benda.

(3) Voir notre *France byzantine*, pp. 55, 98.

Le passé explique-t-il le présent?

par **Léon Degand**

L'histoire est une science, somme toute, fort récente. On prétend même que jusqu'à Voltaire et son *Siècle de Louis XIV* il n'y eut pas d'historiens, mais seulement des chroniqueurs, c'est-à-dire, des narrateurs dont la bonne foi ne doit pas nécessairement être mise en doute, mais dont les sources d'information sont douteuses et pour qui la vraisemblance ou le fantastique, plus ou moins édifiant des faits, tient souvent lieu de vérité. En d'autres termes, l'histoire est née au moment où l'on a commencé à se soucier de critique historique.

La critique historique a fait incontestablement d'immenses progrès et elle en fera d'autres. Mais les hommes sont des hommes, des êtres subjectifs par nature et qui n'atteignent à un certain degré d'objectivité qu'avec effort. Par conséquent, la bonne foi des historiens, pour être plus efficace que celle des chroniqueurs d'autrefois, ne doit pas être tenue à priori pour une garantie certaine de l'objectivité des faits que l'on nous conte.

A plus forte raison devons-nous considérer avec beaucoup de prudence les thèses qui se rapportent à des successions de faits, présentées comme des suites logiques et chargées de démontrer l'existence de certaines lois de l'évolution politique, économique, sociale ou artistique. Car, à ce moment, nous sommes mis en présence, non pas de l'histoire proprement dite, mais de conceptions concernant la philosophie de l'histoire, ce qui est tout autre chose, un domaine hasardeux ou les hypothèses sont séduisantes et avantageuses au point de paraître des certitudes.

Paul Valéry, dans ses *Regards sur le monde actuel*, a montré les dangers d'une utilisation abusive de l'histoire. Elle rend les nations vaines, dit-il en substance, et leur souffle toutes sortes de raisons de s'opposer à leurs voisins pour des motifs illusoire. L'histoire, souvent, a contribué à l'éclosion des guerres politiques, en leur fournissant des justifications morales.

Les guerres artistiques, pour être heureusement moins meurtrières, n'en sont pas moins réelles. Et aujourd'hui, suivant l'exemple général, elles se soutiennent, elles aussi, à coups de références au passé historique, voire préhistorique ou légendaire. Aussi n'est-il guère de nouvelle école de peinture qui ne prenne ses précautions et ne se cherche bien vite des patrons parmi les grands ancêtres de l'art. Les Cubistes, par exemples, se sont réclamés de M. Ingres.

L'enseignement artistique du public se fait dans le même esprit, et je lisais récemment, dans le bulletin d'une association d'amis d'un musée, une

lettre de lecteur, où l'on remerciait un conférencier d'avoir aidé à la compréhension des modernes en éclairant d'abord ses auditeurs sur les mérites particuliers des anciens, car, ajoutait-on, c'est «*en apprenant le passé que l'on comprend le présent*».

Remarque, à première vue, fort pertinente et basée, semble-t-il, sur la simple et objective observation des faits. En réalité, cependant, il ne s'agit que d'une illusion. Car si, effectivement, l'histoire se compose de successions de faits se déduisant logiquement les uns des autres, les derniers n'étant venus à l'existence qu'en raison de l'apparition des précédents avant eux, ce n'est pas du tout sous l'aspect historique et chronologique que les peintures ou les sculptures du passé ou du présent se proposent d'abord à notre attention. Au premier examen, nous ne percevons en eux que des objets dont il nous faut déchiffrer le langage, avant de nous livrer à n'importe quelle autre recherche à leur sujet.

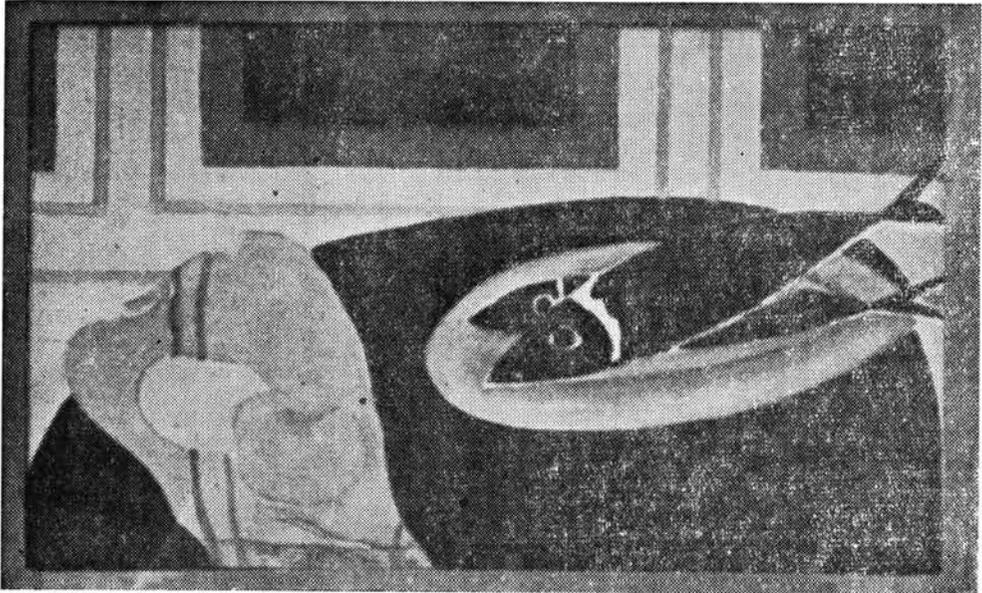
Bien entendu, les langage de la plastique se succèdent dans le temps pour les mêmes motifs et de la même manière que ceux de la littérature ou de la musique. Mais pour apprendre l'un quelconque d'entre eux, il est parfaitement inutile d'apprendre aussi les langages qui les précédèrent, et dont ils sont issus. Pour apprendre le français d'aujourd'hui, il est superflu d'apprendre celui du XIX^{ème} ou du XVIII^{ème} siècle. La preuve en est fournie chaque jour par tant de Français qui parlent le français de 1948 tout en ignorant celui des époques antérieures. De même, pour apprendre le latin de Cicéron, celui qu'on enseigne dans les écoles, il est non seulement inutile de savoir toutes les variétés par où passa la langue latine avant d'arriver au classicisme cicéronien, mais il est non moins inutile d'avoir appris les langues d'où le latin résulta.

Il n'en est pas autrement en ce qui concerne les arts plastiques. Pour comprendre ce que signifie un tableau cubiste, il est inutile de comprendre le langage pictural de Courbet, de Rembrandt ou de Vermeer de Delft. Pour comprendre la dernière invention de la plastique contemporaine, il est sans importance de connaître l'histoire de l'art depuis ses origines. Chaque conception de la plastique, à quelque époque qu'elle appartienne, se présente comme un langage qu'il faut apprendre, tout simplement, si l'on veut le comprendre. Comme nous apprenons l'anglais ou le turc, si nous ignorons ces langues.

Mais une telle assertion paraîtra incroyable au lecteur. J'imagine pourquoi.

On lui aura dit: vous ne comprenez pas le cubisme et vous avez des préventions contre lui? Fort bien. Venez donc voir un Vermeer de Delft, *la Liseuse*, ou un Pieter de Hooch, *le Cellier*. Ces deux tableaux représentent, notamment, des personnages à leur facture et à leurs dimensions par

le convaincre de la légitimité du cubisme, on a usé d'une méthode classique: aller du connu à l'inconnu. Or, il se fait que, pour lui, le connu s'identifiait avec le passé, Vermeer de Delft, et l'inconnu avec le présent, Picasso. D'où sa confusion.



Braque : *Les Poissons noirs*.

rapport à l'ensemble de ces toiles; on aperçoit aisément qu'ils sont accessoires. Ce qui importe, ce sont les successions de plans verticaux, horizontaux, obliques et autres qui composent, unis par la perspective, la plus harmonieuse des symphonies géométriques. Reportez-vous, à présent, à un Braque ou à un Picasso cubiste, de la deuxième phase: vous observerez que ces deux tableaux, comme ceux des Hollandais, sont fondés sur une harmonie de successions de plans, unis non plus par la perspective, mais par des superpositions rigoureusement étudiées. Vous apercevrez ainsi la parenté certaine de ces deux conceptions picturales, apparemment si éloignées l'une de l'autre.

Aussitôt, notre correspondant du bulletin en conclut que c'est le passé qui lui a permis de comprendre le présent, puisque c'est Vermeer qui lui a ouvert les yeux sur les particularités du cubisme de Picasso.

Il se trompe, à la suite d'une confusion. Pour

Les choses auraient pu, d'ailleurs, se présenter tout autrement. Et c'est ainsi, d'ailleurs, qu'elles se présentèrent en fait. Car ce sont précisément les successions de plans des Cubistes qui ont permis à quelques curieux de découvrir le principe essentiel de construction de nombreux tableaux du XVII^{ème} siècle hollandais. C'est donc le présent qui renseignait sur le passé, le présent étant, cette fois, le connu, et le passé, l'inconnu. Et il est bien d'autres exemples du même ordre, que le lecteur découvrira aisément par lui-même, pour peu qu'il renonce à quelques préjugés familiers.

Ainsi, ce n'est pas l'histoire notre grand éducateur. Non que l'histoire soit inutile. Ce n'est pas mon propos. J'entends seulement que les œuvres d'art des époques les plus diverses s'offrent à nous avec des chances égales, à condition d'avoir appris leur langage propre. Qui oserait s'en plaindre?

Léon Degand.

La Vie Philosophique

Connais-toi toi-même

par Francis Jeanson

La fameuse formule, que Socrate avait lue sur le fronton du temple de Delphes, recèle une équivoque fondamentale: elle pose un problème, que toute philosophie se devrait de considérer de la façon la plus attentive — au lieu de le tenir pour résolu avant même d'en avoir défini les termes. La pensée philosophique se distingue de toute autre forme de pensée par le plan sur lequel il lui faut situer les valeurs qu'elle s'efforce d'inventer et de caractériser. Elle ne vaut point comme théorie — car toute théorie est de type scientifique ou parascientifique — et non plus comme technique — car toute technique est le prolongement d'une science, dont elle se borne à accomplir effectivement les prévisions. C'est dire que le souci philosophique n'est pas celui d'établir des lois, et pas davantage celui de les utiliser comme instruments d'action: il est soucieux des fins et non pas des moyens; non point soucieux de quelque vérité, mais soucieux de la valeur pratique et de la signification humaine de toute vérité. La philosophie n'est rien si elle ne tend à l'élucidation, pour chaque homme, de son «métier d'homme».

De là le caractère original de l'effort de connaissance qu'elle a cependant à accomplir. L'homme ne peut conférer lui-même un sens à son existence, s'il n'entend pas de se connaître: mais la philosophie est précisément le point critique où cette connaissance se retourne sur elle-même pour s'interroger sur sa propre valeur, puisque le type d'action vers lequel elle s'oriente est action non plus sur quelque objet, mais action du sujet sur lui-même — entreprise de rénovation, de conversion, de réalisation de soi.

Le problème initial de toute philosophie paraît donc consister à choisir la forme de «connaissance de soi» la plus susceptible de permettre une reprise de soi, la plus apte à se prolonger en une attitude authentiquement morale.

A cet égard, la formule socratique — prise à la lettre — semble fournir une réponse très ferme: «Connais-toi toi-même», c'est-à-dire: ne t'oublie pas dans une science de l'homme, dans une métaphysique de l'humain — où tu risquerais de perdre le contact avec les exigences pratiques de ta propre édification. Et Cicéron loue Socrate d'avoir fait «redescendre la philosophie du ciel sur la terre».

Mais, en fait, que nous offre Socrate — si du moins nous en croyons Platon? Il nous offre une méthode de définition des diverses «vertus», sur les notions desquelles tout homme doit guider sa conduite: c'est-à-dire une morale universelle, impersonnelle, valable pour tous, en tous temps et

en tous lieux, une morale d'idéaux déterminés, et dont la connaissance est accessible au jeune esclave comme au riche athénien.

Il s'agit donc, pour le sujet, de se connaître dans ce qu'il a de moins subjectif, de moins concret, de moins réel; et d'orienter selon cette connaissance son existence subjective, concrète, réelle. Pour Socrate, la possibilité d'un tel saut de la théorie à la pratique est évidente: «La vertu est affaire de science». Mais il faut voir à quel prix. La condition nécessaire pour que le saut soit possible, c'est... qu'on n'ait pas à l'effectuer, c'est qu'on renonce à la moralisation de la personnalité empirique, c'est qu'on nie l'existence de celle-ci pour se situer d'emblée sur le plan d'une moralité idéale: «mourir au sensible», se désintéresser de ce monde où tout est trompeur pour se tourner vers le monde pleinement intelligible des pures idées. Dès lors, guider sa conduite sur la reconnaissance de celles-ci, ce sera, en fait, supprimer la nécessité de se conduire — au prix de s'être conduit une fois pour toutes en contempteur de l'existence effective.

Sur le plan instinctif, l'attitude homologue de celle préconisée par le Socrate de Platon semble bien être celle de la pure Antigone, dont la fort belle pièce moderne de Jean Anouilh reprend le personnage pour en accuser certains traits: sous cet éclairage — que Sophocle aurait sans doute renié, mais que sa tragédie semble impliquer déjà — Antigone apparaît comme un être incapable de s'adapter à la vie, incapable d'y mener une existence de lutte. Le geste qu'elle accomplit — réputé criminel par les lois de la Cité — on sent bien qu'il n'est qu'un prétexte, et qu'elle eût saisi la première occasion venue pour manifester, de façon irrémédiable et purement négative, son refus global de toute «compromission». Et lorsque Créon — qui la comprend fort bien — s'ingénie à la sauver, elle s'entête dans ce courage ultime de vouloir mourir, elle perd de vue la signification de son geste pour ne plus tendre sa volonté que vers un véritable suicide dont elle fait sa libération. Jeune fille incapable de surmonter une crise d'absolutisme moral, elle se connaît dans ses plus nobles aspirations:

«Je suis née pour l'amour et non pas pour la haine» (disait déjà l'Antigone de Sophocle), mais elle se révèle incapable d'un effort progressif pour réaliser ces valeurs — si parfaites qu'elles répugnent à valoriser autre chose qu'elles-mêmes.

Une telle connaissance de soi ne donne à l'être

Alcool de Menthe

de RICQLES

La menthe forte qui reconforte

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs pour la parution très tardive de ce numéro, provoquée par des difficultés techniques imprévues.

aucune prise sur lui-même: elle l'abandonne à la nostalgie de l'éternel irréalisable, et ne lui laisse pour viatique qu'un goût de mort sur les lèvres. Le dernier mot de la morale est alors l'évasion à soi, la démission de l'homme qui préfère, en un sursaut d'héroïsme, s'absenter de sa tâche humaine que de la mener difficilement dans le domaine du relatif.

Encore l'exemple que nous avons choisi n'illustre-t-il que l'attitude la plus digne qui puisse découler d'une telle perspective. Mais il faut craindre beaucoup plus l'attitude inverse, plus facile, qui consiste en une résignation passive à toute imperfection — puisqu'aussi bien la perfection, seule souhaitable, demeure inaccessible. L'homme alors emploie sa vie à se réclamer théoriquement de valeurs suprêmes qu'il vénère — cependant que son comportement effectif demeure en marge, livré à lui-même, privé d'un guide dont les indications passent trop haut par-dessus lui.

Ainsi m'apparaît-il nécessaire de porter l'effort de connaissance de soi sur le terrain de la personnalité concrète, où il puisse apparaître déjà comme un effort moral. Pour cette raison même, il conviendra d'éviter l'écueil symétrique de celui que nous venons d'étudier: celui d'une introspection à l'infini au cours de laquelle le sujet se considérerait comme le lieu d'une multiplicité changeante de motifs et de mobiles — apparaissant

en lui de façon, imprévisible, et rendant vaine toute tentative de sa part pour orienter son propre comportement. L'homme ne peut se saisir que dans son unité: il lui faut se définir à lui-même non par ce qu'il est ici ou là, à tel moment ou à tel autre, mais par l'inspiration d'ensemble qui pénètre tous ses actes, par le «projet» fondamental qui constitue sa personnalité.

Il demeure donc exact que la connaissance de soi n'est pas connaissance théorique de soi-même en tant qu'objet, mais déjà ressaisissement pratique de soi-même en tant que sujet, en tant qu'origine de ses actes et responsable de leur signification. La réalité n'est accessible qu'à travers l'idéal: mais ici la réalité est celle du sujet, et il ne peut s'agir que de son propre idéal.

La morale est reprise de soi et conversion totale: la science étudie l'être à partir de ses éléments, l'homme se transforme au niveau du choix fondamental qu'il opère de lui-même. Tel est l'immense intérêt de la méthode de connaissance de soi que propose Jean-Paul Sartre — la psychanalyse existentielle — et qu'il applique avec tant de bonheur dans son *Introduction aux Ecrits Intimes de Baudelaire*, après en avoir exposé les principes et assuré les fondements dans *L'Être et le Néant*.

Francis Jeanson.

Assurances sur la Vie

L'UNION-VIE

R.C. C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er

R.C. A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané



Actuellement

EXPOSITION GÉNÉRALE

des

Nouveautés d'Hiver

chez

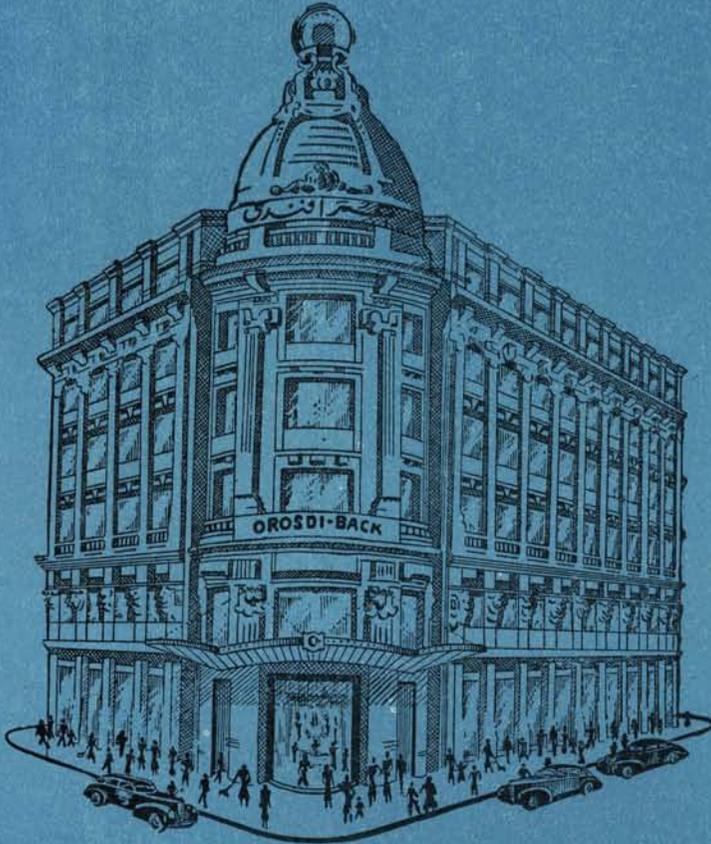
Cicurel

LE CAIRE - ASSIOUT

R.C.C. 26426

et Trémode Alexandrie

OROSDI-BACK



Dont
la
devise
est:

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
